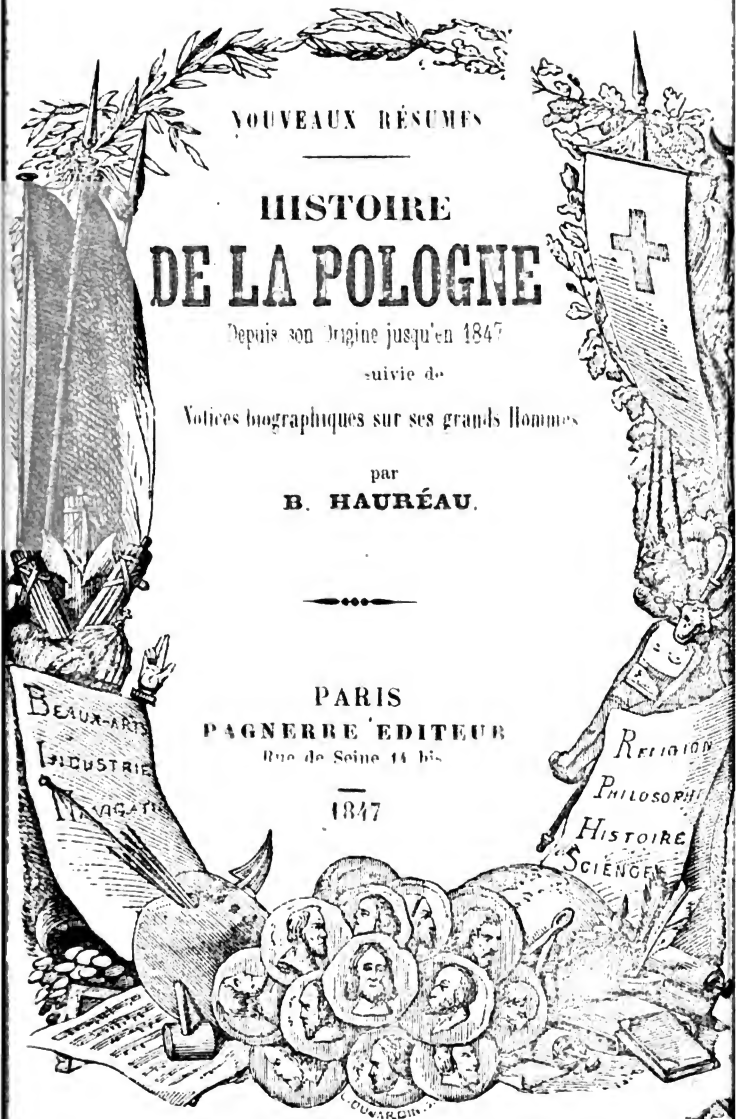





NOUVEAUX RÉSUMÉS
HISTOIRE
DE LA POLOGNE
Depuis son Origine jusqu'en 1847
suivie de
Notices biographiques sur ses grands Hommes
par
B. HAURÉAU.
PARIS
PAGNERRE ÉDITEUR
Rue de Seine 14 bis
1847
BEAUX-ARTS
INDUSTRIE
RELIGION
PHILOSOPHIE
HISTOIRE
SCIENCES

NOUVEAUX RÉSUMÉS

HISTOIRE DE LA POLOGNE

Depuis son Origine jusqu'en 1847

suivie de

Notices biographiques sur ses grands Hommes

par

B. HAURÉAU.

PARIS
PAGNERRE EDITEUR
Rue de Seine 14 bis

1847

POLOGNE.

TROYES. — TYPOGRAPHIE CARDON.

NOUVEAUX RÉSUMÉS.

HISTOIRE
DE
LA POLOGNE

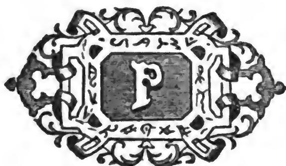
DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'EN 1846,

suivie de

NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR SES GRANDS HOMMES;

PAR

M. B. HAURÉAU.



PARIS.

PAGNERRE, ÉDITEUR,

Rue de Seine, 14 bis.

1846.

POLOGNE.

INTRODUCTION.

L'histoire que nous allons écrire est celle d'une nation qui a été, qui n'est plus, mais qui doit renaître et occuper de nouveau son rang, remplir de nouveau son rôle parmi les nations européennes. Si l'historien doit reconnaître qu'au nombre des faits accomplis se trouvent le démembrement et le partage des terres qui formaient autrefois le royaume de Pologne, ne peut-il s'associer aux espérances, aux prévisions de l'homme d'état, et voir, dans un temps plus ou moins prochain, les branches séparées de la famille polonaise se dégageant par un sublime effort des étreintes de la servitude, pour se rétablir dans leurs antiques domaines? Non sans doute, il ne lui est pas interdit de former ce vœu, d'avoir cette confiance dans l'avenir.

Les Polonais appartiennent à la grande race slave, qui, venue de l'orient avant les âges historiques, occupait en liberté les vastes plaines de la Sarmatie, dans

le temps où l'ancienne Rome étendait son empire jusqu'aux extrémités du monde connu. Parmi les peuplades barbares qui descendirent, vers le ve siècle, des régions septentrionales, envahirent et bouleversèrent tous les établissements romains, et servirent d'élément principal à la fondation des sociétés modernes, on distingue, à la suite des Huns, des Alains, des Vandales, quelques tribus de la race slave qui vinrent habiter plusieurs provinces du vieil empire. Les familles de cette race que l'on appelle aujourd'hui le peuple russe et le peuple polonais, ne prirent pas part à l'émigration du ve siècle : elles occupent encore les lieux d'où s'élancèrent les sauvages conquérants.

Ce qu'on sait sur les mœurs primitives des Slaves, c'est qu'ils ont été, dès les temps les plus reculés, partagés en hommes libres et en esclaves : ceux-ci formant la population agricole, attachés à la glèbe et comptés au nombre des choses qui se transmettent par héritage; ceux-là portant seuls le glaive, signe du commandement, chargés de défendre le sol contre l'ennemi du dehors et toujours prêts à s'acquitter de cet honorable et périlleux devoir. Chez les peuples qui se composent d'une race conquise et d'une race conquérante, on retrouve l'origine de la noblesse. L'origine de la noblesse slave est et doit être plus obscure. Mais nous laisserons de côté les hypothèses savantes ou ingénieuses, pour rappeler simplement ici que la distinction des nobles et des serfs semble être, en Pologne, un fait primordial. Et telle a

été la puissance de ce fait, qu'après tant de révolutions civiles, tant de bouleversements, il s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Vers la fin de l'empire de Constantin, une colonie grecque étant venue se fixer sur les rives du Borysthène, y fonda la ville de Kiiow ou Kiovie : ce fut par ces colons que la religion chrétienne fut introduite chez les Slaves orientaux. Plus tard, ceux-ci ayant pénétré dans les provinces grecques, se laissèrent convertir aux doctrines religieuses des peuplades avec lesquelles le commerce et la guerre les mettaient en rapport. Ainsi, l'église grecque étendit son empire dans l'Ukraine, et bientôt jusque dans la Moscovie ; et une portion considérable de la race slave reconnut pour chef spirituel le patriarche de Constantinople. Les Slaves de l'ouest, Polonais, Prussiens, Lithuaniens, ayant eu de plus fréquentes communications avec les peuples de l'Europe occidentale, qui avaient repoussé l'arianisme et pris le parti de l'ancien patriarche de Rome, reçurent de ces peuples la tradition liturgique de l'église romaine.

Entre la Pologne et la Russie, il n'y a pas d'autre frontière naturelle que le Borysthène ou Dniéper. C'est peut-être la différence des cultes qui établit la première limite. Les tribus slaves de l'ouest, réunies sous un même gouvernement, ont formé, dans un temps qui n'est pas encore très-éloigné, un vaste empire qui eut tour à tour les plus glorieuses et les plus tragiques destinées. Arrachons-nous un instant à de cruels souvenirs,

et mesurons le territoire qui fut la patrie de vos pères, nobles proscrits éprouvés par tant de disgrâces, qui, dans l'exil, espérez, attendez des jours meilleurs !

A l'ancien royaume de Pologne, qui eut tour à tour pour villes principales Gnèzne, Krakovie et Varsovie, se sont incorporées, à diverses époques, la Lithuanie, la Prusse, la Russie-Rouge et la Courlande. En cet état, la Pologne avait pour bornes, au nord, la mer Baltique et la Livonie; au midi, les monts Karpathes; à l'ouest, la Silésie; à l'est, la Russie moscovite, c'est-à-dire d'immenses forêts arrosées par les nombreux affluents du Dniéper. Entre ces limites se développait un royaume d'environ 30,000 milles carrés, amoindri par les invasions successives de la Russie, de l'Autriche, de la Prusse, réduit à 2,270 milles par les articles du congrès de Vienne, et enfin effacé de la carte d'Europe par la Russie à la suite des événements de 1830.

Le gouvernement de Pologne se divisait en trois provinces, subdivisées en wojewodies ou palatinats. La Grande-Pologne comprenait les wojewodies de Posen, de Kalisch, de Gnèzne, de Siéradz, de Lenczyça, de Brzesc-Kuiawski, d'Inowraclaw, de Dobrzin, de Ploçk, de Rawa, de Mazovie, de Poméranie, de Malborg et de Culm. La Petite-Pologne, les wojewodies de Krakovie, de Sandomir, de Lublin, de Podlachie, de Russie, de Belz, de Wolhynie, de Podolie, de Kiiow, de Braclaw et de Czerniéchow. La Lithuanie, les wojewodies de Wilna, de Troki, de Samogitie, de Novogrod, de Brzesc-

Litewski, de Minsk, de Poloçk, de Witepsk, de Mscislaw, de Smolensk et de Livonie. Nous assisterons aux événements qui ont réuni tant de provinces sous un seul nom, et à ceux qui ont rompu cette unité fédérative.

Les villes principales de la Grande-Pologne, étaient Warsovie, Gnèzne, rendue célèbre par le couronnement de Boleslas-le-Grand, Posen, Radom, Kalisz, Bromberg, Rawa, Malborg, la ville des anciens chevaliers ; à la Petite-Pologne appartiennent Krakovie, résidence dévastée des anciens rois, Sandomir, Lublin, Zamosc, Leopol ou Lemberg, la cité littéraire de la Pologne autrichienne ; nous désignerons parmi les villes les plus notables de la Lithuanie, Wilna, fondée au xv[e] siècle par un prince slave encore payen, Minsk, Mohilew, Zitomierz, Bialystok, Smolensk et Witespk. Sur le territoire de l'ancienne Pologne, on compte aujourd'hui plus de 20 millions d'habitants.

De grands fleuves traversent ce vaste territoire : la Vistule, qui, se formant aux pieds des monts Karpathes, fait de longs circuits à travers la Petite et la Grande-Pologne, baigne les murs de Krakovie, de Sandomir, de Varsovie, de Thorn, de Bromberg et de Culm, avant de se jeter dans la Baltique aux portes de Dantzig ; le Dniéper ou Borysthène, qui descendant des sombres forêts de la Russie moscovite, unit Smolensk à Bichoff, Bichoff à Kiiow, et va porter à la mer Noire ses ondes tourmentées, aux lieux qu'habitent les Cosaques,

Zaporogues, hardis navigateurs, bandits redoutés sur toutes les rives du fleuve, aussi habiles à manier le poignard que la rame ; le Niémen aux ondes glacées, célébré dans les fastes poétiques des Weidalotes, qui de Minsk au Kurisch-Haff rencontre Grodno, Merecz, Kowno, Tilsitt, et s'unit à la Baltique, non loin de Memel, l'ancienne Klaypeda ; enfin, le Dniester, dont les sources sont voisines de celles de la Vistule, qui de la Gallicie pénètre dans la Podolie, passe près de Kaminieck, visite Mohilew, Iampol, Cekinowka et débouche dans la mer Noire près d'Akerman. Tels sont les fleuves principaux de la Pologne, alimentés par des lacs profonds et par des rivières sans nombre.

Pour achever cette brève description, disons que l'ancienne Pologne, pays plat, marécageux et boisé, ne compte qu'une chaîne de montagnes, les Karpathes.

LIVRE I.

DU PREMIER AGE DE LA POLOGNE A LA MORT DE CASIMIR-LE-GRAND.

(860-1370).

CHAPITRE I.

Commencements de la Pologne; légendes historiques. — Piast, Ziemowit, Leszek, Miéczyslas. — La Pologne convertie au christianisme. — Boleslas-Chrobry; ses victoires; ses établissements civils. — Miéczyslas II. — Révolte des castellans. — Casimir-le-Pacifique. — Boleslas II; les sept années passées à Kiiow; meurtre de l'évêque Stanislas; Grégoire VII excommunie Boleslas II; dernières années de ce prince. — Wladislas Herman. — Boleslas III et Zbigniew. — Partage de la Pologne en duchés indépendants.

Si nous remontons aux temps primitifs, nous voyons les tribus slaves établies dans les trois grandes provinces de la Pologne, se prosternant devant les autels de quelques dieux farouches, Jessa, Liada, Nia, Perkunas, Pitkalis, et célébrant les fêtes annuelles de ces dieux par des sacrifices humains et des danses, des jeux et des festins. La Pologne a, comme toutes les au-

tres nations européennes, de mystérieux commencements, et quand nous interrogeons sur les unes et sur les autres les traditions recueillies par les historiens du moyen-âge, la vérité se dérobe à nos yeux sous le voile de la fable poétique. On sait qu'il y eut des Slaves parmi les conquérants de l'empire romain; on apprend encore qu'au temps de cette conquête, les tribus les plus disciplinées, les plus renommées et les plus redoutées des Slaves, habitaient, non loin de la Baltique, les rives humides de la Vistule : mais du ve au ixe siècle, on ne recueille que des renseignements vagues, peu dignes de foi, sur l'histoire de ces tribus.

Les anciens annalistes ne pouvaient sans doute négliger de remplir un intervalle aussi considérable; la Pologne a eu ses Trithêmes et ses Annius. Ils nous racontent que le premier chef de la grande nation fut le duc Lech, qui, ayant promené ses légions guerrières à l'ouest et au nord de la Vistule, conquit la Silésie, le Brandebourg, la Prusse, la Poméranie, le Hostein, la Saxe, et fonda la ville de Gnèzne, patrie de l'aigle blanc; qu'après la mort de Lech, Wisimir combattit les Danois à la tête d'une flotte nombreuse, leur enleva d'abord toutes les îles de la Baltique, rendit leur roi Sivard tributaire de la Pologne, et s'empara, dans la suite, de la plus grande partie du Danemarck; que Wisimir étant mort sans postérité, douze palatins se partagèrent ses vastes domaines, au nombre desquels ils comptent Krakus, appelé Gracchus par les érudits

du XVIe siècle, qui fonda Krakovie et renouvela l'un des exploits d'Hercule, en domptant un affreux serpent dont le souffle empoisonnait toutes les campagnes voisines du mont Vanel; que Wanda, fille de Krakus, autre Penthésilée, ayant refusé toutes les alliances qui lui avaient été proposées, se vit enfin contrainte de lever une formidable armée, pour défendre sa virginité menacée par les entreprises d'un prince allemand nommé Ritagor ou Rytigier, battit ce prince dans une sanglante rencontre, et finit ses jours en se précipitant dans la Vistule; qu'après Wanda, douze autres palatins se partagèrent l'empire et se rendirent coupables de grands excès; que, pour terminer cet interrègne et rendre la paix au royaume, les seigneurs résolurent de donner la couronne au plus habile cavalier, et que le prix fut frauduleusement remporté, dans un concours solennel, par un certain Leszek ou Lesco, qui régna quelque temps et fut ensuite écartelé; qu'un de ses successeurs, nommé Popiel, fut dévoré par des rats, dans son palais, en expiation du meurtre de ses oncles; et enfin, qu'après tous ces princes et quelques autres encore, un homme d'une condition très-humble, mais d'une éminente vertu, choisi par les martyrs Jean et Paul, et doué par eux du pouvoir de faire des miracles, fut appelé sur le trône de Pologne, et gouverna le pays pendant vingt années, avec autant de justice que d'intelligence. Telles sont les plus intéressantes des fables que contiennent les anciennes annales.

A la mort de Piast, c'est le nom du candidat présenté par les saints martyrs et agréé par le sénat polonais, commence l'âge historique de la Pologne. On croit qu'il cessa de vivre vers l'année 860. Ziemowit lui succéda, combattit heureusement les Hongrois, les Moraves, les Prussiens, les Kassubiens, les Poméraniens, et transmit la couronne au pacifique Leszek, lequel eut pour successeur le probe et hospitalier Ziemomysl (921), après lequel régna Miesco, Miécislas ou plutôt Miéczyslas, qui se convertit au christianisme et reçut le baptême en 965. Ces rois descendaient en ligne directe de Piast, le marchand de miel, dont la dynastie régna en Pologne jusqu'en 1370, dans le duché de Moravie jusqu'en 1526, dans la Silésie jusqu'en 1575.

En écartant toutes les fables, on peut se représenter, au temps de Miéczyslas Ier, la circonscription topographique de la Pologne. Elle occupait alors le territoire situé entre la Vistule et l'Oder, ayant pour borne, au sud les Karpathes, au nord la Poméranie. Gnèzne, Posen et Krakovie étaient les villes les plus considérables de cet empire naissant.

Deux faits rendent mémorable le règne de Miéczyslas : le premier est la reconnaissance du christianisme comme religion des états soumis à la domination du roi de Pologne ; le second est l'intervention d'une des grandes puissances de l'Europe dans les affaires de ce lointain pays. Nous rappellerons que les seigneurs de la Saxe, soulevés contre l'autorité de Miéczyslas, avaient

été battus par ce prince dans plusieurs rencontres, et qu'il venait d'exterminer leur dernière armée sous les murs de Stetin, quand ils portèrent plainte contre lui devant l'empereur Othon Ier. Celui-ci, qui se trouvait alors en Italie, donna rendez-vous aux Saxons et au roi de Pologne dans la ville de Quedlinbourg. Ce congrès eut lieu en 974 : les Saxons perdirent leur cause, et Miéczyslas ne gagna pas la sienne; le résultat du congrès de Quedlinbourg fut que toutes les provinces conquises par le roi de Pologne sur la rive gauche de la Warta fussent déclarées tributaires de l'empereur.

C'est du règne de Boleslas-le-Grand, surnommé Chrobry, successeur de Miéczyslas, que date la première organisation politique de la Pologne. Auparavant, les attributions du pouvoir royal étaient indéterminées; entre les seigneurs et le roi, entre les serfs et les seigneurs, il n'y avait pas cette hiérarchie légale qui, dans les âges héroïques, est le fondement de l'ordre et la seule garantie de la justice. Avec Boleslas-le-Grand, que l'on appelle le Charlemagne de la Pologne, commence une époque nouvelle. Il avait plusieurs frères, et, suivant la coutume, il devait partager avec eux les états de son père : mais il était facile de prévoir que ces distributions de provinces auraient pour résultat prochain le morcellement du territoire en parties inégales et la pire de toutes les anarchies. Boleslas, ayant saisi la couronne paternelle, fit mettre ses frères hors du royaume, et, pour légitimer cette usurpation, il se

pressa de rassembler une armée, de faire des conquêtes utiles et glorieuses, et de donner à l'état de sages lois. Menacé tour à tour par Henri de Bavière et par le duc de Bohême, il remporta sur eux d'éclatantes victoires, parcourut en triomphateur la Bohême, la Lusace, la Moravie, la Misnie, la Poméranie, la Prusse, la Kassubie, et ne s'arrêta que fatigué de vaincre, pour dicter à l'Allemagne, dans le congrès de Bautzen, les conditions de la paix (1018).

Mais il avait à peine achevé de réduire les Bohémiens et les Bavarois, qu'il eut à reprendre les armes pour aller châtier Jaroslaw, chef lithuanien, qui s'était emparé de Kiiow. Kiiow n'était pas seulement alors la cité principale de l'Ukraine; mais toutes les villes de la Pologne, Gnèzne, Krakovie elle-même n'étaient que d'humbles bourgades auprès de Kiiow : on ne pouvait la comparer qu'à sa mère-patrie, l'ancienne capitale de l'empire d'Orient, car, dit-on, elle ne contenait pas moins de marchés, pas moins de bains, pas moins de temples, et peut-être pas moins d'habitants. Boleslas conduisit sous les murs de Kiiow une formidable armée, et, malgré la résistance que lui opposa Jaroslaw, il franchit les remparts de la ville superbe, et la fit dévaster par l'incendie.

Les institutions de Boleslas l'ont rendu célèbre autant que ses victoires. C'est à lui qu'on attribue la division du royaume de Pologne en districts. Dans chacun de ces districts on bâtit par ses ordres un château-fort, qu'il fit occuper par un castellan chargé de l'administration

civile et militaire. Si relâchés que fussent alors les liens de l'autorité, il inspirait à ses castellans tant de respect et tant d'effroi qu'il obtint d'eux soumission et fidélité. Comme Charlemagne, Boleslas eut un conseil de règne, composé de douze magnats, devant lesquels il fit porter toutes les causes civiles ou toutes les affaires criminelles déférées à la justice du roi. Il fonda diverses écoles et fit venir des pays étrangers des maîtres en renom, des théologiens habiles dans l'interprétation des saintes écritures : son zèle pour la religion a été loué par tous les historiens.

Cependant, quels qu'aient été les services rendus au christianisme par le glaive et par les réformes civiles de Boleslas, il supplia long-temps et en vain l'évêque de Rome de lui attribuer, au nom de Dieu, les marques de la souveraineté légitime. Le siége papal était alors occupé par un moine français dont le courage égalait le génie. Sylvestre II condamnait le mariage de Boleslas avec une vierge vouée au Seigneur, la belle Oda, fille de Thierry, margrave de Misnie : il jugeait d'ailleurs que le siége de Rome ne pouvait, sans compromettre l'empire des Césars, consacrer solennellement cette royauté de fondation nouvelle qui déjà manifestait plus d'une ambitieuse prétention. Après avoir fatigué Sylvestre II de sollicitations, Boleslas convoqua les évêques polonais et plaça lui-même sur sa tête la couronne royale en l'année 1024. Il mourut l'année suivante, après un règne de vingt-cinq ans.

Miéczyslas II, l'un des fils de Boleslas I[er], lui succéda; mais ce prince, faible de caractère et d'une santé languissante, ne sut ni protéger les frontières de ses états contre les ennemis du dehors, ni maintenir dans l'obéissance les chefs de districts.

A sa mort, qui eut lieu en 1034, de nouveaux et plus graves désordres affligèrent la Pologne. Rixa, femme de Miéczyslas II, qui avait exercé sur l'esprit indolent de son mari la plus fâcheuse influence, prétendit régner plus librement encore sous le nom de son jeune fils Casimir. Mais les castellans ayant manifesté leur opposition à cette tyrannie exercée par une étrangère avare et arrogante, Rixa prit la fuite et se retira chez le comte palatin du Rhin, accompagnée de son fils, l'unique héritier du trône, et emportant avec elle les trésors amassés sous les règnes précédents. Alors commencèrent de grands tumultes. Les serfs se soulevèrent contre leurs seigneurs, et quand l'Eglise leur adressa des admonitions, ils envahirent l'Eglise, massacrèrent ses prêtres et livrèrent aux flammes les livres sacrés. D'autre part, même anarchie parmi les seigneurs. Le trône étant vide, les prétendants ne manquèrent pas. Ils prirent les armes, coururent à travers le pays, laissant partout d'horribles traces de leur passage, et, tandis qu'ils épuisaient toutes les ressources, toutes les forces de l'état dans ces luttes civiles, les Bohêmes envahissaient la Silésie, la Moravie, la Luzace, et saccageaient Krakovie, Posen, Gnèzne, les Lithuaniens descendaient dans la Wolhynie,

les prêtres chrétiens étaient massacrés sur leurs autels profanés, et les dieux barbares reparaissaient en maîtres sur leurs anciens domaines.

Dans ces tristes conjonctures, les principaux du royaume, laïcs et clercs, se réunirent à Gnèzne, et prirent le parti de s'adresser au prince Casimir, et de l'inviter à venir occuper le trône paternel.

Celui-ci n'avait l'ambition ni des richesses, ni de ce que le vulgaire appelle la gloire. Exilé d'un état où sa naissance l'appelait à gouverner, il avait été demander une retraite contre les orages du monde aux religieux cisterciens de Cluny. C'est dans cette lointaine abbaye que vinrent le trouver les ambassadeurs de la diète de Gnèzne [1]. Le tableau qu'ils lui firent des malheurs de la Pologne remplit son âme de tristesse; il voulut partir avec eux, sans autre délai, aller rétablir l'ordre dans les provinces désolées par la discorde civile, restaurer les grandes institutions de son aïeul Boleslas et mériter par des bienfaits la reconnaissance d'un peuple qu'il avait été contraint d'abandonner en proie à de turbulentes factions. Mais il avait reçu le diaconat, il était engagé envers l'Eglise. Le pape Benoit IX, prié de rompre les engagements monastiques de Casimir, ne se pressa pas d'obtempérer à cette requête, espérant obte-

[1] Suivant d'anciens annalistes, Casimir n'aurait jamais habité Cluny, et les députés de la diète, envoyés à la recherche de ce prince, l'auraient trouvé dans la ville de Liége.

nir de grands avantages d'un ajournement calculé. En effet, toutes ses conditions, même les plus humiliantes pour la nation polonaise, furent enfin acceptées, et Casimir quitta le cloître pour aller recevoir la couronne, de la main des seigneurs, dans la ville de Gnèzne.

Après avoir déclaré qu'il ne rechercherait pas les auteurs des troubles, après avoir pacifié les esprits par l'oubli sincère de toutes les injures passées, Casimir fit des propositions d'alliance au prince russien Jaroslaw, le plus redoutable des étrangers qui avaient envahi les frontières polonaises. Celui-ci ne se montra pas moins empressé de lui offrir en mariage sa sœur Marie, comme gage d'une amitié inaltérable. La Mazovie était au pouvoir du castellan Maslaw, qui, ayant proclamé son indépendance durant l'interrègne, ne voulut pas reconnaître le roi choisi par l'assemblée de Gnèzne. Casimir, forcé de tirer le glaive contre ce rebelle, l'atteignit près de Ploçk, le battit, le fit prisonnier, et, pour intimider les autres castellans disposés à la révolte, il ordonna qu'une immense potence fut élevée et que Maslaw y fut suspendu, ayant au-dessus de sa tête cette légende : « Tu as voulu t'élever trop haut, et bien haut tu es pendu. » Les Prussiens et Poméraniens qui s'étaient associés à la révolte de Maslaw, vinrent, en suppliant, faire appel à la générosité du vainqueur et offrirent de lui payer un tribut. Toutes les provinces conquises par Boleslas, si ce n'est la Moravie et la Chrobatie méridionale, se soumirent tour à tour, et, ayant rétabli partout

l'ordre et la religion, Casimir mourut, le 28 novembre 1058, après un règne de seize ans. Tous les historiens ont célébré la mémoire de Casimir-le-Pacifique.

Il eut pour successeur Boleslas II, surnommé Boleslas-le-Hardi, prince fier, impétueux, qui, d'une part, a donné de l'éclat à son règne par ses conquêtes et par son audacieuse résistance aux entreprises de Grégoire VII; qui, d'autre part, a gravement compromis par le désordre de ses mœurs et par d'inexcusables violences les affaires du royaume qui lui avait été légué tranquille, heureux, florissant.

A l'âge de vingt ans, Boleslas II avait rétabli Bela sur le trône de Hongrie, usurpé par André son frère, et châtié le duc de Bohême Wratislaw, persécuteur de son frère Jaromir. Dans l'énivrement que lui causèrent ces premiers succès, il n'hésita pas à se proclamer le vengeur de tous les princes opprimés, et sur l'appel d'Izaslaw, chassé de Kiiow par ses sujets, il traversa la Podolie, s'empara de toutes les villes qu'il rencontra sur son passage, et vint se présenter avec son armée victorieuse et chargée de butin sous les murs de Kiiow. Les portes de cette ville se fermèrent aussitôt devant le formidable allié d'Izaslaw, et une multitude confuse de soldats, de laboureurs, de femmes et d'enfants se présenta sur les remparts. Boleslas réduisit les Kiiowiens par la famine, et quand ils firent leur soumission, il n'exigea d'eux que le rétablissement d'Izaslaw dans le palais de ses pères. Mais, après le départ de Boleslas, celui-ci ne put s'y maintenir, et

banni de nouveau par les kniaz russes, il oublia ce qu'il devait à Boleslas pour aller solliciter l'appui du pape et de l'empereur d'Allemagne. L'insuccès de ces démarches le ramena près de son protecteur, qui, pendant ce temps, avait conquis la terre de Przemysl et conservé au fils de Bela la couronne de Hongrie, ardemment convoitée par l'empereur Henri IV.

Boleslas, libre d'autres soins, reprit la route de Kiiow: mais les habitants de la ville l'attendaient et s'étaient préparés à le recevoir; il fallut combattre, et faire un long siége. Enfin, après une année de résistance, les assiégés capitulèrent. Victoire funeste pour Boleslas, car étant entré dans Kiiow, afin de donner quelques repos à ses troupes épuisées, il fut séduit par les regards des blanches filles de la Russie, les plus effrontées des courtisanes, rechercha les voluptés qui amollissent le cœur et oublia le soin de sa gloire et même les intérêts les plus sacrés de sa patrie, pour séjourner pendant sept ans auprès des femmes de Kiiow. L'exemple du chef entraîna tous les seigneurs qui l'avaient suivi dans cette autre Capoue. Or, quand les matrones austères de Krakovie apprirent par la renommée ce qui retenait si longtemps leurs maris infidèles aux rives lointaines du Dniéper, elles se considérèrent comme dégagées de leurs serments et recherchèrent d'autres alliances; on dit même qu'elles se firent un jeu cruel de déshonorer leurs couches en y introduisant des esclaves. C'est ainsi qu'une série de crimes fut le résultat des voluptueux

désordres de Kiiow. Les maris outragés, précipitant leur retour, massacrèrent leurs femmes et combattirent les usurpateurs de leurs domaines. Le roi se montra plus implacable encore à l'égard des chefs qui avaient abandonné l'armée pour venir exercer une légitime vengeance, qu'à l'égard de ceux qui avaient abusé de leur absence : quant aux femmes qui avaient contracté de nouveaux liens, il fit arracher de leurs bras les fruits de ces unions adultères et leur infligea pour supplice la honte d'allaiter des chiens.

Ce fut à la suite de cette malheureuse expédition que Boleslas II, prenant le parti de l'empereur Henri IV dans sa querelle avec Grégoire VII, se fit couronner et sacrer roi de Pologne, sans avoir même reclamé l'assentiment du saint-siége. Sur ces entrefaites, l'évêque de Krakovie, Stanislas, ayant eu la témérité de censurer publiquement les derniers actes d'un règne qui avait eu de si glorieux commencements, le roi l'égorgea de sa propre main sur les marches de l'autel. C'est alors qu'on entendit retentir les foudres pontificales. Grégoire VII avait épargné le prince rebelle aux décrets du saint-siége ; il prononça la sentence d'excommunication contre le meurtrier de Stanislas, mit son royaume en interdit et délia ses peuples du serment de fidélité (1079), et Boleslas le victorieux, Boleslas le superbe, dont le glaive sanglant avait promené l'épouvante des vertes rives de la Vistule aux mornes solitudes de la Tartarie, délaissé par les siens, contraint de quitter le trône et

de déposer les insignes de la majesté royale, alla chercher un asile en Hongrie et mourir dans une obscure abbaye, employé, sous un faux nom, aux plus vils offices. A sa mort, les moines, ses frères, ayant trouvé dans sa cellule quelques papiers d'état, connurent alors qu'ils avaient eu pour serviteur un des augustes fils de Piast. Ils le déposèrent, avec honneur, dans une tombe sur laquelle ils gravèrent ces mots : *Boleslas, roi de Pologne, meurtrier de saint Stanislas, évêque de Krakovie.* Supplice solennel et mémorable ! On ne nous entendra pas associer notre voix à celle des détracteurs de Grégoire VII. Pour la papauté, comme tous les gouvernements de fabrique humaine, il y a, suivant les belles paroles de l'*Ecclésiaste,* un temps de naître et un temps de mourir. La tombe s'est ouverte pour recevoir, au XVIe siècle, le dernier des papes : il s'appelait Léon X ! Prenons garde, assurément, à ce qu'il ne s'élève aujourd'hui de cette tombe quelque faux prophète, qui vienne agiter aux yeux des nations la dépouille du vieil homme et troubler les consciences faibles avec des monsonges : mais sachons être équitables à l'égard des intelligents et courageux fondateurs de cette autocratie pontificale, qui fut, pendant plusieurs siècles, la tutelle du faible contre l'oppresseur, la voix de la justice et la terreur du crime !

Tandis que Boleslas II achevait misérablement sa vie dans l'abbaye de Villach, son frère Wladislas Herman gouvernait les provinces polonaises avec le titre de duc, payait un tribut au roi de Bohême que l'empereur d'Al-

lemagne avait, en 1086, nommé roi de Pologne, et finissait par abdiquer un pouvoir qu'il exerçait fort mal, en partageant ses états entre son fils légitime Boleslas et un de ses bâtards, le perfide Zbigniew (1102).

Boleslas III eut en partage Krakovie, Sandomir et la Silésie; la Cuiavie, la Mazovie et le duché de Lenczyça furent attribués à Zbigniew. Ces deux princes ne s'accordèrent pas long-temps. Ayant armé les Poméraniens en sa faveur, Zbigniew vint provoquer son frère; mais il ne réussit pas dans cette entreprise, et demanda son pardon qui lui fut accordé. A peine fut-il en liberté qu'il excita de nouveau les Poméraniens à la révolte et alla s'enfermer avec eux dans la place de Wollin. Cette place prise d'assaut, Zbigniew se trouva parmi les prisonniers et les juges militaires le condamnèrent à mort. Mais Boleslas voulut l'épargner encore une fois et se contenta de l'envoyer en exil.

Zbigniew se retira donc sur les terres de l'Empire, fomenta de nouvelles ligues et reparut bientôt sur les frontières de la Pologne, ayant pour escorte une armée de Saxons, de Bavarois et de Bohêmes. L'empereur Henri V conduisait lui-même ce formidable amas de troupes. Avant toutefois de commencer les hostilités, il envoya demander au duc de Krakovie, d'une part, le tribut qu'il devait à l'empire, et, d'autre part, le rétablissement de Zbigniew dans ses domaines. Boleslas refusa noblement d'obéir à ces impérieuses injonctions d'un prince étranger, et les glaives furent tirés.

On se rencontra sur les rives de l'Oder. Après s'être emparé de Leubus, ville sans importance, l'empereur vint mettre le siége devant Glogaw ; mais il fut repoussé et contraint de reculer jusque vers Breslaw. S'élançant alors à sa poursuite, Boleslas l'atteignit près d'Œls, et ce lieu devint le théâtre d'une sanglante mêlée : durant tout un jour les deux armées furent aux prises, et il se fit un tel carnage, que l'on combattait à la nuit sur des monceaux de cadavres. L'empereur fut vaincu ; au dire des anciens chroniqueurs, il perdit, dans ce choc épouvantable, 40,000 hommes, qui, restés sans sépulture, furent dévorés par les hôtes sauvages des forêts. On appelle encore *Hundsfeld, le champ des chiens,* la plaine où fut livrée cette célèbre bataille.

Cependant Henri V avait hâte de passer en Italie, le pape Pascal II ayant renouvelé les décrets de Grégoire VII relatifs aux investitures, et suspendu la menace de l'excommunication sur la tête de l'héritier des Césars. Il donna donc rendez-vous à Boleslas dans les murs de Bamberg (1110), et y conclut avec ce prince un traité d'alliance dans lequel fut reconnue l'indépendance de la Pologne à l'égard de l'Empire.

En paix du côté de la Silésie, Boleslas porta de nouveau ses armes en Poméranie, où, pour la troisième fois, de grands rassemblements venaient de se former à l'instigation de Zbigniew. Il fallut mettre le siége devant une des principales forteresses de la province, et livrer une série de combats meurtriers (1113). La victoire se

déclara pour Boleslas dans toutes ces rencontres. Zbigniew parvint encore à se faire pardonner, et, de retour près de son frère, il prépara de nouvelles embûches. « Quand donc, dit un jour Boleslas, serai-je débarrassé de ce traître ? » Cette question imprudente ou coupable fut considérée comme un ordre, et les gardes du palais massacrèrent le fauteur de tant de troubles, le turbulent et ambitieux Zbigniew (1117).

Les succès constants de Boleslas l'encouragèrent à de nouvelles entreprises. Les Danois et les Russes inquiétaient toujours les frontières polonaises : il voulut leur apprendre à les respecter. Une flotte équipée à la hâte le transporta sur les rives du Danemarck, à la tête d'une nombreuse armée, et les Danois, vaincus, lui offrirent, comme gage de leur soumission, la couronne que leur prince avait si mal défendue. Boleslas refusa cet onéreux présent, et se contenta de faire enlever le trésor de ce prince avec son trésorier. Puis il se tourna vers les Russes, qui avaient chassé de ses terres le gouverneur d'Halicz, dans la Russie-Rouge. A son approche, les révoltés manifestèrent une grande terreur et déclarèrent qu'ils attendaient ses ordres pour rétablir le prince banni. Boleslas eut l'imprudence de les croire et d'aller à leur rencontre avec un petit nombre de troupes. Non loin d'Halicz, il tomba dans une embuscade de troupes hongroises, et fut accablé par la multitude des assaillants. Il allait être fait prisonnier, quand il s'arracha par la fuite de ces lieux, témoins de son premier revers.

Rien ne put le consoler dans cette cruelle disgrâce : après avoir été vainqueur dans quarante-sept batailles, il avait été vaincu par de misérables bandes de paysans hongrois ; il avait été vu par des Russes cherchant un salut dans une retraite honteuse, lui qui avait, *au Champ des chiens,* battu la première armée de l'Europe et mis en fuite un empereur ! Ce fut un outrage qu'il ne put supporter, et la douleur qui l'accabla précipita le cours de sa vie. Il mourut en 1139, après trente-six ans de règne.

Avant de mourir, il commit une grande faute, celle de partager ses états entre ses fils. A Wladislas, son fils aîné, il donna Krakovie, la Silésie, les terres de Siéradz, de Lenczyça et de Poméranie ; à Boleslas, la Mazovie, la Kuiavie et les terres prussiennes de Dobrzin et de Culm ; à Henri, Lublin et Sandomir ; à Miéczyslas, les terres de Gnèzne, de Posen et de Kalisch.

Il y a long-temps que l'on discute sur l'ancienne anarchie du royaume de Pologne, et que l'on met à sa charge des magnats, castellans, palatins, starostes ou grands seigneurs de ce royaume, les discordes civiles qui eurent pour conséquence dernière la ruine, l'anéantissement de l'état polonais. Il est incontestable que leurs fréquentes querelles causèrent de grandes calamités ; il ne l'est pas moins que de graves abus introduits dans l'exercice des priviléges représentatifs paralysèrent souvent le corps politique, et laissèrent le pays sans défense contre les entreprises de l'étranger : mais

il nous semble que la cause première et principale des désordres qui perdirent la Pologne, fut ce partage de l'autorité souveraine entre les quatre fils de Boleslas III. De là prirent naissance les rivalités des provinces; de là vinrent ces coutumes différentes, ces mœurs et ces prétentions locales qui plus tard devaient être un ferment de discorde bien plus difficile à comprimer que les rivalités et les prétentions personnelles des gentilshommes. Mais suivons l'ordre des faits : ils portent en eux-mêmes leur enseignement, et, comme on dit, leur moralité, et nous n'aurons qu'à raconter ces faits pour montrer l'erreur de quelques opinions universellement admises sur l'ancien gouvernement de la Pologne.

CHAPITRE II.

Résultats du partage de la Pologne. — Guerres entre Wladislas et ses frères. — Nouvelles divisions du territoire. — Election de Casimir II. — Mieczyslas et Leszek; nouvelles guerres. — Les chevaliers teutoniques sont appelés en Prusse. — Leszek massacré par Swientopelk, gouverneur de la Poméranie.

A l'époque où mourut Boleslas III, l'instinct de leurs destinées futures commençait à faire comprendre aux grands peuples de l'Europe que l'unité seule peut fonder un établissement durable ; que les plus intelligents, les plus nobles sacrifices, que les plus grands succès demeurent stériles, quand l'état n'est pas constitué, quand la république n'est pas définie. Cette opinion était alors celle des esprits éclairés, aussi bien en Pologne qu'en France et qu'en Allemagne. Mais le partage des provinces entre Wladislas, Boleslas, Miéczyslas et Henri, fut, dès l'abord, pour les partisans des réformes, un insurmontable obstacle.

Bientôt on vit Agnès, femme de Wladislas, l'exciter à dépouiller des dons paternels ses frères Boleslas et Henri, et l'entraîner en armes vers le château de Posen, l'antique Posna, où ils s'étaient réfugiés au premier bruit de son approche. Trop confiant dans ses forces, le

duc de Krakovie fit avec indolence le siége de cette place, et négligea même de réprimer chez ses soldats les écarts de l'indiscipline. Or, il arriva que, pendant une nuit sombre, les assiégés sortirent armés de torches de leurs murs mal surveillés, incendièrent le camp des Krakoviens, et les mirent en déroute. Poursuivi jusqu'aux frontières d'Allemagne, Wladislas n'eut plus alors à prendre d'autre parti que d'aller chercher un asile près de l'empereur Conrad III, son beau-frère (1146).

Désormais il ne restait plus en Pologne que trois personnes souveraines : Boleslas IV, surnommé le Chevelu (*crispus*), qui réunit sous sa juridiction les duchés de Mazovie et de Krakovie, et ses frères Henri et Mieczyslas. Mais l'empereur d'Allemagne ne devait pas laisser échapper l'occasion qui s'offrait à lui d'ajouter aux embarras de la Pologne et de s'accroître au préjudice de cette puissance. Ayant d'abord obtenu du pape Eugène III une sentence d'excommunication contre Boleslas IV, Conrad entra dans la Silésie, mais il en fut repoussé. Son successeur à l'empire, Frédéric Barberousse, continua cette guerre avec plus de succès, et bientôt la Silésie, démembrée du royaume de Pologne, fut attribuée en possession aux trois fils de Wladislas (1158), qui venait de mourir à Ploçk. Pour réparer cette perte, Boleslas IV fit une course dans la Prusse, donnant pour prétexte à cette expédition la nécessité de convertir au christianisme

les peuplades payennes qui habitaient les bouches de la Vistule. Il les soumit; mais à peine eut-il regagné la frontière de ses états, que ces peuplades, mal convaincues par les arguments de la contrainte, retournèrent à leur ancien culte. Boleslas reparut en Prusse, et des guides perfides l'ayant engagé dans des plaines marécageuses, il n'en put sortir que par des gorges occupées par l'ennemi. Il perdit dans ce désastre une armée et un de ses frères, Henri, duc de Sandomir. Il eût été sans doute convenable que ce duché fut ajouté aux domaines de Boleslas; mais, par respect pour le principe dominant, pour le principe d'anarchie, Casimir, quatrième fils de Boleslas III, oublié par son père dans la distribution testamentaire des provinces polonaises, obtint tardivement en partage les états de son frère Henri. Boleslas IV mourut en 1173, laissant un jeune fils nommé Leszek, auquel il ne légua que le duché de Mazovie et la Cuiavie.

Les autres principautés de son domaine vinrent en la possession de Miéczyslas, déjà maître de Gnèzne, de Posen et de Kalisch. Les historiens de la Pologne font monter ce prince sur le trône en l'année 1173, sous le nom de Miéczyslas III; mais c'est là substituer artificiellement l'ordre à la confusion: lorsqu'il n'y a pas d'état, il n'y a pas de trône. Ce qui est toute la vérité, c'est qu'après la mort de Boleslas IV, Miéczyslas fut le plus puissant des ducs polonais.

On ne peut concevoir un plus étrange règne que celui

de ce prince : deux fois il fut chassé par ses sujets comme indigne de les gouverner, et deux fois il revint de l'exil. Dans quel désordre devaient se trouver les affaires de sa province, à la suite de ces événements? on le soupçonne. Il était désormais nécessaire d'avoir recours au plus énergique des remèdes, ou l'on devait prévoir la prochaine occupation de toutes les terres polonaises, soit par l'empereur d'Allemagne, soit par les tribus sauvages et avides de la Samogitie, de la Prusse ou de la Moscovie. Les évêques et les nobles prirent le parti que leur conseillaient les circonstances ; ils s'attribuèrent le pouvoir constituant, annulèrent ce qui restait du testament de Boleslas III, et proclamèrent le cinquième des fils de ce prince, Casimir, roi de toute la Pologne.

Jusqu'alors on avait déjà vu les seigneurs polonais intervenir dans les affaires de l'état, dicter des conditions aux rois nouveaux, et remplir auprès d'eux l'office de surveillants, quelquefois de contrôleurs incommodes. Mais cette surveillance, exercée au nom d'un droit ancien et mal défini, n'avait jamais pris une forme constitutionnelle. L'élection de Casimir II par la noblesse et le clergé, fut un événement duquel datent l'institution normale du sénat polonais, et la transformation de la monarchie héréditaire en une royauté viagère. Quelques historiens en ont apprécié l'importance, mais, ce qui paraîtra singulier, ils ont mis au nombre des jours néfastes de la Pologne, celui où Casimir-le-Juste fut investi par les suffrages de la noblesse du gouvernement

de toutes les terres polonaises. Ces historiens n'ont pas voulu reconnaître qu'une assemblée de sujets pût utilement, même en des circonstances déterminées, se placer au-dessus d'un ou de plusieurs rois. Il est, toutefois, incontestable que l'initiative de la réforme qui devait, pensait-on, rétablir, vers la fin du XIIe siécle, les affaires de la Pologne, fut prise par une de ces diètes abhorrées, et nous dirons quels autres services furent rendus, dans la suite des temps, par le même corps politique, à la nation si souvent trahie par ses rois. Ce qu'il importait sans doute de faire observer au sujet de l'élection de Casimir, c'est que, même après cette élection, il ne fut roi que de nom hors des duchés de Krakovie et de Sandomir. Le principe d'unité fut proclamé par le sénat, mais le principe contraire, le principe d'anarchie, prévalut dans l'ordre des faits jusqu'à la fin du XIIIe siècle, c'est-à-dire jusqu'au sacre de Wladislas Lokiétek.

Casimir, prince honnête, vigilant observateur des règles de la justice, auquel les historiens ne font qu'un reproche, celui d'avoir trop aimé les femmes de ses sujets, eut à combattre, durant tout le cours de son règne, deux ennemis acharnés à sa perte, Miéczyslas, son frère, et les Prussiens. Il témoigna dans plusieurs occasions que, s'il eût préféré la paix à la guerre, il savait défendre l'honneur et les droits de sa couronne, conduire une armée et frapper de ces grands coups qui consternent et subjuguent les nations barbares. Les Prus-

siens et les Hongrois eurent à se repentir de l'avoir appelé chez eux.

A sa mort, qui eut lieu le 4 mai 1194, les évêques et les seigneurs, considérant que le trône était vacant, se réunirent à Krakovie pour disposer de la couronne. Foulques, évêque de Krakovie, se prononça pour l'aîné des fils de Casimir, le jeune Leszek. Cet avis fut combattu. Il fallait craindre, disait-on, de compromettre par un tel choix le principe même de l'éligibilité : transmettre la couronne du père au fils, c'était encourager ces prétentions héréditaires qui avaient déjà causé tant de tumultes. Cependant le parti proposé par l'évêque de Krakovie fut celui qui l'emporta : pour rendre hommage à la mémoire de Casimir-le-Juste, les sénateurs attribuèrent à Leszek le titre de roi et lui donnèrent pour conseil de régence Hélène sa mère, l'évêque et le palatin de Krakovie. Le serment de fidélité fut ensuite prononcé par tous les membres de la diète. A la nouvelle de cette élection, Miéczyslas vint à la tête d'une armée sous les murs de Krakovie : ses appuis étaient le staroste de Poméranie et les ducs de Silésie, qui avaient aussi convoité pour eux-mêmes la succession de Casimir. Le corps d'armée de Miéczyslas fut battu par le palatin de Krakovie ; mais les Silésiens ayant repris l'offensive livrèrent bataille à Goworek, palatin de Sandomir, qui commandait une des divisions polonaises, l'accablèrent et le firent prisonnier. Cela ne terminait rien : il fallait, dans l'intérêt de Miéczyslas,

continuer une guerre dont il était difficile de prévoir l'issue; les Silésiens préférèrent se retirer, et Leszek, débarrassé de ce dangereux ennemi, alla repousser les Russes qui menaçaient les terres d'Halicz [Gallicie] (1198).

Mais, pendant ce temps, Miéczyslas fomentait de nouvelles intrigues. Les palatins de Krakovie et de Sandomir étaient divisés. Mettant à profit leurs dissensions, Miéczyslas fit, en outre, circonvenir la reine-mère, parvint à former une faction dans le sénat et obtint enfin la couronne à diverses conditions. Etabli sur le trône, il oublia ses promesses, et se fit expulser de nouveau. Leszek et sa mère revinrent à Krakovie et Miéczyslas se réfugia dans ses terres de Posnanie, attendant des circonstances plus favorables.

Elles se présentèrent bientôt. Le palatin de Krakovie, Nicolas, jaloux de l'influence acquise sous le nouveau règne par son rival Goworek, se déclara pour Miéczyslas et servit si bien sa cause qu'il le fit rappeler. Miéczyslas mourut alors et il n'y eut plus d'autre prétendant à la couronne que le fils de Casimir. Mais Nicolas et son frère, l'évêque Foulques, avaient déclaré qu'ils ne permettraient jamais à Goworek de reparaître à la cour, et, avec l'assentiment du sénat, ils imposèrent pour condition à Leszek d'éloigner de sa personne le palatin de Sandomir. Cette condition fut rejetée et les suffrages se portèrent alors sur Wladislas, fils de Miéczyslas, qui régna pendant trois ans, et fut alors abandonné par le

sénat, comme ne sachant pas porter une couronne élective avec assez de noblesse et de courage.

Les chefs polonais en étaient à se repentir d'avoir écarté Leszek par condescendance pour des rancunes ambitieuses, et celui-ci venant de remporter sur les Russes, à Zawichost, une éclatante victoire, on fit entendre à Wladislas qu'il ferait un acte agréable au sénat en s'éloignant pour céder la place à son cousin Leszek. Ces ouvertures ne furent pas mal accueillies par Wladislas, qui, peu fait pour régner, se retira volontiers dans les terres de sa famille, en Posnanie (1205). Nicolas était mort; l'évêque Foulques, loin de s'opposer à la restauration de Leszek, y prêta les mains. La fin du règne de ce prince fut troublée par de graves événements. Il désirait la paix, il n'avait à cœur que de relever les ruines faites par la guerre civile, et il fut accablé d'ennuis, contrarié dans tous ses projets, et, lorsqu'il se vit tranquille du côté de l'Allemagne occupée d'autres affaires, et du côté de la Russie dont les chefs étaient aux prises avec les Tartares, il fut mal servi, trahi même par les gouverneurs de ses provinces.

Son frère, Conrad, qu'il avait chargé d'administrer la Cuiavie et le duché de Mazovie, harcelé par les tribus barbares répandues dans les marais de la Prusse, entreprit de leur imposer la religion chrétienne, et n'y réussit pas. Ce fut alors qu'il sollicita, pour cette œuvre, le concours des chevaliers teutoniques, à la tête desquels se trouvait alors Hermann de Salza, hôtes

dangereux qui finirent, il est vrai, par exterminer ou dompter les païens de la Baltique, mais fondèrent en même temps, non loin du territoire de Varsovie, cet établissement teutonique qui prit bientôt assez d'importance pour inquiéter le gouvernement de Pologne, et donna plus tard à la Prusse, un duc, puis un roi.

Leszek avait confié le gouvernement de la Poméranie à Swientopelk. Celui-ci réclama le titre de duc. Ne l'ayant pas obtenu, il commença par refuser d'envoyer à Krakovie les impôts perçus dans sa province. Avant de prendre les armes pour châtier cette rébellion, Leszek voulut employer les moyens pacifiques. Il convoqua, dans le bourg de Gonsawa, une assemblée de la noblesse polonaise. Les principaux chefs se rendirent, au jour marqué, à ce comice national; mais on n'y vit pas paraître Swientopelk. Depuis trois jours on délibérait sur les questions diverses soumises à l'examen de l'assemblée, quand on apprit que des troupes étrangères entraient dans la ville, et que Swientopelk marchait à leur tête. Leszek était au bain lorsqu'il reçut cette nouvelle; soupçonnant le dessein de Swientopelk et surpris sans défense, il se hâta de fuir hors la ville avec les gens de sa maison. Mais le Poméranien fut bientôt sur ses traces. Quand il se vit près de tomber entre les mains de ses meurtriers, Leszek s'arrêta, descendit de cheval, tira son épée et se défendit jusqu'à ce qu'il eût été accablé par le nombre, et renversé mourant sur le sol (1227).

Swientopelk, maître de Gonsawa, rompit l'assemblée, et s'attribua sans autre permission le titre de duc de Poméranie.



CHAPITRE III.

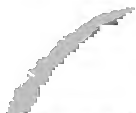
Boleslas-le-Chaste. — Guerre entre Konrad, duc de Mazovie, et Henri-le-Barbu, duc de Breslaw, prétendants à la régence. — Invasion des Tartares. — Boleslas fuit en Bohême. — Les Tartares ravagent la Pologne. — Bataille de Liegnitz; défaite des Polonais. — Boleslas le Chauve élu par les seigneurs krakoviens, en l'absence de Boleslas-le-Chaste. — Les Tartares à Krakovie. — Boleslas-le-Chaste rappelé — Entreprises de Conrad, duc de Mazovie. — Il appelle en Pologne les Iadzvingues et les Lithuaniens. — Origine de ces peuples; leur histoire. — Ils dévastent la Pologne. — Retour des Tartares, puis des Lithuaniens. — Grand massacre des Iadzvingues. — Victoire sur les Russiens. — Mort de Boleslas-le-Chaste. — Leszek-le-Noir lui succède. — Nouvelle invasion des Lithuaniens.

La fin tragique de Leszek, en de telles circonstances, rendait bien difficile l'élection d'un nouveau roi. Les seigneurs assemblés pour exercer leur droit de libre suffrage, étaient tous d'avis qu'il fallait donner pour successeur à Leszek son jeune fils, Boleslas : mais comme il fallait lui désigner un tuteur, les uns appuyaient les prétentions de Conrad, duc de Mazovie, les autres, redoutant l'humeur turbulente de ce prince, lui préféraient Henri-le-Barbu, duc de Breslaw. Mais il ne leur fut pas permis de résoudre cette question par leurs votes.

Ayant l'un et l'autre rassemblé des forces considérables, Conrad et Henri envahirent le territoire de Krakovie. Henri, plus prompt que son rival, et favorisé par la mère du jeune roi, par Marc, palatin de Krakovie, et Pacoslas, palatin de Sandomir, occupa d'abord quelques places. Conrad vint alors à sa rencontre, se fit battre deux fois, puis feignit de se retirer et d'abandonner au vainqueur la tutelle du jeune Boleslas. Henri donna dans ce piége, et, comme l'hiver était proche, il licencia ses paysans. Revenant alors sur ses pas, Conrad le poursuivit, l'atteignit dans une église tandis qu'il assistait à l'office divin, et le fit prisonnier. Mais à cette nouvelle, le fils d'Henri prit les armes pour aller venger et délivrer son père, et la régence du royaume allait être un prix à gagner par de nouveaux combats, quand Hedwige, femme d'Henri, se rendit à la hâte au camp des Mazoviens, obtint la liberté du duc captif et pacifia tous les esprits.

Pendant quelque temps, Conrad posséda le titre qu'il avait conquis par une lâche surprise et par un sacrilége. Mais il avait contre lui le jeune roi, sa mère, les nobles et les évêques du duché de Krakovie. Il voulut se débarrasser par un crime de Boleslas et de sa mère, et les fit d'abord jeter dans une prison. Mais tandis qu'il était appelé aux frontières de la Grande-Pologne, par les Prussiens insoumis, Boleslas s'échappa de ses mains et se retira sur les terres d'Henri-le-Barbu.

A la nouvelle de sa délivrance, les nobles de Kra-



kovie se sont armés et ont proclamé la déchéance du tuteur criminel qui a osé porter la main sur la personne royale. Henri quitte alors la Silésie, et vient appuyer le mouvement de Krakovie : Lublin, Sandomir, toutes les villes qui se trouvent sur son passage le saluent comme un libérateur. Les Prussiens lui laissant quelque repos, Conrad revient, reprend le plus grand nombre des places du duché, et va mettre le siége devant Krakovie. Mais Henri ne redoute pas les suites de ce siége, et sachant que l'ennemi, privé de vivres, de fourrages, ne pourra long-temps se maintenir, il ne veut rien commettre aux hasards d'une rencontre en rase campagne, et se contente de protéger les remparts de la ville. Pour satisfaire une vengeance qu'il croit légitime, Conrad dévaste les campagnes voisines, incendie les bourgs et les châteaux. C'est alors que les seigneurs engagés dans les deux partis se consultent et décident qu'afin de terminer toutes les querelles, on reconnaîtra ponr régent celui des deux compétiteurs que choisira Boleslas (1237). Henri-le-Barbu, préféré par Boleslas, mourut l'année suivante, laissant la réputation d'un équitable administrateur. Conrad se retira dans sa province, et occupa son armée à combattre Swientòpelk et les Prussiens.

En 1239, Boleslas, ayant atteint sa majorité, épousa la pieuse Cunégonde, fille du roi de Hongrie. Ils firent l'un et l'autre vœu de continence durant la première année de leur union, et, dans la suite, ils renouvelèrent le même vœu chaque année. C'est de là que vient le nom

de Boleslas-le-Chaste, *Boleslaus Pudicus,* donné par tous les anciens annalistes au fils de Leszek-le-Blanc.

En l'année 1240, les Tartares, maîtres des provinces russiennes, franchirent les frontières de la Pologne et de la Hongrie. Lublin et Zawichost étant tombés en leur pouvoir, ils traversèrent la Vistule et se présentèrent sous les murs de Sandomir, mettant au pillage les châteaux, les villes, les couvents, et entraînant à leur suite une multitude confuse d'hommes, de femmes, d'enfants enchaînés et destinés à la plus horrible servitude. Enfermé dans les murs de Krakovie, Boleslas n'osait en sortir, et tout le pays était dans la terreur. Le palatin Wladimir surprit au bourg de Tursk une bande de ces formidables envahisseurs et en fit d'abord un grand carnage, mais ensuite, accablé par leur nombre, il fut obligé de se replier en désordre sur Krakovie. Ils craignirent quelqu'embûche et ne le poursuivirent pas. On apprit bientôt avec joie qu'ils avaient quitté la province et avaient regagné la Russie-Rouge. Mais ils ne tardèrent pas à revenir, divisés en deux corps d'armée, dont l'un se dirigea sur la Cuiavie sous les ordres du khan Baydar, tandis que l'autre, commandé par le khan Baty, pénétra dans le duché de Sandomir. A cette nouvelle, on courut aux armes : entre une mort honorable et les supplices honteux de la servitude, il n'y avait pas à délibérer long-temps. Les Polonais et les Tartares se rencontrèrent à Chmielnick, près de Szydlow. La victoire fut remportée par les Tar-

tares. Les démons, dirent les Polonais vaincus, avaient combattu pour ces farouches païens. Ce qui était le plus grave, c'est que l'armée polonaise avait perdu, dans cette sanglante mêlée, un très-grand nombre de ses chefs, et que les paysans en fuite ne pouvaient plus être ralliés. Boleslas prit alors le parti que lui recommandait depuis long-temps son caractère indolent et poltron; il courut en Bohême auprès de son beau-père : mais tandis qu'il franchissait les Karpathes, il y rencontra ce prince qui, fuyant lui-même ses états dévastés, était venu chercher une retraite dans les montagnes. Ils se dirigèrent ensemble vers l'Allemagne.

Les vainqueurs de Chmielnick marchèrent à la hâte sur Krakovie, abandonnée par le roi, par le sénat et même par le peuple : ils livrèrent aux flammes les maisons saccagées. Pénétrant ensuite dans la Silésie, ils traversèrent l'Oder près de Ratibor sur des barques unies par des cordages. Sur la rive opposée se trouvait Miéczyslas, duc de Ratibor, à la tête d'une faible troupe : les premiers des Tartares qui eurent franchi le fleuve tombèrent sous ses coups, mais il fut bientôt contraint de reculer devant la formidable multitude qui se précipita dans le fleuve pour aller prêter aide aux combattants. De Ratibor les Tartares se portèrent sur Breslaw; déjà la métropole de la Silésie, livrée aux flammes par ses propres habitants, n'était plus qu'une vaste ruine.

Ils apprirent en ce lieu que le duc Henri-le-Pieux,

ayant appelé à son aide les chevaliers teutoniques, des croisés de diverses nations, les mineurs de Goldberg, les Krakoviens fugitifs, commandés par Sulislas, frère du palatin de Krakovie, les troupes de Miéczyslas et toute la vaillante noblesse de Silésie, les attendait à Liegnitz, sur les bords d'un ruisseau qui va se jeter dans l'Oder, près de Leubus. Ils s'empressèrent d'aller à sa rencontre, et la bataille commença. Engagés les premiers dans la mêlée, les croisés sont enveloppés et accablés par une pluie de flèches. Boleslas, leur chef, est un des premiers atteint par un de ces dards acérés qui, dit-on, traversaient même les casques et les boucliers. Deux autres phalanges de l'armée chrétienne se développent dans la plaine et vont dégager ce qui survit encore des recrues de Boleslas : l'une est conduite par Sulislas, l'autre par le duc de Ratibor; mais à peine ont-elles joint les Barbares, que, frappées d'une terreur panique, elles prennent la fuite vers le camp. Henri-le-Pieux rappelle les fuyards et met en mouvement toute sa réserve. Alors s'élèvent, du côté des Tartares, de violentes clameurs; invoquant, avec des imprécations magiques le secours de leurs dieux, ils épouvantent les chrétiens, les repoussent, atteignent, tuent la plupart des chefs, entre lesquels le maître des chevaliers teutoniques, le duc de Silésie, et font ensuite un affreux carnage des soldats. L'armée silésienne se composait de trente mille combattants; mais les Tartares étaient au nombre d'environ cent mille, et ils avaient, en outre,

cette puissance que donnent des victoires récentes et un nom redouté. On racontait qu'à la voix de leurs magiciens un monstre épouvantable avait paru dans les airs et avait vomi sur l'armée chrétienne des vapeurs méphytiques des sombres abîmes. La sanglante journée de Liegnitz leur livra la Pologne.

Ils s'enfoncèrent dans la Silésie sous la conduite du khan Baydar, allant rejoindre, pensait-on, l'autre division de leur armée qui, pendant ce temps, ravageait la Hongrie. Les seigneurs polonais rentrèrent alors à Krakovie, et leur premier soin fut de reconstituer le gouvernement de cette ville. Le roi Boleslas-le-Chaste, qui avait fui le premier devant le péril, se pressa moins de revenir dans ses états, ignorant quels étaient les desseins des khans tartares, et craignant quelque invasion nouvelle. Pour lui témoigner le mépris qu'inspirait sa conduite, les nobles assemblés le déposèrent et donnèrent sa couronne au fils de Henri-le-Pieux, nommé Boleslas-le-Chauve. Celui-ci créa de nouveaux magistrats, rétablit l'ordre dans la ville, et fit des préparatifs de résistance dans la prévision du retour des Barbares. Cependant il ne lui fut pas permis d'exercer long-temps le pouvoir suprême. Le violent et ambitieux Conrad, duc de Mazovie, ayant fait alliance avec le poméranien Swientopelk, vint menacer les frontières krakoviennes, quand les Tartares, les franchissant avec lui, pénétrèrent de nouveau dans la capitale de l'empire, de nouveau la livrèrent au pillage et se retirèrent ensuite vers la Hongrie.

Conrad courut sur leurs traces avec son armée, qu'il avait dissimulée pendant cette seconde invasion, s'empara de Krakovie, de Sandomir, leva des impôts sur villes, sur les campagnes, même sur les propriétés de la noblesse et de l'Eglise, et ajouta, par toutes sortes d'autres méfaits, à la haine qu'il avait déjà trop méritée.

Durant un voyage qu'il fit en Mazovie, les seigneurs, profitant de son absence, rappelèrent Boleslas-le-Chaste. En recevant cette nouvelle, Conrad revint aussitôt, et mit le siége devant Krakovie : ses premiers efforts contre cette ville ayant été malheureux, il réussit par la menace ou par la séduction à gagner le posnanien Prémicslas, ainsi que Miéczyslas, duc de Ratibor, et vint ravager les terres de Sandomir. Boleslas-le-Chaste eut, dans ces difficiles circonstances, un accès de courage ; il se mit à la tête de ses troupes, et les conduisit à la rencontre du Mazovien. Conrad fut mis en déroute, bien que l'avantage du nombre fut de son côté. Mais cette victoire couta bien cher au roi de Pologne : en effet, honteux et furieux de sa défaite, Conrad alla solliciter l'assistance de deux peuples voisins qui, dans l'espoir d'une proie facile, répondirent à sa requête en saisissant leurs flèches et leurs glaives, et conduits sur les terres polonaises, les Iadzvingues et les Lithuaniens coururent à travers le duché de Sandomir, saccagèrent Luchow et Sechow, ravissant les troupeaux et faisant de nombreux prisonniers. Le faible Boleslas tenta vainement de leur opposer quelque résistance; il se fit

battre et mettre en fuite. Alors Sandomir ouvrit ses portes à Conrad, et celui-ci vint enfermer Boleslas dans la citadelle de Krakovie, qui devint le dernier asile de la royauté. Conrad ne pouvait manquer de s'en rendre bientôt maître, quand il mourut (1247), laissant trois fils qui n'avaient aucun prétexte pour continuer son entreprise.

Boleslas pouvait donc se croire désormais à l'abri de tout péril. Cependant c'était un événement qui devait avoir des conséquences sérieuses et prochaines, que cet appel fait par le duc de Mazovie aux Lithuaniens et aux Iadzvingues. Une fois mêlés aux affaires de la Pologne, ces peuples barbares ne devaient pas être si facilement rejetés au-delà de la frontière chrétienne. C'est à dater de cette époque qu'ils commencent à prendre place dans l'histoire.

L'origine des Iadzvingues est obscure. Depuis le v[e] siècle, ils habitaient les plaines marécageuses de la Podlaquie, envahies tour à tour par les Polonais mazoviens, les Prussiens et les Lithuaniens. Boleslas-le-Grand avait conquis les terres des Iadzvingues, mais, dans la suite, la Pologne avait perdu cette conquête. En 1241, la Podlaquie devint une province lithuanienne.

Les Lithuaniens, descendants des Hérules qui furent refoulés vers la Baltique après avoir envahi l'Italie, étaient de la même race que les Prussiens, les Samogitiens et les Kourlandais. Après l'invasion de la Russie-Noire par les Tartares, ils descendirent de leurs forêts

et vinrent occuper les villes saccagées et abandonnées par les hordes orientales, Novogrodek, Grodno, Brzesc, Drohiczyn et Poloçk. Attaqués à la fois dans leurs récentes possessions par Daniel, prince russien de Halicz, les chevaliers teutoniques et les Samogitiens, Mindowe, leur chef, céda quelques terres aux chevaliers pour les rattacher à sa cause, et se laissa persuader par eux de demander au pape, au prix de sa conversion, le titre de roi de Lithuanie. Mindowe ayant, à cet effet, envoyé des ambassadeurs à Innocent IV, celui-ci s'empressa de lui répondre, à la date du 16 juillet 1251 : « Nous avons appris avec bien de la joie que Dieu vous ayant fait la grâce de vous éclairer, vous avez reçu le baptême avec une grande multitude de païens, et que vous avez entièrement soumis votre personne, votre royaume et tous vos biens à la protection du Saint-Siége. C'est pourquoi, condescendant à vos désirs, nous recevons au droit et à la prospérité de saint Pierre le royaume de Lithuanie et toutes les terres que vous avez déjà retirées d'entre les mains des infidèles, et que vous en pourrez retirer à l'avenir, et nous vous prenons sous la protection du Saint-Siége avec votre femme, vos enfants et votre famille. » Cette lettre reçue, Mindowe se fit couronner par Henri, évêque de Culm. Mais peu de temps après, ayant eu de sérieux démêlés avec les chevaliers teutoniques, et ne se trouvant pas suffisamment protégé par la cour de Rome contre leurs ambitieuses entreprises, il se retourna vers ses anciens alliés, les Prussiens, les Kurons, les Lettons,

les Iadzvingues, et désavoua hautement la profession de foi catholique qu'il avait faite sans la comprendre. Il fut alors reconnu le chef de toutes ces peuplades païennes qui étaient toujours en guerre avec les princes latins d'Halicz, les chevaliers teutoniques, les Cuiaviens et les Mazoviens.

La vertu des Barbares n'est pas la reconnaissance. Appelés par un duc mazovien sur le territoire de Krakovie, les Lithuaniens reparurent en Pologne, en 1252, et parcoururent d'abord la Mazovie, laissant derrière eux des traces sanglantes de leur passage. Ils vinrent en suite à Lublin dont ils incendièrent la citadelle. De Lublin à Sandomir il n'y a que deux journées de marche, et l'alarme ne tarda pas à se répandre dans les états de Boleslas. Ce prince était alors dans la Moravie, où il soutenait la cause de Bela, roi de Hongrie, contre l'usurpateur Ottocar. Mindowe pouvait donc pénétrer sans obstacle dans la Petite-Pologne : on l'attendait avec la plus vive terreur, quand, après avoir exercé quelques ravages aux environs de Lublin, il remonta vers la Mazovie, qu'il parcourut à la tête d'une armée de 30,000 hommes, en suivant le cours de la Vistule, et alla se jeter, vers Culm, sur les possessions des chevaliers teutoniques. Telle était la situation désastreuse de ce pays, que, de Lublin à l'embouchure de la Vistule, Mindowe ne rencontra pas un seul cavalier polonais. A son approche, nobles et paysans, femmes, enfants, vieillards, tout ce qui put fuir se dispersa dans les campa-

gnes, dans les bois, dans les marais; les chevaliers teutoniques eux-mêmes se retranchèrent dans leurs forteresses, et laissèrent passer le torrent.

En l'année 1255, quelques succès furent obtenus en Prusse contre les farouches alliés de Mindowe par Ottocar, roi de Bohême, les margraves de Brandebourg et de Mazovie, et le duc d'Autriche. Mais aussitôt que la paix fut rétablie sur les frontières, la guerre civile recommença. Casimir, duc de Siéradz, avait fait jeter dans une prison son frère Ziémovitz, avec lequel il devait partager le gouvernement des états qui leur avaient été laissés en héritage, et s'était ensuite avancé jusque vers Lelow dans le territoire de Krakovie, prétendant s'emparer de cette ville. Boleslas-le-Chaste, secouru par tous les ducs des districts limitrophes, parvint à le repousser. Pendant ce temps, Leszek-le-Noir et Ziemomyslas, fils de Casimir, se révoltaient contre l'autorité paternelle, et s'emparaient de Siéradz et de Lenczyça, les deux villes principales du palatinat de Siéradz.

A peine ces différends étaient-ils apaisés, que les Tartares parurent aux frontières russiennes du duché de Krakovie. Traversant à la hâte et sans embarras les rivières glacées, ils ravagèrent Sandomir, Zawichost, et commirent dans ces villes tant de crimes, tant de farouches attentats, qu'on n'en peut lire le détail sans frisonner d'horreur. A Sandomir, quand ils furent las de tuer, ils rassemblèrent par groupes les habitants, et, le glaive en main, ils les poussèrent dans la Vistule; on raconte

qu'ils égorgèrent tant de malheureux paysans dans la citadelle de Sandomir, que le sang répandu, formant un ruisseau, coula vers le fleuve. Boleslas n'avait pas même attendu la prise de Sandomir pour se réfugier de nouveau dans les états de son beau-père. Krakovie fut encore une fois dévastée; les Russiens, qui avaient traité de la paix avec les Tartares et leur servaient de guides dans cette expédition, n'oublièrent pas de les ramener dans la ville capitale de la Pologne. Ils poursuivirent leur course dans la Silésie jusqu'aux rives de l'Oder, et reprirent ensuite le chemin de la Russie-Rouge, chargés d'un riche butin et traînant à leur suite des troupeaux de femmes livrées en proie à leur sensualité grossière.

Sur ces entrefaites, les Lithuaniens rentrèrent dans la Mazovie; mais les villes désolées de cette province ne leur offrant plus rien qui fût digne de leur convoitise, ils pénétrèrent dans le duché de Krakovie. L'assassinat de Mindowe par le fils de son frère, épargna de nouveaux malheurs aux états de Boleslas. Ce crime fut ensuite puni par un autre crime : le fils de Mindowe s'empara du meurtrier de son père et le fit poignarder. Enfin, pour clore cette série de meurtres, Léon, fils de Daniel, roi des Russiens, surprit dans une embûche le fils de Mindowe et se débarrassa de ce voisin incommode en livrant sa tête au glaive. Ces événements avaient lieu vers l'année 1264. Boleslas-le-Chaste, qui était de retour à Krakovie, sut du moins profiter des désordres

survenus en Lithuanie pour conduire une armée chez les Iadzvingues et venger tant de familles polonaises si cruellement traitées par ces barbares. Il leur livra bataille le 23 juin 1264. « La lutte fut acharnée, car les Iadzvingues, qui, à l'exemple de leurs ancêtres les Goths, croyaient à la migration des âmes, combattirent jusqu'à la mort. Ils furent tous passés au fil de l'épée ; à peine quelques paysans s'enfuirent dans les bois où ils ne tardèrent pas à mourir de misère. Les Polonais colonisèrent la terre de Lukow, dédaignant de disputer alors aux Lithuaniens les déserts de la Podlachie. Ainsi disparut cette nation des Iadzvingues, dont la trace même se perdit dans l'histoire et dans les traditions populaires. Les tombes seules et les défenses élevées sous l'ombrage des forêts, au bord des fleuves, rappellent ces luttes sanglantes [1]. »

L'année suivante, les Russiens firent une nouvelle invasion dans le duché de Sandomir ; mais les paysans ayant tous pris les armes, les Russiens furent battus. Cette victoire ouvrait à Boleslas les routes de la Russie-Rouge ; mais, au lieu de se mettre, suivant la coutume, à la tête de ses troupes, il en confia le commandement à Pierre, palatin de Krakovie, et fit, pour sa part, de nombreuses prières, afin d'obtenir du ciel le succès de cette expédition. Pierre était un capitaine aussi prudent que brave ; il fit habilement toutes ses dispositions et ne se

[1] M. Charles Forster, *Univers pittoresque*, POLOGNE.

laissa ni surprendre, ni tromper par un ennemi dont il connaissait la perfidie. Les Russiens et les Tartares vinrent à sa rencontre, et le combat s'engagea. L'éclatante victoire que les Polonais remportèrent dans cette journée est justement célèbre dans leurs annales. Comme l'armée des Russiens était quatre fois supérieure à celle des Polonais, on se persuada que la dispersion de cette formidable multitude avait été accomplie par un miracle, et Boleslas ne manqua pas d'attribuer ce miracle à la vertu de ses prières [1].

Les dernières années de la vie de ce prince furent plus tranquilles : les Russiens n'osèrent pas recommencer leurs promenades dévastatrices sur ses états si bien gardés par le palatin de Krakovie, et les Tartares partagèrent leurs craintes. Les Lithuaniens firent, il est vrai, une nouvelle excursion sur les terres de Lublin ; mais comme, pendant ce temps, les Mazoviens exerçaient en Prusse de cruelles représailles sur les populations païennes, ils se retirèrent promptement. Ce qui étonne, ce qui semble tenir du prodige, c'est qu'après tant de désastres, au nombre desquels nous avons même négligé de compter une inondation et un tremblement de terre, la nation polonaise n'avait rien perdu de son ardeur pour les brigues. Il semble que de si grandes calamités devaient amortir toutes les ambitions et dissiper tous les

[1] *Hist. rerum Polonicar.* A Sal. Neugebauer ; Hanoviæ, 1618, in-4°.

partis. Eh bien ! il suffit que, dans les villes dépeuplées, il se rencontre encore quelque représentant d'une noble famille, pour que l'agitation civile recommence. C'est là sans doute un signe remarquable de l'énergie vitale de ce peuple, un présage certain de sa puissance et de sa gloire.

Boleslas-le-Chaste mourut en 1279. La plupart des historiens lui donnent le titre de roi de Pologne : en fait, il ne fut pas autre chose que duc de Krakovie et de Sandomir. Son caractère est assez connu ; ce ne fut pas un prince, mais un moine : pour emprunter un ingénieux tour de phrase à Salomon Neugebauer, *il ne régna pas, mais il vécut* pendant cinquante-deux années, à partir de la mort de son père.

Il eut pour successeur dans son gouvernement Leszek-le-Noir, duc de Siéradz, dont le prétendu règne ne fut guère moins malheureux que le sien. Attaqué d'abord par les Russiens, alliés aux Lithuaniens et aux Tartares, Leszek parvint à les repousser et s'avança dans leur pays jusqu'à la ville de Léopol (1280). L'année suivante il fut en guerre avec Henri-le-Probe, duc de Breslaw et lui imposa ses conditions. Bientôt, les Lithuaniens, appelés par l'évêque de Krakovie, Paul de Przemankow, se répandirent sur les terres de Lublin et les mirent au pillage. Leszek-le-Noir ne reculait pas volontiers devant le péril : il se rendit sur les lieux où il espérait trouver les Barbares, les atteignit et leur livra bataille avec une armée bien inférieure en nombre. L'issue de ce combat

était encore incertain, quand les Lithuaniens furent pris à dos par les captifs polonais qu'ils traînaient à leur suite. Cette attaque imprévue jeta dans leurs rangs la plus grande confusion, et, aussitôt qu'ils virent leurs lignes épaisses pénétrées par l'ennemi, ils prirent la fuite. On assure que, dans cette journée, ils perdirent 14,000 hommes.

Vers la fin de l'année 1283, au retour de l'hiver, ils revinrent dans le duché de Sandomir. Leszek courut de nouveau protéger les villes de cette province, battit et chassa les Lithuaniens ; mais il fut trop indulgent à l'égard de leur complice, l'évêque Paul de Przemankow ; il se contenta de l'exiler dans le Siéradz et le rappela peu de temps après, pour lui rendre ses domaines ecclésiastiques, contre lesquels un édit de confiscation avait été prononcé. Cet acte de clémence, peut-être de prudence, ne fut récompensé que par de nouvelles trahisons. Soulevées par l'évêque Paul, la plupart des villes de la Petite-Pologne prononcèrent la déchéance de Leszek et appelèrent au gouvernement Conrad, duc de Mazovie ; Krakovie seule demeura fidèle à son duc. Dans cette extrémité, les Hongrois vinrent au secours de Leszek, qui, se voyant alors à la tête d'une armée, marcha contre Conrad, le mit en déroute, et, après avoir pris quelque repos, se jeta dans la Mazovie et y fit de grands ravages.

Cette conduite fut blâmée par les seigneurs polonais ; ils jugèrent que Leszek s'était montré trop ardent à venger l'injure qu'il avait reçue de Conrad, et ils prévi-

rent, dit-on, que la colère du ciel s'appesantirait sur sa tête. Une nouvelle excursion des Tartares, plus désastreuse encore que les précédentes, le força d'imiter Boleslas et de fuir en Hongrie. Au témoignage des anciens annalistes, les Tartares étant de retour en Wolhynie, après avoir parcouru toute la Pologne, s'arrêtèrent aux portes de Wladimir pour se partager le butin de cette campagne : on fit alors le dénombrement des jeunes filles polonaises qui suivaient enchaînées leurs sauvages ravisseurs ; elles étaient au nombre de 21,000 [1] ! Leszek revint à Krakovie, quand il apprit la retraite des Barbares et s'occupa de poursuivre sa querelle avec Conrad. Il obtint d'abord quelques avantages, mais en revenant vers le Siéradz, il fut surpris et défait par les chevaliers mazoviens. Leszek-le-Noir mourut l'année suivante (1289).

[1] *Tantam autem hominum prædam tunc abegisse dicuntur Polonia, ut cum eam ad Wladimiriam recognoscerent et partirentur inter se, unum et viginti millia innuptarum puellarum capta esse dicantur : eas enim libidinis causa servant maxime ; provectiores tum viros, tum mulieres, itemque pueros parvos immaniter trucidant.* Salom. Neugebauer. *Hist. rer. Polonic. lib. 3.*

CHAPITRE IV.

Henri-le-Probe chasse de Krakovie Boleslas, duc de Ploçk, élu par les seigneurs. — Il est lui-même chassé de cette ville par Wladislas-Lokiétek, duc de Siéradz. — Retour d'Henri-le-Probe et fuite de Wladislas. — Mort d'Henri-le-Probe. — Prétendants: Wladislas-Lokiétek, Przemyslas, duc de Posen, Wenceslas, roi de Bohême. — Meurtre de Przemyslas. — Election de Wladislas-Lokiétek. — Sa déposition. — Boniface VIII se prononce pour Wladislas. — Retour de Wladislas. — Diète de Krakovie, dans laquelle Wladislas-Lokiétek est proclamé roi. — Alliance de Wladislas avec les chevaliers teutoniques. — Couronnement de Wladislas. — Son alliance avec les Lithuaniens. — Diète de Cherciny. — Guerre avec les chevaliers teutoniques. — Bataille de Plowcé; victoire des Polonais. — Préceptes de Wladislas à son fils Casimir.

Voici maintenant une autre série d'épreuves pour la Pologne. L'ennemi du dehors la laisse en repos, épuisée, presque anéantie et n'offrant plus aucune résistance. Les luttes intérieures vont se ranimer; entre les chefs des provinces, les prétendants à la suprématie vont se produire, former des partis et ensanglanter le sol national.

Bien que le vain titre de roi de Pologne ne fût pas héréditaire, les seigneurs assemblés avaient pour coutume d'appeler au trône le fils ou le plus proche parent

du roi défunt. Leszek-le-Noir ne laissant pas d'enfants, sa succession devait donc être dévolue à son frère Wladislas-le-Bref, Wladislas-Lokiétek, qui avait eu pour gouvernement, sous le précédent règne, le duché de Siéradz. Mais l'évêque Paul de Przemankow fit nommer roi par l'assemblée des seigneurs, Boleslas, duc de Ploçk. Celui-ci vint à Krakovie, et prit solennellement possession du trône nominal qui venait de lui être offert.

Peu de temps après, Henri-le-Probe, duc de Breslaw, appelé par les habitants de Krakovie, se rendit, avec une armée, aux portes de cette ville; elles lui furent ouvertes, et comme il ne dissimula pas que son intention était de régner sur un peuple qui lui avait tendu les bras, Boleslas prit la fuite et se retira dans la Mazovie, déclarant qu'il se souciait peu d'un titre contesté et préférait la paix à la guerre. Henri-le-Probe fut alors visité par les seigneurs, qui lui firent leurs conditions; il les accepta et fut reconnu par eux chef légitime de l'état.

Mais, pendant ce temps, Wladislas-Lokiétek avait réuni sous ses drapeaux une foule de seigneurs mazoviens, cuiaviens et poméraniens : il vint, à la tête de cette armée, se présenter sous les murs de Krakovie. Henri-le-Probe, ayant laissé garnison dans cette ville pour la maintenir dans l'obéissance, s'était retiré dans ses états héréditaires, en Silésie. A la nouvelle de l'arrivée de Wladislas, il envoya contre lui quelques troupes qui se laissèrent battre, et le vainqueur, le duc de

Siéradz, revint triomphant à Krakovie, occuper le château royal.

Il en fut bientôt chassé par son compétiteur, le duc de Breslaw, qui, durant une nuit obscure, pénétra dans la ville et s'en empara. On apprit, le lendemain, que Wladislas s'était enfui de la ville sous l'habit d'un moine franciscain. Ses partisans furent emprisonnés ou massacrés. Mais Henri-le-Probe ne jouit pas long-temps de sa conquête. Il mourut en l'année 1290, et, comme il n'avait pas d'enfants, il désigna lui-même pour son successeur Przemyslas, duc de Posen. Wladislas était à Sandomir et préparait une expédition contre Krakovie, lorsqu'un nouveau prétendant, plus redoutable que tous les autres, vint à son tour occuper la scène.

Griffine, veuve de Leszek-le-Noir, produisit des diplômes frauduleux aux termes desquels elle était instituée, par son mari, duchesse souveraine de Krakovie et de Sandomir, et, en vertu de ce titre, elle conféra ses droits à Wenceslas, roi de Bohême. Une telle donation, alors même qu'elle eût été véritable, n'eût pu sans doute être acceptée par les seigneurs polonais : si depuis long-temps ils ne choisissaient plus leurs princes et subissaient par contrainte ceux que leur imposait la loi de la guerre, ils n'avaient pas toutefois abdiqué des prérogatives devenues illusoires. Mais un roi de Bohême devait trouver ce titre suffisant. Une armée, conduite par l'évêque de Prague, envahit les états contestés, et, pendant quatre années, on se disputa la possession de

Krakovie, tour à tour occupée, durant ces guerres, par Wenceslas et par Wladislas.

Telle était la pitoyable situation du duché de Krakovie, quand au duc de Lenczyça, Casimir, tué par les Lithuaniens, succéda son frère Wladislas Lokiétek : dans le même temps, les terres ducales de Poméranie vinrent entre les mains de Przemyslas. C'est alors que, pour terminer cette longue dissension, les seigneurs polonais se réunirent, et, suivant le vœu testamentaire d'Henri-le-Probe, décernèrent la couronne à Przemyslas. Celui-ci se fit sacrer sous le titre de roi, par l'archevêque de Gnèzne, le 26 juin 1295, en présence des administrateurs spirituels de ses provinces, c'est-à-dire des évêques de Cuiavie, de Posen, de Breslaw et de Krakovie. Mais il ne régna que sept mois. Vers la fin de la nuit consacrée à la folle ivresse qui précède le jour des Cendres, une troupe armée s'avance à pas lents et silencieux vers le château de Przemyslas : quand les lumières ont disparu, quand un sommeil épais, résultat prévu d'une orgie nocturne, a fermé les paupières de tous les défenseurs du roi, le margrave d'Anhalt, Jean de Brandebourg, l'électeur Othon-le-Long et les deux fils de Boleslas, Othon et Jean, pénètrent jusque dans la chambre où Przemyslas était couché, le surprennent et l'égorgent.

Wladislas Lokiétek, duc de Siéradz, de Lenczyça, de Sandomir et Cuiavie, fut alors élu roi de Pologne par une assemblée nombreuse de seigneurs réunis à

Posen. De tous les prétendants au trône de Leszek-le-Noir, Wladislas Lokiétek était le plus digne, celui qu'animaient les plus louables desseins. Aussitôt après son élection, il parcourut la Poméranie, s'efforçant de pacifier les esprits et promettant des jours meilleurs : il vint ensuite visiter le duché de Krakovie, dont les places fortes étaient occupées par les Bohêmes. Les Silésiens, qui s'étaient prononcés en faveur de Wenceslas, étaient des voisins dangereux. Wladislas dirigea contre eux une expédition qui se termina par des succès. Il revint ensuite dans la Grande-Pologne avec son armée victorieuse. Mais alors il commit une faute ; il laissa dans le repos ces soldats habitués à vivre de rapines, qui respectaient à peine les prescriptions de la discipline en présence de l'ennemi. Ils se répandirent dans les campagnes, exercèrent leurs brigandages dans les métairies et même dans les couvents, enlevant les jeunes filles, pillant ou saccageant les biens de l'Église, pour n'être pas oisifs et ne sachant mieux faire que tuer, violer ou voler. On dit même qu'à l'exemple de Casimir II, Wladislas Lokiétek avait, pour les femmes, plus de goût qu'il ne convient au chef d'un peuple guerrier, et que le commerce des courtisanes amollit son courage. Averti par l'évêque de Posen, André, il ne tint pas compte de cette réprimande, et se fit excommunier par ce prélat. Il n'avait pas d'ailleurs l'affection de la noblesse posnanienne, qui lui reprochait des torts peut-être chimériques. Un parti se forma contre lui, parti qui de-

vint chaque jour plus redoutable, et qui réussit à le faire déposer après trois ans de règne (1300).

Il ne restait plus qu'un prétendant sérieux à la couronne, Wenceslas, déjà roi de Bohême, auteur présumé des brigues qui avaient eu pour résultat la déposition de Wladislas. C'est lui qui fut désigné pour le remplacer. Jaloux de répondre à l'appel de la noblesse polonaise, Wenceslas vint aussitôt à Posen, prit pour femme Rixa, fille de Przemyslas, et soumit à son autorité tous les districts encore occupés par les troupes du prince exilé. Ces circonstances parurent favorables aux éternels ennemis de la Pologne, aux Russiens ; ils se jetèrent dans le duché de Sandomir, et l'eurent dévasté avant même que Wenceslas eût reçu la nouvelle de leur entrée sur ses terres. Les Lithuaniens profitèrent de la même occasion pour pénétrer jusque dans le Dobrzin, pays situé sur la rive droite de la Vistule, entre Culm et Ploçk. Wenceslas ne s'occupait que de rechercher Wladislas, qui, parcourant les campagnes, excitait les esprits à la révolte contre l'étranger. Mais parmi les seigneurs polonais, les uns avaient peu de confiance dans ce prétendant détrôné ; les autres redoutaient le ressentiment du roi de Bohême, et Wlasdislas, ne trouvant pas des ressources suffisantes pour une insurrection prochaine, se rendit en Hongrie, puis à Rome, où on le vit assister avec une pieuse ferveur aux fêtes du jubilé séculaire célébré par Boniface VIII.

Wenceslas crut alors pouvoir diriger des troupes vers

le district de Ploçk, mais il se retira bientôt en Bohême, laissant l'administration du duché de Krakovie à Nicolas, duc de Troppaw; celle du duché de Cuiavie au wissembourgeois Tassa, et celle de la Grande-Pologne à un Silésien nommé Frycz. Ces lieutenants du roi de Bohême rendirent à la Pologne quelques services; Nicolas remporta sur les Lithuaniens, les Russiens et les Tartares réunis, une mémorable victoire dans les champs de Lublin.

Mais, pendant ce temps, Wladislas Lokiétek travaillait activement à intéresser Boniface VIII en sa faveur. Il existait entre le saint-siége et le roi de Bohême d'anciens dissentiments; ce qui fut favorable aux démarches de Wladislas, et Boniface, pour lui témoigner son bon vouloir, écrivit à Wenceslas qu'il convenait de rendre à la Pologne ses rois et sa liberté. Ce langage n'ayant pas été compris par Wenceslas, le pape rompit ouvertement avec lui, lui défendit de conserver le titre de roi de Pologne, et se prononça pour Wladislas Lokiétek. Aussitôt que l'on connut, en Pologne, la teneur des missives adressées par le pape au superbe et farouche Wenceslas, l'agitation commença. Retiré chez le palatin hongrois Amédée, Wladislas passa rapidement la frontière à la tête d'une armée de partisans, s'empara de Wisliça et de Lelow. Sur ces entrefaites, Wenceslas mourut à Prague (1305), empoisonné, dit-on, par des agents secrets de l'empereur d'Allemagne, qui convoitait ardemment la Bohême. A la nouvelle de

sa mort, les duchés de Sandomir et de Krakovie se prononcèrent pour Wladislas, et les troupes bohémiennes abandonnèrent les places fortes où elles tenaient garnison.

Wladislas Lokiétek étant rentré dans ses états, il y eut à Krakovie une diète générale de toute la noblesse de l'ancien royaume ; les seigneurs de la Posnanie et de Kalisch refusèrent seuls d'y assister, à cause des différends particuliers qu'ils avaient eus avec Wladislas, et dans la crainte qu'ils avaient d'être maltraités par ce prince, ayant été les premiers, les plus actifs artisans de sa disgrâce. Dans ce comice national, Wladislas fut proclamé roi de toute la Pologne ; mais comme les insignes de la royauté étaient, suivant la coutume, à Gnèzne, ville du Palatinat de Kalisch, l'opposition des Posnaniens et l'absence de l'archevêque de Gnèzne ne permirent pas de placer la couronne sur la tête du nouveau roi.

Henri, duc de Glogaw, contesta la validité de cette élection, et fut appuyé par un grand nombre de seigneurs des provinces dissidentes ; mais, devant une armée conduite par Wladislas, ces tumultes s'apaisèrent. Ils recommencèrent bientôt, à l'instigation de Pierre, chancelier de Poméranie, fils du palatin de Dantzig, qui, s'alliant aux margraves de Brandebourg, les appela sur ses terres et leur livra neuf places de son gouvernement. Entrés en Pologne, ceux-ci se hâtèrent de profiter des instants, et allèrent aussitôt mettre le siége sous les murs de Dantzig, que défendaient les

seigneurs poméraniens dont les intrigues du chancelier Pierre n'avaient pas ébranlé la fidélité. Ceux-ci ne pouvaient long-temps se maintenir contre des ennemis aussi puissants que les margraves de Brandebourg ; ils envoyèrent à Wladislas un messager, qui lui fit connaître leur situation désespérée. Wladislas, qui ne pouvait alors quitter Sandomir, eut malheureusement recours, dans cette occurrence, aux chevaliers teutoniques : appelés comme auxiliaires, ils vinrent à Dantzig, s'établirent dans la citadelle, traitèrent cruellement les Poméraniens révoltés, se répandirent ensuite dans les campagnes et pacifièrent par la terreur tout le pays : cela fait, ces perfides alliés se considérant comme légitimes possesseurs du territoire occupé par leurs armes, refusèrent ouvertement de le restituer à Wladislas. Il y eut à ce sujet un colloque à Brzescie ; mais on ne s'accorda pas. A la suite de ce colloque, les chevaliers, représentés par leur grand-maître Siegfied de Feuchtwangen, prétendirent que les margraves de Brandebourg avaient seuls des droits incontestables sur la Poméranie, et, à prix d'argent, ils obtinrent d'eux la cession de ces droits.

Wladislas n'avait plus qu'à recourir aux armes pour faire valoir ses titres méconnus ; mais au moment où il allait marcher sur la Poméranie, il apprit que la ville de Krakovie, soulevée par l'avocat Albert, venait de se livrer à Boleslas, duc d'Oppelen. Il courut d'abord à Krakovie, et, à son approche, les chefs de la rébellion pri-

rent la fuite. Wladislas était dans cette ville, quand il reçut les plaintes des seigneurs et des clercs poméraniens opprimés par les chevaliers teutoniques. Il s'empressa de les transmettre au pape, et de lui recommander les droits de la Pologne audacieusement outragés. Jean XXII condamna les chevaliers, excommuniés déjà par l'archevêque de Gnèzne et par les évêques de Posen et de Ploçk. Il soumit ensuite aux cardinaux les requêtes de Wladislas et de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, qui réclamaient l'un et l'autre la consécration de leurs titres d'origine diverse à la dignité de roi de Pologne ; mais, après de longues délibérations, il ne voulut pas se prononcer entre ces deux puissants adversaires. Cependant, Wladislas, informé des secrètes intentions du pape, prit un parti qu'il savait devoir être agréable à la cour d'Avignon. La ville de Gnèzne étant au pouvoir des chevaliers teutoniques, il manda l'archevêque de Gnèzne, qui vint apportant avec lui les insignes de la royauté, la couronne, la pomme et le sceptre, et, le 20 janvier 1320, il fut sacré roi de Pologne dans la basilique de Krakovie.

La restauration du gouvernement ancien pouvait sembler, après ce couronnement solennel, être un fait accompli. Mais, environné d'ennemis habiles à fomenter la discorde dans ses états, Wladislas Lokiétek fut, jusqu'à la fin de sa vie, constamment occupé à défendre cette couronne qu'il avait osé placer sur sa tête, avec l'assentiment de l'Eglise et du plus grand nombre des re-

présentants de la noblesse. Il eût voulu gouverner, rétablir l'ordre dans l'état, remettre en vigueur les lois oubliées, et rendre son règne illustre par des établissements pacifiques : il lui fut défendu de réaliser ces généreux desseins ; mais quand on considère le nombre et la puissance des adversaires qu'il eut à combattre et qu'il combattit tour à tour, on estime qu'il fit assez pour sa gloire, puisqu'après avoir repoussé tant de formidables assauts, il mourut, du moins, sur son trône.

Les ducs silésiens furent les premiers qui protestèrent contre le couronnement de Wladislas. On vit d'abord le duc de Breslaw, Boleslas, en guerre avec ses frères, appeler à son aide le roi de Bohême et lui livrer son district. Cet exemple fut suivi par les ducs ou seigneurs de Glogaw, de Liegnitz, de Sagan, de Falckenberg, et puis par tous les autres : Bernhard, duc de Schweidnitz, fut le seul des princes silésiens qui demeura fidèle à Wladislas. Dans le même temps, les ducs de Mazovie se séparaient du gouvernement de Pologne pour ne pas reconnaître l'autorité d'un roi, et laissaient envahir leurs places par les chevaliers teutoniques et les margraves de Brandebourg.

En ces cruelles conjonctures, Wladislas rechercha l'alliance du grand-duc de Lithuanie, Giédymin, qui, dans ses guerres récentes avec les chevaliers teutoniques et les kniaz russiens, avait remporté sur les uns et les autres d'éclatantes victoires. Les intérêts de Giédymin

étaient ceux de Wladislas, leurs ennemis étaient communs, ils avaient tous deux l'intelligence des grandes affaires; aussi ne tardèrent-ils pas à s'entendre et à contracter ensemble une alliance qui fut durable. Bientôt une armée de Polonais et de Lithuaniens s'avança vers le duché de Mazovie, en chassa les milices du Brandebourg, les poursuivit ensuite et les anéantit au-delà de Landsperg, sur les rives de l'Oder. Reparaissant ensuite dans la Poméranie, cette armée battit les chevaliers teutoniques, et ravagea les duchés de Culm et de Mazovie; mais l'année suivante, quand les Lithuaniens eurent repassé la frontière et quand Wladislas, de retour à Krakovie, crut n'avoir plus à s'occuper que des travaux de la paix, le roi de Bohême prit les armes, traversa la Silésie, qui lui était soumise, pénétra dans les districts de Siéradz, de Lenczyça, de Rava, de Ploçk, rendit aux chevaliers la Poméranie, établit garnison, comme roi de Pologne, dans toutes les places qu'il trouva vides d'ennemis, et se retira, ne laissant à Wladislas aucune des terres que ce prince avait récemment conquises avec l'aide des Lithuaniens. Rappelé dans ces provinces, Wladislas fut contraint d'y introduire encore avec lui ses terribles alliés, et de nouveaux massacres, des dévastations nouvelles, signalèrent leur rapide passage. Les chevaliers teutoniques demandèrent une trève d'un an; elle leur fut accordée. De part et d'autre on avait besoin de repos. Dès qu'il eut déposé les armes, Wladislas s'empressa de réunir à Chenciny

les seigneurs du royaume et de les appeler à délibérer sur la situation des affaires. La première de ces assemblées avait eu lieu en 1180, à Lenczyça. Ce qui rend plus mémorable encore la diète de Chenciny, en 1331, c'est que la petite noblesse y fut admise. Wladislas avait compris qu'il importait d'élargir la base du gouvernement de Pologne, et que, dans toutes les crises éventuelles, les intérêts véritables du pouvoir et du pays seraient mieux compris, mieux défendus par le corps entier de la noblesse, que par un petit nombre de hauts dignitaires, trop souvent disposés à troubler l'état pour agrandir leurs maisons.

Le premier résultat qu'eut la diète pacifique de Chenciny fut d'offrir aux chevaliers teutoniques une occasion pour rompre la trêve. Dans cette assemblée, le roi avait retiré l'administration de le Grande-Pologne au staroste Vincent Szamotulski, palatin de Posen, pour la confier au prince royal Casimir, alors âgé de vingt et un ans. A cette nouvelle, Szamotulski se rendit secrètement à Marienbourg près du grand-maître des chevaliers, et le pressa d'envoyer une armée dans le duché de Mazovie, s'engageant à lui livrer toutes les villes de sa juridiction. Le nouveau grand-maître, Luther de Brunswick, jaloux de signaler son avénement par quelque brillante entreprise, accueillit favorablement les offres de Szamotulski ; une armée teutonique franchit la Vistule et pénétra par divers chemins jusqu'au centre du duché de Mazovie, sous la conduite du staroste dis-

gracié. Celui-ci s'était proposé de surprendre, d'enlever Casimir, et de se faire payer bien cher sa rançon ; mais Casimir put se dérober à la poursuite des troupes répandues dans le pays, et Wladislas parut bientôt aux frontières de la Grande-Pologne.

Ce prince reçut alors de tous côtés les plus affligeantes nouvelles. Les chevaliers s'étaient rendus maîtres de presque tout le pays ; ils avaient pillé la plupart des villes, ils avaient incendié tous les bourgs qui ne leur avaient pas offert une proie digne d'exciter leur convoitise ; et, enhardis par de faciles succès, possesseurs des forteresses livrées par Szamotulski, ils paraissaient disposés à ne pas reculer même devant des forces considérables. Cependant Wladislas s'était hâté d'accourir sans prendre même le temps de rassembler une armée. Il fallut donc qu'il se résignât à négocier avec le traître qui, ayant appelé l'ennemi sur le territoire de Mazovie, avait été la première cause de tant de maux. Assuré d'obtenir le pardon de sa faute, Szamotulski s'échappa durant une nuit du camp des chevaliers, vint trouver Wladislas, et lui communiqua tous les renseignements dont il avait besoin sur la situation des forces ennemies. Il rejoignit ensuite les Teutons, leur dit que Wladislas n'ayant pas avec lui des troupes suffisantes, éviterait toute rencontre, et leur donna le conseil de retourner en Prusse en attendant qu'il s'offrît une occasion meilleure d'écraser les restes de la noblesse polonaise. On écouta ce conseil perfide, et l'armée teutonique se dirigea vers

la frontière prussienne en grand désordre, embarrassée par ses immenses convois et ne redoutant rien d'un ennemi qu'elle croyait désarmé. Elle était arrivée, le 26 septembre (1331), près du bourg de Plowcé, dans une vaste plaine où les chefs avaient donné l'ordre d'établir le camp et de faire halte pendant la nuit. Le matin, au lever du jour, les sentinelles les plus avancées annoncent qu'une armée paraît à l'horizon et s'avance à la hâte vers le camp. D'abord on ne les croit pas; mais bientôt on entend le hennissement des chevaux, et, à travers un épais brouillard, on voit de loin briller des glaives. L'alarme est donnée, les clairons résonnent et réveillent les Teutons qui courent vers leurs drapeaux; aussitôt la cavalerie polonaise les entoure, les charge avec vigueur, et la mêlée commence. Déjà les chevaliers perdent du terrain, mais ils ne désespèrent pas encore de rallier leurs bandes et de reprendre l'offensive, quand ils entendent derrière eux un grand bruit d'armes et de cris; ce sont les Mazoviens, commandés par Szamotulski, qui se sont précipités sur l'arrière-garde teutonique et qui la poussent en avant sur les lignes de Wladislas en massacrant les fuyards. Cette défection inattendue remplit d'épouvante les chevaliers et leur milice; ils abandonnent leur camp, leurs convois et se répandent en désordre dans la plaine, ne s'inquiétant plus que d'échapper au massacre; car les Polonais, implacables dans leur ressentiment contre les dévastateurs de la Mazovie, égorgent sans pitié quiconque tombe, même à

genoux, devant leurs glaives inondés de sang. On dit que les chevaliers perdirent vingt mille hommes dans cette affreuse mêlée. Szamotulski n'avait pas peu contribué, pour sa part, au succès de cette journée; le roi tint la promesse qu'il lui avait faite et lui rendit le gouvernement de la Grande-Pologne; mais il ne put échapper à la vengeance des seigneurs mazoviens sur les terres desquels il avait appelé les milices farouches de l'Ordre. L'année suivante, quelques-uns d'entre eux conspirèrent contre lui et le massacrèrent.

Après la victoire de Plowcé, Wladislas se porta sur la Silésie que les Bohémiens occupaient encore; mais au premier bruit de son approche, ils se hâtèrent d'évacuer les places où ils avaient établi garnison. Il se rendit alors à Krakovie, où les plus vifs témoignages de la reconnaissance publique accueillirent son retour.

Accablé par les années, par les fatigues d'un règne long et difficile, Wladislas Lokiétek ne formait plus qu'un vœu, celui de mourir en paix, quand il apprit que les chevaliers teutoniques venaient de reparaître dans le duché de Cuiavie. A cette nouvelle, il lui sembla qu'il retrouvait toute l'énergie de sa jeunesse, et, appelant autour de lui ses fidèles serviteurs, il annonça qu'il allait marcher encore une fois à la rencontre des perfides Teutons; mais la mort ne lui permit pas d'exécuter ce dessein. Lorsqu'il sentit que ses forces l'abandonnaient et que l'heure de son trépas était prochaine, il dit à son fils Casimir : « Si tu portes quelque intérêt à ton honneur

et à ta renommée, prends garde de ne jamais rien céder aux chevaliers teutoniques et aux margraves de Brandebourg. Prends la résolution de t'ensevelir sous les ruines de ton trône, plutôt que de leur abandonner la portion de ton héritage qu'ils possèdent et dont tu es responsable envers ton peuple et envers tes enfants. Ne laisse pas à tes successeurs un tel exemple de lâcheté : il suffirait pour ternir toutes tes vertus et la splendeur du plus beau règne. Punis les traîtres, et, plus heureux que ton père, chasse-les d'un royaume où la pitié leur ouvrit un asile, car ils se sont rendus coupables de la plus noire ingratitude. » Nous ne commenterons pas ces paroles attribuées à Wladislas par quelques historiens : disons simplement que, s'il les a prononcées, il a eu le pressentiment de l'avenir.

CHAPITRE V.

Etat de la Pologne. — Casimir-le-Grand. — Le saint-siége se prononce contre les chevaliers teutoniques. — Louis de Hongrie désigné successeur de Casimir. — Expédition en Gallicie et en Silésie. — Diète de Vislicza. — Guerre contre les Lithuaniens. — Casimir *roi des paysans*.

Quand mourut Wladislas Lokiétek, l'ancienne forme de gouvernement, c'est-à-dire l'unité monarchique de la Pologne, était plus que nominalement rétablie; les principaux ducs avaient eux-mêmes reconnu l'autorité du chef suprême élu par la diète nationale et sacré par l'archevêque de Gnèzne. Qui avait déchiré le testament de Boleslas III? Les membres du pouvoir constituant, les seigneurs assemblés en diète : ils avaient énergiquement manifesté leur volonté souveraine, et ils avaient enfin vaincu ce principe d'anarchie contre lequel on les avait entendus protester pour la première fois, en 1180, au synode de Lenczyça. La cour de Rome, d'abord mal intentionnée à l'égard de la Pologne, s'était enfin prononcée pour la bonne cause, pour la cause de l'ordre. C'est simplement reconnaître un fait que d'attribuer à son influence et aux laborieux efforts de ses représentants les plus éclairés l'abdication, la soumission volontaire de quelques ducs qui s'étaient

montrés plus jaloux que les autres de maintenir leurs pernicieux priviléges. La Pologne se trouvait donc, à la mort de Wladislas, dans une situation meilleure, et l'on recommençait à la compter parmi les principales nations de l'Europe. Cependant elle avait perdu, durant le cours de ses discordes intestines, quelques-unes des conquêtes de Boleslas-le-Grand : elle avait été successivement dévastée par les Russiens, les Tartares, les Lithuaniens, les Prussiens et les Bohêmes, et, ce qui était plus grave pour elle, tandis qu'elle était affligée par ces cruelles disgrâces, quelques-uns des états limitrophes avaient pris de l'accroissement. La diète nationale n'avait pu que faire prévaloir un principe : il devait appartenir aux successeurs de Wladislas Lokiétek de relever les ruines des châteaux et des villes, de marquer de nouveau la frontière de leur royaume, et de rendre florissant l'état dont la reconstitution avait été l'œuvre du pouvoir représentatif.

Le prince Casimir fut sacré roi de Pologne le 25 avril 1333, dans la basilique de Krakovie. Il n'observa pas les préceptes qu'il avait reçus de son père, et, au lieu de poursuivre les chevaliers teutoniques, il fit avec eux une trève d'un an ; d'autre part, pour obtenir la renonciation de Jean de Bohême au vain titre de roi de Pologne, il lui céda la Silésie. A ces concessions pacifiques il fut près d'en ajouter de nouvelles, en 1335, lorsqu'au congrès de Wissegrad, il abandonna la Poméranie aux chevaliers teutoniques, en échange des ter-

res polonaises de Cuiavie et de Dobrzin qu'ils occupaient encore. Mais il y a lieu de croire que Casimir ne se montrait si facile à l'égard des puissances ennemies de la Pologne, que pour avoir le loisir de se préparer à la guerre. Les actes du congrès de Wissegrad ne furent pas ratifiés par le sénat polonais, comme il l'avait prévu sans doute, et toutefois il fit entrer des troupes dans les duchés de Mazovie et de Cuiavie, laissant à la cour de Rome, toujours lente dans les procédures, le soin de rechercher à qui devait être attribuée la possession de la Poméranie. On put croire un instant que cette politique allait être couronnée par un plein succès. Le pape chargea le prévôt de Titoul, au diocèse de Colocza en Hongrie, nommé Gaillard-des-Chartres, et Pierre Gervais, chanoine du Puy-en-Velai, d'aller interroger, en qualité de nonces, le roi de Pologne et les chevaliers teutoniques, et régler leur différend. Ceux-ci, s'étant déclarés pour Casimir, assignèrent devant eux le maître et les frères de l'Ordre et nominativement plusieurs commandeurs au nombre de vingt-cinq, lesquels ayant refusé de comparaître furent excommuniés, condamnés à rétablir les églises dévastées par leurs bandes durant la guerre, à evacuer la Poméranie et à payer au roi de Pologne 194,500 marcs d'argent. Cette sentence fut rendue par les nonces, à Varsovie, le 15 septembre 1339 : mais elle ne fut pas exécutée. Les chevaliers sollicitèrent l'appui de l'empereur Louis V, et celui-ci, qui se souciait peu de contribuer à l'agrandissement du

royaume de Pologne, défendit aux chevaliers de se dessaisir des biens de l'Ordre. Rome n'osa pas pousser plus loin cette affaire, et au congrès de Kalisch (1343), Casimir se vit forcé de souscrire à l'abandon de la Poméranie.

Les premières années du règne de Casimir furent tranquilles. Ce prince qui, d'une part, aimait les plaisirs, et qui, d'autre part, était surtout préoccupé des affaires intérieures de son royaume, ne devait pas inspirer d'inquiétude à ses voisins, et fuyait plutôt qu'il ne recherchait les occasions de rupture. Mais, au-dedans, il prévoyait tout, ou du moins, il voulait tout régler à l'avance, afin de ne rien laisser au hasard. C'est ainsi qu'en l'année 1339, il soumit à une diète la question suivante : — Au cas où le roi présent mourrait sans laisser d'enfant mâle, quel serait son successeur au trône de Pologne? — Plusieurs noms furent mis en avant par les seigneurs ; les uns penchaient pour les ducs de Mazovie, les autres préféraient Wladislas, duc d'Oppelen : l'opinion de Casimir fut que, pour prévenir le renouvellement des tumultes civils, il valait mieux faire choix d'un étranger, et il proposa son neveu Louis, fils du roi de Hongrie. Après une longue délibération, ce choix fut agréé par la diète, mais aux conditions suivantes : — Louis de Hongrie fera restituer à ses frais tous les pays ravis à la Pologne, et notamment la Poméranie ; il n'attribuera les dignités et les charges à aucun étranger ; en cas de guerre hors du territoire, il tiendra

compte aux chevaliers et hommes d'armes de toutes les pertes qu'ils auront éprouvées: enfin, il ne lui sera permis d'établir aucun impôt ni sur les propriétés de la noblesse, ni sur celles de l'Eglise. — Cette sorte de charte constitutionnelle, qui fut acceptée par Louis de Hongrie, en 1355, après avoir été soumise à l'examen toujours consciencieux, mais toujours peu expéditif, des jurisconsultes allemands, est considérée comme le premier des célèbres *pacta conventa* de la Pologne.

Au milieu de ses occupations pacifiques, Casimir apprit que les seigneurs de la Gallicie, ou Petite-Russie, s'étaient affranchis de la domination polonaise en empoisonnant leur prince, Boleslas, duc de Mazovie. Il courut dans ce pays, et alla mettre le siége devant Léopol, qui ne tarda pas à capituler. Le résultat de cette expédition fut entièrement conforme aux vues de Casimir. Ayant convoqué dans une assemblée solennelle les principaux du pays, il obtint d'eux la reconnaissance des droits de la Pologne sur toutes les terres russiennes qui s'étendent de Sandomir à Kamieniec, et il établit aussitôt dans cette province le régime administratif de la Pologne.

Il fit ensuite une expédition en Silésie pour reconquérir la terre de Wschow ou de Frauenstadt, enlevée à la Pologne sous un des règnes précédents, par Henri, duc de Glogaw. S'étant rendu maître de ce territoire, Casimir ne jugea pas utile d'étendre davantage ses frontières du côté de la Silésie.

Mais cette restitution de la terre de Wschow, consentie par le duc de Glogaw, contraria vivement le roi de Bohême, et il prit les armes pour aller chasser de ces lieux la garnison polonaise qu'y avait laissée Casimir. Dans le même temps, de nouvelles bandes tartares, appelées de l'Orient par les Russiens, s'avancèrent sur la ligne des Karpathes jusqu'aux portes de Krakovie. Casimir alla les joindre sur les rives de la Vistule, et leur en défendit le passage. Aussitôt que ces bandes furent dispersées, il courut au roi de Bohême qui avait envahi le territoire de Sagan, le battit et le mit en fuite (1345).

C'est en l'année 1347 qu'eurent lieu, à Vislicza, les comices fameux dans lesquels fut réformée toute la législation polonaise. L'autorité, jusqu'alors illimitée, des palatins et des juges, fut strictement définie, et il ne leur fut plus permis, soit de prononcer un arrêt, soit d'infliger une peine, que suivant les articles d'un code de lois civiles qui fut mis entre leurs mains. En outre, pour mettre un terme à de scandaleux abus, des honoraires furent attribués aux juges qui se faisaient auparavant payer par les plaideurs et établissaient eux-mêmes le prix de leurs sentences.

Casimir eut ensuite affaire aux Lithuaniens. Il venait de parcourir la Gallicie, ou avaient pénétré les princes lithuaniens, fils de Giédymin, Lubart et Kieystut, et les avait chassés de cette possession polonaise. Quand il fut de retour à Krakovie, il accorda trop au penchant qu'il

avait pour les femmes, et on le vit entretenir publiquement, en divers lieux, des troupeaux de courtisanes. Les évêques censurèrent cette conduite; le pape Clément VI chargea Martin Baziezça, vicaire de Krakovie, d'aller faire entendre à ce roi libertin de sévères remontrances. Mais Casimir les accueillit mal, et fit, dit-on, arrêter et jeter dans la Vistule l'audacieux mandataire de Clément VI. Des troubles civils furent l'inévitable suite de ces débats entre le prince et l'église. Les Lithuaniens en profitèrent, et, tandis que Casimir ne s'occupait que d'apaiser les évêques de son royaume et le pape justement irrité, ils s'avancèrent jusqu'à Sandomir, où ils furent bientôt rejoints par les Russiens ligués avec eux contre le roi de Pologne. Cette invasion menaçait déjà Krakovie, quand, s'élançant des bras de ses maîtresses, Casimir arrive sur le champ de bataille, repousse les Lithuaniens, envahit de nouveau la Gallicie et la Volhynie, et fait prisonnier le duc Lubart. Ces hostilités se prolongèrent jusqu'à l'année 1366 et se terminèrent par un traité. Casimir céda la Podlachie à la Lithuanie, et la Pologne comprit dans ses possessions, outre la Gallicie, la Podolie et la Volhynie.

Il mourut le 8 novembre 1370, des suites d'une chute de cheval. Casimir, surnommé Casimir-le-Grand, fut, en effet, un des plus grands rois qu'ait eus la Pologne. Les plus sages des institutions civiles de cette nation furent son œuvre. Tuteur du peuple opprimé par la noblesse, il s'efforça d'assujétir les fiers et indociles pala-

tins au frein de la hiérarchie et de la discipline : ils le nommèrent, par dérision, *le roi des paysans ;* il accepta cette qualification comme un hommage, comme un titre qu'il s'efforça de mériter. On raconte, qu'indigné de la conduite des seigneurs à l'égard de leurs serfs, il dit un jour à quelques paysans qui venaient lui demander justice : « N'avez-vous pas des briquets dans vos chaumières, et des pierres à feu dans vos champs? »

Avec Casimir-le-Grand la dynastie de Piast descendit du trône de Pologne.

LIVRE II.

DE LA MORT DE CASIMIR-LE-GRAND A L'EXTINCTION DE LA DYNASTIE DES JAGELLONS.

1371-1572.

CHAPITRE I.

Règne de Louis de Hongrie. — La princesse Hedwige. — Elle épouse le grand-duc de Lithuanie, Jagellon. — Règne de ce prince. — Son fils Wladislas lui succède. — Guerre contre les Turcs. — Bataille de Warna ; mort de Wladislas.

Louis de Hongrie n'avait jamais ambitionné la couronne et le sceptre que l'archevêque de Gnèzne et les palatins polonais le pressèrent de venir recevoir à la mort de Casimir, dans la basilique de Krakovie ; on rapporte qu'il répondit aux envoyés de l'Eglise et du sénat, que deux troupeaux n'avaient jamais été bien conduits par un seul pasteur. Cependant il fit un voyage dans ses nouveaux états, accueillit avec indifférence les hommages qui lui furent adressés, et revint au plus tôt en Hongrie. Son règne, qui dura douze années, ne fut troublé par aucun événement extérieur. Ces douze années sont toutefois comptées parmi les mauvais jours de la Po-

logne, à cause de la tyrannie, qu'en l'absence du roi les grands du royaume exercèrent sur la petite noblesse et sur les paysans.

A sa mort (1382), il y eut un interrègne. Diverses diètes furent convoquées et ne firent aucun choix entre les nombreux prétendants à la couronne. Il y avait à se prononcer entre le duc de Mazovie, Ziémovit, Sigismond, margrave de Brandebourg, et le fils de l'empereur d'Allemagne, Charles IV, qui réclamait la succession de Louis de Hongrie, comme époux de Marie, sa fille aînée. Après de longs et orageux débats, pendant lesquels les terres polonaises furent dévastées par les milices de Ziémovit et de Sigismond, on prit le parti de n'accepter aucun de ces compétiteurs, et l'on offrit la couronne à la fille cadette de Louis de Hongrie, la princesse Hedwige.

Nous trouvons dans le discours d'un castellan les motifs de cette résolution qui fut enfin adoptée à la diète de Siéradz. En donnant le trône à une jeune fille, on ajournait une question qu'on n'osait résoudre. Mais cette question se représenta bientôt, plus difficile, plus embarrassée qu'auparavant. En effet, l'intention des nobles polonais était d'unir Hedwige à Ziémovit, duc de Mazovie, un des rejetons de la race de Piast. Mais elle aimait Guillaume, duc d'Autriche, auquel elle avait été fiancée. On hésitait entre l'un et l'autre, quand arrivèrent à Krakovie Skirgiellon et Borys, frères de Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui vinrent offrir, au prix de la

main d'Hedwige, la conversion de la Lithuanie au christianisme, et la réunion de ce vaste empire au royaume de Pologne. Cette proposition fut accueillie avec la plus grande faveur par les nobles et les évêques : Hedwige la repoussa d'abord avec un violent dépit. Entourée de gardes, elle saisit un jour une hache pour s'ouvrir un passage et courir auprès de son amant. Mais enfin elle se laissa vaincre par les sollicitations de toute la Pologne, et, reine, elle accepta l'époux qui lui était désigné par son peuple.

Jagellon se rendit à Krakovie, reçut le baptême sous le nom de Wladislas et signa les *pacta conventa* qui lui furent présentés par les représentants de la noblesse (1386). L'année suivante, il se rendit à Wilna, ordonna d'éteindre le feu sacré entretenu dans les temples païens, et fit proclamer, dans l'assemblée des principaux boïards, que le dieu des chrétiens recevrait désormais les hommages de la nation lithuanienne. Suivant le récit de Duglosz, reproduit par l'abbé Fleury, « les Barbares voyant ainsi détruire leur religion, se contentaient de pleurer et de se lamenter, car ils n'osaient s'opposer aux ordres du roi. Enfin, voyant qu'il ne leur arrivait aucun mal, et désabusés par l'expérience, ils consentirent à recevoir la religion chrétienne. Les prêtres polonais les instruisirent pendant quelques jours des articles de foi, et leur apprirent l'Oraison Dominicale et le Symbole ; mais celui qui travailla le plus efficacement à leur conversion, fut le roi lui-

même, qui savait leur langage et les persuadait plus facilement. Les nobles furent baptisés l'un après l'autre ; mais, pour le peuple, comme c'eût été un travail immense de les baptiser chacun en particulier, le roi les fit séparer en diverses troupes de l'un et de l'autre sexe, que l'on aspergeait suffisamment d'eau bénite, et à chaque troupe on donnait un seul nom chrétien, comme Pierre, Jean, Catherine ou Marguerite. Le roi Jagellon distribua à tous les nouveaux baptisés des habits d'étoffe de laine, qu'il avait fait venir de Pologne. Ce qui leur fut très-agréable, parce que jusque-là ils n'étaient vêtus que de toiles ou de peaux de bêtes. Le bruit s'étant donc répandu que le roi faisait de telles libéralités, ils accouraient en troupes de tout le pays, demandant le baptême pour avoir des habits de laine [1]. » C'est ainsi que les événements les plus considérables dans la vie d'un peuple, sont quelquefois déterminés par les causes les plus frivoles.

Après avoir présidé l'assemblée de Wilna, Jagellon revint en Pologne, ayant confié le gouvernement de la Lithuanie à son frère Skirgiellon. Mais bientôt des troubles éclatèrent dans ce vaste empire. Skirgiellon n'était pas aimé des boïards, et quelques-uns d'entre eux s'étant déclarés pour Withold, duc de Grodno, celui-ci se mit à la tête d'une armée et fit des excursions hors de son duché. Il avait pour alliés les chevaliers teutoni-

[1] Fleury, *Hist. ecclés.*, livre 98.

ques, qui, ne dissimulant plus leurs vues ambitieuses, s'associaient volontiers à un complot formé contre la Lithuanie chrétienne, lorsqu'il s'agissait de causer quelque embarras ou quelque dommage au gouvernement de Pologne.

Jagellon courut au secours de Skirgiellon et s'empara de Grodno. Mais, pendant ce temps, les Hongrois pénétraient dans la Gallicie, comptant s'en rendre maîtres sans coup férir, tandis que Jagellon était occupé dans le Nord. C'est alors qu'on vit la princesse Hedwige, à peine âgée de dix-huit ans, se mettre à la tête des nobles krakoviens, marcher à la rencontre des Hongrois, gagner sur eux, aux environs de Przemysl, une sanglante bataille, forcer les villes ds Jaroslaw, de Grodeck, d'Halicz, de Leopol, de Trembowla, et chasser enfin l'ennemi de toute la province (1390). Croyant avoir pacifié la Lithuanie, Jagellon parcourait la Mazovie, quand il apprit que le grand-maître Konrad de Wallenrode, ayant réuni dix mille soldats de l'Ordre et quarante mille étrangers, Allemands, Anglais et Français, venait de quitter Marienbourg, à la tête de cette armée, et marchait sur Wilna pour en chasser Skirgiellon.

Cette armée s'avança jusqu'à Wilna, sans que Jagellon pût l'arrêter; mais, sous les murs de cette ville, elle fut abandonnée par Withold, qui venait de se réconcilier avec le roi de Pologne, et cette trahison déconcerta tous les projets de l'Ordre : lorsqu'il en reçut la nouvelle, le grand-maître, Konrad de Wallenrod, qui

s'était promis la glorieuse conquête de la Lithuanie, ne put supporter un tel mécompte et mourut de chagrin. Cependant Withold ne savait pas demeurer longtemps dans le même parti. N'ayant pas obtenu de Jagellon ce qu'il espérait, le gouvernement de la Lithuanie, il accueille de nouveau les présents et les ouvertures des chevaliers, les appelle à son aide, les trahit une seconde fois, revient à Jagellon, retourne encore aux chevaliers, et, pendant vingt années, renouvelle à chaque printemps la guerre entre l'Ordre et la Pologne, en passant tour à tour dans l'un et dans l'autre camp. Il serait long de dire combien, dans le cours de ces vingt années, il y eut de combats livrés, combien de villes furent prises et saccagées, et combien périrent d'illustres chefs. Nous ne rappellerons que les deux grandes batailles de Grunwald (10 juillet 1410), et de Koronowo, dans lesquelles les chevaliers teutoniques furent vaincus par Jagellon, et firent des pertes si grandes, que l'on put croire à la fin prochaine de l'Ordre. De son côté, la Pologne n'avait pas epargné le sang de ses braves : on raconte qu'à la bataille de Grunwald, Jagellon ne mit les chevaliers en déroute qu'après avoir vu tomber 60,000 des siens. Le traité de Thorn, conclu le 20 janvier 1411, vint terminer cette lutte acharnée. Aux termes de ce traité, l'Ordre prit l'engagement de payer, dans la durée d'une année, 600,000 florins [1],

[1] 100,000 soixantaines de grands gros de Prague.

de restituer la terre de Dobrzin à Wladislas Jagellon, et de lui abandonner, ainsi qu'à Withold, la possession viagère de la Samogitie.

La Pologne et la Lithuanie n'avaient donc plus rien à redouter, du moins pour quelque temps, de leurs inquiets et ambitieux voisins. En ces heureuses circonstances, une grande assemblée se tint à Horodlo (1413), et les clauses de l'union des deux états y furent définitivement arrêtées. Voici le préambule de la déclaration du roi : « Depuis que, par la grâce du Saint-Esprit, nous avons reconnu ses vérités éternelles, nous avons accepté la couronne de Pologne. Et, afin de propager la foi chrétienne et pour le plus grand bien de nos terres lithuaniennes, nous les avons incorporées, unies, réunies, ajoutées, alliées aux états de Pologne, du consentement de nos frères et cousins, de tous les seigneurs, nobles et boïards, habitants de la Lithuanie; mais comme nous voulons garantir les susdites terres lithuaniennes de toute invasion étrangère, contre la trahison des chevaliers teutoniques et contre tout ennemi qui voudrait les ravager ainsi que le royaume de Pologne, nous voulons que lesdites terres, en vertu des droits que nous avons reçus de nos ancêtres, selon la primogéniture, comme véritable maître et héritier, et avec le consentement des seigneurs nobles et boïards, soient réunies de nouveau à la Pologne, et que les deux nations n'en forment plus qu'une; nous voulons que les duchés, terres, lieutenances, districts et propriétés

soient indissolublement unis à la couronne de Pologne, pour que les deux nations soient à jamais un même tout, et ne puissent combattre l'une contre l'autre. »

En l'année 1413, ce n'était plus le faible et cruel Skirgiellon qui gouvernait les terres lithuaniennes : trop indulgent à l'égard de Withold, Jagellon avait cru, du moins, satisfaire l'orgueil de ce prince turbulent en le chargeant d'administrer, avec le titre de grand-duc, la province de Lithuanie. Mais l'ambition de Withold était de celles qui ne connaissent aucune mesure. Quand il eut obtenu de la générosité de Jagellon le titre de grand-duc qui semblait être le principal objet de sa convoitise, il travailla sans repos à rompre l'union des deux empires, et il fut trop encouragé dans cette entreprise par l'empereur Sigismond. L'énergique opposition des seigneurs polonais leur fut un obstacle insurmontable. Withold parut un jour sur le point d'obtenir plus encore qu'il ne demandait : fatigué de ses obsessions et des soins de l'empire, Wladislas Jagellon lui offrit à la fois les deux couronnes, celle de Pologne et celle de Lithuanie; mais les nobles et les évêques polonais se hâtèrent de protester contre cette donation, au nom de leurs droits inaliénables, et Withold mourut bientôt après (1430).

Wladislas Jagellon lui survécut de quelques années. On raconte que se promenant un soir dans les bois de Grodeck, ce prince fut tellement ravi par les chants d'un rossignol qu'il ne put s'arracher de ces lieux, et que les

fraîches vapeurs de la nuit ayant engourdi ses membres affaiblis par l'âge, il rentra dans son palais atteint d'une fièvre qui, dans l'espace de quelques jours, le mit au tombeau (1434). Son règne avait été de quarante-huit ans. On s'accorde à louer les grandes qualités de Wladislas Jagellon; on fait remarquer toutefois qu'il fut constamment dupe de ses nobles sentiments, et que sa franchise et sa bienveillance le compromirent plus d'une fois et l'état avec lui. On lui reproche, en outre, d'avoir laissé prendre à la noblesse polonaise trop de part à l'administration de l'état [1]. C'est, il paraît, de son temps que se tinrent les premières diétines, sortes d'assemblées primaires dans lesquelles les nobles d'une province délibéraient à l'avance sur les questions qu'ils devaient poser à la diète prochaine, et se formaient un avis commun.

Il eut pour successeur son fils Wladislas, âgé de dix ans, qui fut couronné sous le nom de Wladislas III. Deux grands événements remplissent le règne de ce prince : l'adjonction de la Hongrie à la Pologne, et la croisade contre les Turcs.

A l'époque où la Pologne était divisée, le roi de Bohême et de Hongrie se disait roi de Pologne et maître de la Silésie; il envoyait une armée sous les murs de Sandomir ou de Krakovie, toutes les fois qu'il jugeait utile d'intimider le sénat polonais. En se rétablissant

[1] M. Ch. Forster, *Hist. de Pologne*, p. 83.

dans son antique unité, la Pologne a recouvré sa force première et son indépendance ; maintenant le roi de Bohême tremble devant ses rois, recherche et cultive leur amitié et s'empresse de leur faire des concessions pour obtenir la paix lorsque survient un cas de guerre. A la mort d'Albert d'Autriche, qui avait eu quelques différends avec le jeune Wladislas III, les trônes de Bohême et de Hongrie furent offerts au roi de Pologne par la noblesse de ces deux pays. Cette offre devait être acceptée, elle le fut. Wladislas fit un voyage en Hongrie, prit l'engagement de repousser les Turcs qui guerroyaient avec les Serviens sur les frontières slavonnes, et reçut la couronne à Albe-Royale.

La cour d'Avignon adressait depuis long-temps de vains appels aux princes chrétiens, contre les Turcs dont les progrès rapides commençaient à inquiéter même les populations italiennes. Quand Eugène IV connut les termes de l'engagement contracté par Wladislas III, il envoya vers lui le cardinal Julien Césarini, qui plaida vivement la cause des populations chrétiennes, si maltraitées par les milices barbares d'Amurat. De son côté, Félix V, le pape élu par le concile de Bâle, se fit représenter auprès du nouveau roi de Hongrie par le cardinal Alexandre, patriarche d'Aquilée et évêque de Trente, qui parla le même langage que l'ambassadeur de l'autre pape. Une expédition prompte, décisive, contre les Turcs fut réclamée, dans le même temps, par une voix plus éloquente et plus persuasive que celle des

cardinaux, par le vaillant palatin de Transylvanie, Jean Huniade.

Wladislas III avait le caractère chevaleresque ; il lui plaisait d'entreprendre seul une grande croisade contre les Turcs, redoutés par tous les rois chrétiens, et il avait quelque espoir de conduire à bonne fin une telle entreprise, avec les forces réunies de la Pologne, de la Lithuanie, de la Hongrie et de la Bohême. Cependant, comme il existait un traité de paix entre Amurat et le roi de Pologne, Wladislas III ne crut pas devoir lui déclarer la guerre avant de l'avoir fait prier par ambassadeurs de rappeler les troupes qui tenaient Belgrade assiégée. Amurat répondit qu'il ne désirait pas s'étendre du côté de la Hongrie au-delà des rives du Danube, mais qu'il lui était nécessaire d'occuper Belgrade, la dernière ville de la Servie qui ne lui fût pas encore soumise. Cette réponse fut considérée comme un insolent défi, et Wladislas, ayant rassemblé des forces suffisantes, traversa le Danube.

Une première rencontre eut lieu entre l'armée turque et Jean Huniade sur les bords du Morava. Les troupes d'Amurat furent battues. Mais, pendant ce temps, les Tartares pénétraient dans la Podolie et la Lithuanie, des tumultes éclataient dans la Silésie, et diverses missives du sénat rappelaient Wladislas en Pologne. Aussi, quand Amurat fit demander une trève de dix années, vainement les légats du pape s'opposèrent-ils à ce qu'on fît aucune concession à ce chef des infidèles. Cette trève fut

accordée et signée le 15 juillet 1444, à Szgedin. Mais elle ne dura pas long-temps. Tranquille du côté de la Hongrie, Amurat allait se diriger vers l'Asie, et Jean Paléologue le voyait déjà de retour aux portes de Constantinople. Il fit solliciter près du pape, près de Wladislas, près de Jean Huniade, la continuation de la guerre. Les Vénitiens, les Gênois, appuyaient la requête pressante des Grecs. Wladislas se laissa persuader qu'en ne poursuivant pas la guerre après les succès obtenus, il avait commis une faute grave; pour la réparer, il rompit lui-même la trêve, et, dès le mois de septembre de l'année 1444, il leva son camp, traversa la Valachie, passa par Nicopolis, et, s'avançant toujours dans la Bulgarie, il rencontra les Turcs sur les bords de la mer Noire, près de Warna, l'antique Dionysiopolis. Au dire de Paul Jove, l'armée turque était forte de quatre-vingt mille hommes; d'autres historiens n'en comptent que quarante mille; l'armée chrétienne n'était que de dix mille, suivant d'autres de vingt mille, fantassins et cavaliers. Cependant, loin d'éviter le combat, Wladislas se hâta de l'engager. Le premier choc fut favorable aux chrétiens : toute la cavalerie turque était dispersée, quand l'impatient et téméraire Wladislas s'étant précipité, suivi seulement de quelques seigneurs polonais, sur la phalange des janissaires que commandait Amurat, reçut un coup mortel. Sa mort fut le signal de la déroute, et les Turcs, poursuivant les fuyards, en firent un grand carnage. Jean Huniade parvint à regagner la

frontière hongroise, mais le cardinal Césarini, et les évêques d'Erlau et de Groswaradin, furent pris et massacrés. Les archives du royaume de Pologne, qui se trouvaient dans les bagages du roi, furent jetées au vent ou livrées aux flammes.

Neuf ans après la sanglante bataille de Warna, les Turcs entraient à Constantinople !



CHAPITRE II.

Casimir IV. — Accroissement du pouvoir de la noblesse. — Incorporation de la Prusse à la Pologne par le traité de Thorn. — Établissement de la chambre des nonces. — Les Moscovites commencent leurs excursions en Lithuanie. — Les Turcs pénètrent en Moravie. — Règne de Jean-Albert. — Il a pour successeur son frère Alexandre. — *Statutum Alexandrinum.*

De l'année 1444 à l'année 1447, il y eut, en Pologne, un interrègne. Pendant long-temps on ne voulut pas croire à la mort de Wladislas, et des émissaires furent envoyés à sa recherche dans la Thrace, dans la Grèce, dans la Bulgarie. Le pouvoir exécutif fut alors exercé par le sénat, qui conclut diverses trèves avec les ducs de Silésie. Enfin, quand les nobles polonais virent appeler au trône de Hongrie le fils posthume de l'empereur Albert, ils se rassemblèrent à Siéradz, et offrirent la couronne au frère de Wladislas III, Casimir, duc de Lithuanie. Celui-ci la refusa d'abord, puis l'accepta, et vint se faire couronner à Krakovie.

Les circonstances lui furent favorables. Les Tartares, ayant fait plusieurs excursions en Podolie, furent repoussés ; la Moldavie fut conquise et la Silésie soumise, mais, en quelque sorte, sans l'intervention du roi. Le sénat et les diètes suppléèrent à l'insuffisance du prince,

et l'on peut dire que, durant les dix premières années de son règne, Casimir IV remplit consciencieusement le ministère d'un roi constitutionnel, car il se soucia peu de gouverner, laissant aux assemblées de la noblesse toute la conduite des affaires. Elles ne furent pas, il est vrai, mal gérées, puisque, sous l'administration de ces diètes provinciales ou nationales, qui furent, pour ainsi parler, permanentes, tous les éléments de trouble furent comprimés, et la Pologne vit ajouter plusieurs provinces à son territoire.

Cependant cet accroissement de la puissance nobiliaire devait avoir plus d'un résultat fâcheux : quand les assemblées délibérantes ont l'instinct de l'ordre, il n'y a pas de gouvernement préférable à celui qu'elles exercent; quand les prétentions individuelles y introduisent la discorde, quand elles commencent à oublier l'intérêt national pour débattre des intérêts particuliers, c'est le régime de la pure anarchie : il importe donc que la souveraineté ne leur soit jamais attribuée, et qu'en dehors d'elles il y ait un pouvoir qui les surveille, qui les domine. Ce pouvoir est le véritable souverain. Ces principes ne furent jamais bien compris en Pologne. Le peuple des villes et des campagnes n'était qu'une multitude sans nom, sans volonté légale ; le roi, responsable et révocable, tenant son titre de l'élection, était dans la dépendance de la noblesse : de là pas de contrepoids à la puissance des diètes. Elles rendirent à l'état d'éminents services, dans la paix comme dans la guerre,

et on ne les a pas jugées équitablement lorsqu'on a prétendu nier ces services : elles ont, en effet, constitué la nationalité polonaise ; mais il faut ajouter qu'elles n'ont pas peu contribué, dans la suite des temps, à ruiner l'œuvre de leurs mains. C'est ce que l'on appréciera.

Un des principaux faits du règne de Casimir est l'incorporation de la Prusse à la Pologne. Depuis long-temps la nation prussienne, conquise et maltraitée par les chevaliers teutoniques, supportait impatiemment leur domination. Des questions de commerce et de douane, résolues par le grand-maître au profit du trésor de l'Ordre, mais au préjudice de la population agricole, vinrent ajouter à l'agitation des esprits : une ligue se forma contre les chevaliers le 13 mars 1440. En ces difficiles circonstances, le grand-maître prit le parti de céder ; mais la majorité des membres de son conseil se révolta contre toute proposition d'accommodement, et bientôt la Prusse entière fut en armes. Les villes principales s'étant alors affranchies de la tutelle oppressive de l'Ordre, invoquèrent la protection du roi de Pologne en lui offrant la suzeraineté du pays. Celui-ci, qui n'avait rien de plus à cœur que le maintien de la paix, ne fit pas d'abord aux envoyés de la ligue prussienne l'accueil qu'ils avaient espéré. Enfin, après six mois environ de pourparlers, il accepta l'adjonction de la Prusse au territoire du royaume de Pologne, confirma les priviléges des villes, abolit les douanes, et nomma le chef de la ligue, Jean de Baysen, gouverneur du pays. Mais il ne

s'agissait pas seulement de régler en congrès cette grande affaire; les chevaliers n'entendaient pas se laisser mettre hors de la Prusse sans faire au moins l'épreuve de leurs forces : retranchés dans leurs places de guerre, ils annoncèrent l'intention de s'y maintenir et commencèrent leurs courses meurtrières dans les villages insurgés. Casimir se vit alors forcé de rassembler une armée et d'aller au secours de ses nouveaux sujets.

Il se rendit d'abord à Thorn, où il fut reçu comme un libérateur depuis long-temps attendu. Mais en même temps que lui vinrent dans cette ville cinq députés envoyés par le pape, l'empereur, les électeurs de l'empire et Louis de Bavière, qui le supplièrent de restituer la Prusse aux chevaliers, et de joindre son armée à celles des princes chrétiens, qui allaient marcher contre les Turcs et reconquérir Constantinople. Il n'était pas difficile de comprendre qu'il n'y avait rien de sincère dans ce langage, et que l'empereur et le roi de Bavière se souciaient moins d'aller chercher les Turcs à Constantinople que d'empêcher l'adjonction de la Prusse à la Pologne. Casimir fit à leurs ambassadeurs une réponse évasive, dit qu'il s'entendrait avec eux à ce sujet à la diète de Francfort, et marcha sur la forteresse de Stuhm qui ne tarda pas à se rendre. Il se porta de là sur Marienbourg, puis sur Konitz, en Poméranie. C'est aux portes de cette ville que l'armée des chevaliers vint à sa rencontre : on combattit, et malgré la supériorité de

ses forces, Casimir se laissa culbuter dans un marais par Henri Reuss de Plauen, perdit la bataille et prit la fuite.

Ce premier avantage inspira beaucoup de confiance aux chevaliers : ils envoyèrent chercher des secours en Allemagne, en Livonie, et des bandes mercenaires vinrent prendre du service sous leurs enseignes. L'année suivante (1457), Casimir revint en Prusse à la tête d'une nouvelle armée. Marienbourg lui fut livré ; mais sur d'autres points les chevaliers fatiguèrent l'ennemi et gardèrent leurs positions. Casimir fut donc encore une fois contraint de retourner en Pologne, sans avoir fait éprouver à l'Ordre un échec décisif.

Quelle fut la fin de cette guerre? Elle ne dura pas moins de treize années, et les historiens affirment que, pendant ce temps, sept mille villages prussiens furent saccagés et livrés aux flammes soit par les milices polonaises, soit par les bandes mercenaires de l'Ordre : enfin presque toute la Prusse occidentale fut conquise par le roi de Pologne et les chevaliers teutoniques déclarèrent que, pour obtenir la paix, ils étaient prêts à faire toutes les concessions qui seraient exigées. Cette paix fut conclue à Thorn, en 1466. Les chevaliers cédèrent à la Pologne les terres de Culm et de Michelaw, la Pomérellie et les villes de Marienbourg, Stuhm, Elbing, Thorn, Dantzig : pour le reste de la Prusse, le grand-maître prit l'engagement de rendre hommage au roi de Pologne, comme vassal, et fut admis à ce titre dans le

sénat ; il fut, en outre, stipulé qu'à l'avenir la moitié des membres de l'Ordre seraient Polonais. Le grand-maître se rendit à Thorn pour accepter ces conditions et prêter à Casimir le serment de fidélité. Ce prince ne put se défendre de verser des larmes en voyant tomber à ses genoux le chef de cette vaillante milice qui, dans un autre temps, avait pu concevoir l'espérance d'asservir la Pologne. Il le releva, lui promit sincèrement la paix, et lui fit don de 15,000 florins, pour acquitter les dettes de l'Ordre et dégager ses domaines envahis déjà par les troupes mercenaires.

Après la conclusion du traité de Thorn, Casimir revint à Krakovie, licencia son armée, et s'occupa des affaires intérieures de son royaume avec un louable zèle ; mais il négligea toutes les occasions de s'agrandir et se laissa même enlever de lointaines provinces pour n'avoir pas à guerroyer encore, car il avait peu de goût pour la vie des camps et redoutait avant tout les chances incertaines de la guerre.

Le détail de ses négociations diplomatiques serait sans intérêt, s'il n'avait pas, en l'année 1467, reçu des catholiques de la Bohême l'offre du trône autrefois occupé par son frère Wladislas : il répondit à leurs ambassadeurs par un refus. Cette affaire de la couronne de Bohême fut, d'ailleurs, celle qui lui causa le plus d'ennuis. Sollicité de nouveau par les états de ce pays, il consentit à leur donner pour roi son fils aîné, Wladislas (1471).

Des institutions civiles de Casimir, celle dont nous devons principalement tenir compte est l'établissement de la chambre des nonces (1468). Jusqu'alors les assemblées, comices ou diètes, n'avaient pas eu de forme régulière : à l'appel du prince, d'un évêque, d'un palatin, quelquefois d'un seigneur influent, la noblesse d'un district, d'une province, du royaume entier se réunissait, délibérait et donnait son avis sur les questions qui lui étaient soumises ; mais cela se faisait sans ordre. Casimir détermina les attributions de ces assemblées ; en outre, il voulut qu'on n'y fût admis qu'après avoir reçu, d'une ville ou d'une province, un mandat spécial. Et qui eût la charge de décerner ces mandats? La noblesse. Ainsi la noblesse fut seule représentée dans les diètes par ses envoyés, ou nonces ; elle seule fut le pays légal : du moins, tous les membres de cette classe privilégiée furent-ils désormais considérés comme égaux par leurs droits, sinon par leurs fonctions et leurs titres domestiques.

S'il ne nous est pas permis de rappeler ici tous les actes du long règne de Casimir, nous ne pouvons cependant omettre quelques faits considérables auxquels ce prince, trop ami de la paix, n'accorda pas une attention suffisante.

Ivan Vassiliévitch, grand-duc de Moscovie, ayant pris les armes pour repousser une nouvelle invasion de Tartares, les dispersa, et descendit ensuite, à la tête de ses bandes farouches, dans les forêts de la Sévérie, province

lithuanienne, occupa Novogrod-la-Grande, et menaça la Russie polonaise. Les Lithuaniens, effrayés, pressèrent le roi de venir les défendre. A leur prière, Casimir se rendit en Lithuanie, mais les plus énergiques sollicitations ne purent le décider à marcher contre le terrible Ivan; il ne consentit qu'à traiter avec lui. Par ce traité, qui fut conclu en 1479, Casimir abandonna Novogrod au duc de Moscovie, et, ce qui est plus grave, il ébranla, dans l'esprit des populations lithuaniennes, la confiance qu'elles avaient dans le gouvernement de Krakovie.

Tandis que le duc de Moscou s'agrandissait vers le Borysthène, aux dépens de la Pologne, les Turcs s'étendaient sur les rives de la mer Noire. Battus, dans une première rencontre, par Etienne, waivode de Moldavie, et rejetés au-delà du Danube, ils reprirent bientôt l'offensive, reparurent sur les terres polonaises, et y firent de grands ravages (1476). Les vives instances du sénat, les discours véhéments prononcés par les palatins de Krakovie et de Sandomir, rien ne put décider Casimir à conduire une armée en Moldavie; il se contenta d'envoyer à Mahomet II un ambassadeur et des présents. Celui-ci, pour lui témoigner sa reconnaissance, vint assiéger Caffa, dans la petite Tartarie, s'en rendit maître, et fit égorger tous les marchands moldaves qu'il trouva dans cette ville; ensuite il se porta sur Bialogorod (Ackerman). Ces nouvelles étant parvenues à la cour de Krakovie, Casimir répondit qu'avant de s'engager dans une guerre avec les Turcs, il attendrait le retour de

l'ambassadeur envoyé par lui vers Mahomet II. Cet ambassadeur revint, mais pour annoncer que les Turcs étaient entrés en Moldavie, qu'ils venaient même de franchir les limites de cette province et se répandaient sur les terres polonaises de la Podolie. Casimir crut enfin qu'il était nécessaire d'agir. Quand les Turcs apprirent qu'il arrivait à la tête d'une armée, ils se retirèrent, mais ils restèrent maîtres de Bialogorod et de Kilia-Nova.

Casimir mourut en 1492, durant un voyage en Lithuanie. Il était âgé de soixante-quatre ans, et pendant quarante-huit ans il avait occupé le trône de Pologne. Le troisième de ses fils, Jean-Albert, qui s'était récemment signalé dans une expédition contre les Tartares, fut appelé à lui succéder.

Le règne de ce prince ne fut ni long ni heureux. Ayant traité de la paix avec les Turcs et réuni la terre de Ploçk aux domaines de la Pologne (1495), il conduisit une armée dans la Valachie, et se fit battre par l'hospodar de cette province. Les Moldaves pénétrèrent ensuite, par représailles, dans la Podolie et la Gallicie avec leurs alliés, les Tartares et les Turcs, et y commirent d'affreux ravages. Dans le même temps, Ivan Vassiliévitch envahit la Lithuanie et ne s'arrêta que sous les murs de Smolensk.

Jean-Albert mourut en 1501. C'est de son temps qu'une diète, assemblée à Piotrkow, fit un décret aux termes duquel il fut désormais interdit aux bourgeois

des villes d'acquérir des propriétés territoriales. La possession d'une terre étant un titre à l'exercice du droit électoral, un nombre assez considérable de bourgeois et de marchands étrangers avaient acheté des domaines, pour prendre part à l'élection des nonces, et pour faire représenter aux diètes des intérêts opposés à ceux de la noblesse. Cela fut considéré comme un abus. « A partir de cette époque, dit un historien moderne, le despotisme des nobles pesa dans toute sa rigueur sur les serfs qui, ne trouvant pas d'appui dans les classes intermédiaires, furent obligés de se soumettre paisiblement [1].»

Le successeur de Jean-Albert fut son frère Alexandre, grand-duc de Lithuanie. Les Moscovites assiégeaient Smolensk ; il annonça qu'il allait se rendre en Lithuanie. A cette nouvelle, les Moscovites rentrèrent dans leurs forêts. Les Tartares firent aussi plusieurs courses en Lithuanie et en Gallicie, mais, comme ils disparaissaient aussitôt après avoir pillé quelques villages, il était difficile de les atteindre. Cependant, ayant appris qu'Alexandre était dans les murs de Wilna, malade et touchant à sa dernière heure, ils se dirigèrent sur cette ville, avec l'espoir de le surprendre au milieu de ses courtisans consternés. Mais un cavalier lithuanien, qu'ils avaient poursuivi dans la plaine, courut porter à Wilna la nouvelle de leur approche ; d'abord on ne voulut pas croire à son témoignage, mais quand il eut mon-

[1] *Hist. de Pologne*, par Fletcher, t. I, p. 57.

tré son visage sillonné par une blessure encore sanglante, le kniaz Michel Glinski, qui accompagnait le roi, fit monter à cheval quelques cavaliers, et donna l'ordre d'aller explorer les environs de la ville. Bientôt ils rencontrèrent une bande de Tartares avec laquelle ils en vinrent aux mains. Glinski se mit alors à la tête de 7,000 cavaliers, et ayant été informé que les forces principales de l'ennemi étaient rassemblées près de Kleck, dans le palatinat de Novogrodek, il se rendit en ce lieu, livra bataille aux Tartares et les écrasa. On dit qu'ils perdirent 20,000 hommes dans cette rencontre. Alexandre mourut en apprenant cette victoire.

C'est sous le règne d'Alexandre que fut promulgué ce décret, connu sous le nom de *statutum Alexandrinum*, qui anéantit les dernières prérogatives de la royauté polonaise, et livra tout le gouvernement au sénat et aux diètes. Ce décret porte que toutes les lois et même tous les règlements d'administration publique seront soumis aux délibérations et aux votes des assemblées; ainsi, aucune imposition ne put dès-lors être établie sur les contribuables (paysans et bourgeois) que par les comices nationaux et le sénat permanent, et toutes les charges publiques furent supportées par la nation.

CHAPITRE III,

Couronnement de Sigismond Ier. — Trahison de Michel Glinski. — Sigismond chasse les Moscovites des terres lithuaniennes. — Les Tartares en Gallicie ; ils sont battus par le palatin de Krakovie. — Glinski prisonnier du tzar. — Bataille d'Orsza. — Congrès de Vienne. — Guerre contre les Moscovites. — Les Tartares en Gallicie. — Guerre en Prusse. — Albert de Brandebourg, duc héréditaire de la Prusse orientale. — Diète de Léopol — Sigismond-Auguste. — Son mariage avec Barbe Radziwill. — Affaires de la Livonie. — La Livonie devient, comme la Prusse, province polonaise. — Les Moscovites battus à Czasniki et à Ozieryszcze. — Diète de Lublin. — Mort de Sigismond-Auguste.

Rassemblés à Piotrkow, où se tenaient la plupart des diètes, les seigneurs polonais et lithuaniens élurent, sans contestation, roi de Pologne, Sigismond, frère de Jean-Albert et d'Alexandre, qui, sous le règne précédent, avait eu l'administration du duché de Lithuanie. Quand il arriva dans les murs de Krakovie pour recevoir la couronne des mains d'André Rosa, archevêque de Gnèzne, toute la population courut à sa rencontre, et on fêta sa venue par de splendides illuminations. Il fut couronné le 24 janvier de l'année 1507.

Parmi les magnats qui assistaient à cette cérémonie, il y en avait un qui devait bientôt manifester au nou-

veau roi les sentiments les plus hostiles et causer dans le pays de grands troubles. C'était ce Michel Glinski, qui jouissait à la cour d'Alexandre de la plus haute faveur, et qui, depuis la bataille de Kleck, était considéré par le peuple comme le sauveur de la Pologne. Glinski, qui avait passé douze années à la cour de l'empereur, joignait à un courage éprouvé une expérience du métier des armes qui n'était pas commune chez les seigneurs polonais ; il avait d'ailleurs l'esprit vif et porté vers les grandes choses ; mais il ne savait pas pardonner une injure, et ce fut là ce qui le précipita dans une voie si funeste. Dénoncé par Jean Zabzezinski comme ayant fomenté des brigues dans le dessein de séparer la Lithuanie de la Pologne et de se faire nommer grand-duc, il demanda vainement à se justifier : Sigismond refusa de l'entendre. C'est alors qu'il pénétra sous le toit de son dénonciateur, Jean Zabzezinski, le massacra de sa main, et courut chercher un refuge en Lithuanie, agitant le pays, ramassant des troupes et les établissant dans les châteaux de ses amis, de ses complices.

Sigismond chargea le palatin de Lublin, Nicolas Firley, d'aller disperser ces rassemblements à la tête de cinq mille cavaliers ; il alla bientôt lui-même commander cette armée à laquelle vinrent se réunir, à Brzesc, les contingents de la Lithuanie et des volontaires tartares. Ayant obtenu des secours du tzar de Moscovie, Glinski s'était porté sur Wilna et faisait le siége de Minsk. Quand il apprit l'arrivée de Sigismond,

il se retira vers Borysow. Soixante mille Moscovites vinrent alors à sa rencontre. Il voulut, à la tête de cette armée, engager une bataille ; mais les chefs moscovites préférèrent traverser le Dniéper et regagner leurs forêts. Sigismond les poursuivit, se rendit à Smolensk, franchit la frontière lithuanienne, et, courant toujours après l'armée fugitive, alla jusqu'auprès de Moscou. Le tzar demanda la paix ; elle lui fut accordée (1509).

Sigismond, quittant Wilna, se rendit à Piotrkow, où la diète était assemblée. Comme il y eut appris que les Valaques, ayant pour alliés les Turcs et les Tartares, ravageaient la Gallicie et la Podolie, il envoya vers eux le palatin de Krakovie, qui les chassa des terres polonaises, et dévasta, par représailles, un grand nombre de bourgs valaques.

Il n'y avait pas d'alliance moins sûre, moins durable que celle des Tartares. Ils venaient de pénétrer en Pologne sous les enseignes du waivode de Valachie ; on les vit bientôt se jeter dans ses villes et les mettre au pillage. Ils entrèrent ensuite en Gallicie. L'historien Salomon Neugebauer définit la nation tartare *gens fera, raptu vivere solita et pacis insueta,* des tribus sauvages, vivant de rapines et ne connaissant pas la paix ; du règne de Boleslas V à celui de Stanislas Poniatowski, la Pologne eut à supporter près de cent invasions tartares. En l'année 1512, quand ils reparurent en Gallicie, ils étaient au nombre de 24,000, et, suivant leur coutume, ils pillèrent les châteaux et les villes, incendiè-

rent les bourgades, massacrèrent les vieillards, enlevèrent les jeunes gens et les jeunes filles. Vainqueur des Valaques, le palatin de Krakovie fut chargé d'aller à leur rencontre : il les battit et en fit un grand carnage.

La guerre recommença contre les Moscovites. Glinski s'étant emparé de Smolensk, après un long siége, il fallut aller reprendre cette place : Sigismond convoque une diète à Radom, et demande des subsides pour lever une armée. On s'empresse de lui accorder les sommes suffisantes pour l'entretien des milices envoyées par les villes et les campagnes ; 10,000 cavaliers sont le contingent de la noblesse. En apprenant avec quelle ardeur toute la jeunesse polonaise accourt sous les drapeaux de Sigismond, Glinski sent le remords pénétrer dans son âme généreuse ; il fait demander le pardon de sa faute par Wladislas, roi de Hongrie. Mais le secret de ces négociations est divulgué, et Glinski, jeté dans un cachot par l'ordre du tzar, y trouve une mort cruelle. Après son supplice, les hostilités continuent. Les Polonais arrivent à Orsza, sur les bords du Dniéper, au point où, ayant tourné les plateaux boisés du palatinat de Witepsk, le fleuve, arrêté dans sa course vers l'ouest, descend vers Mohilew. Sur l'autre rive est l'armée moscovite, forte de 80,000 hommes, commandée par Ivan Tscheladine et Boulghakoff. Sigismond est à Borysow avec 4,000 hommes : ses lieutenants, Jean Suirczowitz et Constantin Ostrogski, à la tête de 30,000 fantassins

et cavaliers, se trouvent seuls en présence de l'ennemi, qui méprise leur petit nombre. Ils n'hésitent pas cependant à engager le combat. La journée d'Orsza est célèbre dans les annales de la Pologne. Malgré la supériorité de leur nombre, les Moscovites furent battus, et laissèrent, dit-on, 30,000 hommes sur le champ de bataille.

Sigismond devait, après cette victoire, courir à Smolensk et occuper cette ville. Il ne le fit pas, et cette faute lui est reprochée par tous les historiens. Il revint en Pologne, puis se rendit à Vienne, où il était appelé par l'empereur Maximilien, qui désirait entrer en conférence avec lui sur les affaires de la Hongrie et de la Bohême. De ces deux négociateurs, le plus expérimenté, le plus subtil, était Maximilien : aussi, retira-t-il tous les avantages du colloque de Vienne. Sigismond n'obtint de lui qu'un accueil magnifique et des promesses illusoires dont il ne vit jamais l'accomplissement.

Or, tandis qu'à Vienne Maximilien prenait l'engagement d'intervenir en Prusse où les chevaliers teutoniques commençaient à s'agiter de nouveau, ses émissaires encourageaient à la rebellion le grand-maître Albert de Brandebourg, qui refusait, au mépris des conventions de 1466, de prêter au roi de Pologne le serment de fidélité. Sigismond devait exiger ce serment; mais, appelé on Lithuanie, il remit à un autre temps la poursuite de cette affaire.

Le voyage du roi de Pologne en Lithuanie avait pour

objet de préparer une expédition contre le tzar moscovite Wasily ou Basily; mais il eut d'abord à combattre les Tartares, qui lui avaient promis leur concours dans cette guerre, et qui avaient fait leur entrée en campagne en ravageant les terres polonaises de la Polodie et de la Gallicie. Ces alliés incommodes envahirent ensuite, comme ils en avaient pris l'engagement, le territoire moscovite, et battirent les troupes de Basily; mais ne trouvant que des forêts dans son empire, ils ne tardèrent pas à retourner sur leurs pas et à venir chercher en Podolie des compensations à une campagne infructueuse. L'année suivante (1517), Sigismond se rendit à Wilna. Il avait donné rendez-vous dans cette ville aux chefs des troupes nationales ou mercenaires qu'il se proposait d'envoyer en Moscovie. Cette armée pénétra fort avant dans le pays; mais, au retour, elle tenta vainement de prendre la citadelle d'Opotzka, entourée de tous côtés par les eaux de la Welicareka; les assiégés, Livoniens et Moscovites, se défendirent vigoureusement et firent éprouver de grandes pertes aux Polonais. Ceux-ci reprirent l'avantage sous les murs de Poloczk, devant lesquels parurent inopinément 7,000 cavaliers moscovites : les Polonais, au nombre de 2,000, les mirent en fuite. On ne put qu'attribuer à un miracle ce succès inespéré. Mais, pendant ce temps, les Tartares parcouraient la Valachie : devenu l'allié des Moscovites, leur kan les conduisait ensuite en Gallicie, où ils mettaient au pillage Lublin, Belz et Léopol. Ostrogski, envoyé contre

eux, les rencontra près de Sokal, sur le Boug : dans cette rencontre, l'armée polonaise fut mise en déroute. Cependant les Tartares n'osèrent pas demeurer plus long-temps dans les états polonais, craignant d'être écrasés par Sigismond, qui gagnait rapidement Sandomir, à la tête des contingents du duché de Krakovie.

La Gallicie et la Lithuanie pacifiées, les Tartares et les Moscovites repoussés au-delà des frontières, Sigismond annonça qu'il ne tarderait pas à aller châtier l'orgueil des chevaliers teutoniques. Les hostilités avaient été ouvertes par le grand-maître Albert : son territoire fut envahi, et divers combats furent livrés sans que l'on pût prévoir encore l'issue de cette guerre. C'est alors que Maximilien, oubliant qu'il avait promis, à Vienne, de prendre parti pour la Pologne dans ce débat, envoya des troupes en Prusse sous les ordres de Schomberg. Mais ce secours ne put qu'inspirer aux chevaliers une malheureuse confiance; traversée dans tous les sens et ravagée par les milices ennemies et par les mercenaires de l'Ordre, la Prusse réclama la fin de la guerre. Une trêve de quatre ans fut demandée par le grand-maître : Sigismond l'accorda. Il savait que toutes les ressources de l'Ordre étaient épuisées, et que, dans l'intervalle de ces quatre années, Albert ne pourrait que faire d'utiles réflexions. En 1525, quand allait expirer la trêve, abandonné par l'Empire, abandonné par les Prussiens, sujets de l'Ordre, qui venaient d'embrasser

le parti de Luther contre la cour de Rome, Albert de Brandebourg adhéra lui-même aux articles de la croyance luthérienne, renonça publiquement à la dignité de grand-maître, contracta des liens de mariage et fit demander au roi de Pologne de vouloir bien le reconnaître comme duc héréditaire de la Prusse orientale. Dès que l'Ordre n'existait plus, la Prusse tout entière redevenait province polonaise, et il n'y avait plus lieu d'entrer en composition avec le chef d'une congrégation religieuse qui, par un changement d'état, avait abdiqué tous ses droits temporels. Ah! sans doute, s'il eût été donné à Sigismond de prévoir les futures prétentions de la maison de Brandebourg, il eût rejeté la requête d'Albert et eût simplement confisqué tous les domaines de l'Ordre! Mais, désireux avant tout de pacifier la Prusse, il consentit à recevoir l'ancien grand-maître comme vassal de la Pologne, lui délivra la bannière et l'arma chevalier.

Après la soumission d'Albert de Brandebourg, la Pologne fut tranquille pendant quelques années; elle assista de loin, mais non sans trembler pour elle-même, au triste spectacle que lui donna la Hongrie ravagée par les armées de Soliman. Vers l'année 1531, de nouvelles contestations s'élevèrent entre Sigismond et le waivode de Moldavie. Jean Tarnowski, palatin de Gallicie, remporta sur les Moldaves la victoire d'Obertyn, et, après cette bataille, une trêve fut conclue. Elle ne dura que jusque vers la fin de l'année 1535 : les Moldaves péné-

trèrent alors en Gallicie et y firent impunément de grands ravages. Mais ce fut en vain que Sigismond invita la noblesse à venir avec lui tirer vengeance de cet affront : la noblesse, assemblée à Léopol, déclara qu'elle n'accorderait pas de subsides et ne prendrait pas les armes avant que le sénat et le roi n'eussent fait droit à ses plaintes. Or, dans le cahier de ses remontrances, elle énonçait divers griefs qui paraissaient mal fondés au sénat, et après quarante jours de contestations, les deux partis furent sur le point d'en venir aux mains. Un orage les sépara. Il fallut donc renoncer à l'expédition projetée en Moldavie. Outre l'impunité d'une injure faite à la nation polonaise, l'assemblée tumultueuse de Léopol eut encore pour résultat d'apprendre à la noblesse que, possédant les clefs de l'épargne publique, elle était plus puissante que le sénat et le roi réunis. Dans toutes les diètes qui furent rassemblées jusqu'à la fin du règne de Sigismond, des dissensions semblables éclatèrent, et il fut impossible de mettre d'accord le sénat et les nonces. Cela vint au point qu'après la clôture de la diète de Krakovie (1545), le roi fut obligé de prendre sur les revenus de ses châteaux et des domaines ecclésiastiques, pour entretenir les troupes cantonnées en Gallicie.

Sigismond 1er mourut en l'année 1548, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Son fils Sigismond-Auguste lui avait été désigné pour successeur, dans une diète tenue, en 1529, à Piotrkow. Il se rendit à Krakovie, où bientôt

il eut à subir les remontrances factieuses de la noblesse. On lui reprocha d'abord comme un crime d'état d'avoir fait servir sur sa table, le mercredi de la semaine sainte, des viandes défendues; puis, quand il eut fait célébrer, à Wilna, son mariage avec la belle Barbe Radziwill, fille de Stanislas Gastold, palatin de Troki, ce furent des clameurs plus vives encore. Aux comices de Piotrkow, en l'année 1549, le palatin de Lenczyça déclama très-énergiquement contre ce mariage, disant que jamais roi de Pologne n'avait été vu prenant une femme ailleurs que dans une maison royale; que le choix d'une reine était une affaire de gouvernement et appartenait aux états, les rois, en Pologne, étant élus pour régner et non pour gouverner, « *reges in Polonia ad regendum, non ad imperandum eligi*[1]; » et que la confiance des ordres ne serait jamais acquise à un prince qui signalait son avénement au trône en sacrifiant à ses passions les intérêts de l'état. Ce discours fut bien accueilli par les nonces, et ils envoyèrent une députation à Sigismond-Auguste, pour l'inviter à rompre par un divorce une indigne alliance. Comme il eut refusé d'obtempérer à cette requête, Nicolas Dierzgowski, archevêque de Gnèzne, lui fit, de son côté, des représentations plus respectueuses, mais dans le même sens : elles n'eurent pas plus de succès. Cette affaire fut agitée de nouveau dans la diète qui fut rassemblée l'année sui-

[1] Sal. Neugebauer, *Hist. rerum Polonic., lib.* VIII, p. 571.

vante (1550) à Krakovie. Les discours les plus violents furent prononcés contre le roi ; mais s'il ne put faire respecter son autorité méconnue, il sut, du moins, par une opiniâtre résistance, maintenir l'union qu'il avait librement contractée. Une autre question amena d'orageux débats dans la diète de Krakovie. Ayant, dit-il, pris l'engagement d'exécuter toutes les lois du royaume, Sigismond-Auguste fit connaître qu'il n'admettrait pas de distinction entre les nouvelles et les anciennes. Or, l'exécution des lois anciennes devait avoir pour conséquence l'annulation d'une foule de priviléges, que la haute noblesse s'était attribués au mépris de ces lois. On fit à ce sujet de grands discours, dans la diète de Krakovie, mais on ne prit aucun parti, et quand les nonces se séparèrent ils étaient divisés et intimidés, les uns, les chevaliers, désirant le rétablissement des anciennes lois pour recouvrer ce qu'ils avaient perdu, les autres, les magnats, étant jaloux de maintenir les nouvelles, pour ne pas perdre ce qu'ils avaient acquis. Sigismond-Auguste mit à profit le trouble des esprits, se rendit à Krakovie, et fit couronner Barbe Radziwill. Mais elle avait pour ennemie la reine-mère, l'impudique et cruelle Bona. Celle-ci la fit, dit-on, empoisonner six mois après son couronnement. Au témoignage de quelques historiens, elle mourut d'un cancer, et ce serait un crime de moins à mettre à la charge de l'indigne épouse de Sigismond Ier.

Pendant ce temps, les Tartares dévastaient la Podolie,

le waivode de Walachie, s'étant converti au mahométisme, envahissait le palatinat de Braclaw, et de toutes les frontières polonaises, dégarnies de troupes, arrivaient au sénat et au roi de tristes nouvelles. Une diète fut convoquée à Piotrkow. Sigismond-Auguste y fit exposer par son chancelier la fâcheuse situation du royaume et demander des subsides pour chasser l'ennemi des frontières. On entendit alors le jeune Raphaël Leszczynski, un des plus considérés parmi les nonces, rejeter sur les évêques la responsabilité de tous les désordres, et les dénoncer comme les agitateurs du pays et les tyrans de la noblesse. Ces remontrances eurent quelque effet : la juridiction des évêques fut limitée ; on leur réserva toutefois la connaissance des prétendus crimes commis contre la religion de l'état, et ils ne se firent pas faute de rechercher et de persécuter les hérétiques.

A la clôture des comices de Piotrkow, les états et le roi se trouvaient en assez bonne intelligence, et le roi paraissait avoir obtenu du moins l'apparence de la soumission. Aux comices de Lublin (1553), il put apprendre que, pour avoir admis comme un fait accompli son mariage avec Barbe Radziwill, la noblesse n'avait pas entendu renoncer au droit de choisir l'épouse du roi. On lui déclara, dans ces comices, que son veuvage devait cesser, et on lui proposa pour femme Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue ; il l'accepta, ne pouvant sans doute mieux faire, réclama bientôt un di-

vorce, ne put l'obtenir, et s'abandonna, par dépit, aux courtisanes.

Vers ce temps, de graves dissentiments éclatèrent entre les Moscovites et les chevaliers de l'ordre de Livonie, dits *porte-glaive*, unis, en 1234, aux chevaliers teutoniques et séparés d'eux depuis la conversion d'Albert de Brandebourg aux opinions dogmatiques de Luther. Menacés par le tzar de Moscovie, les Livoniens appelèrent à leur secours Gustave, roi de Suède, qui ne tarda pas à traiter de la paix avec les Moscovites, après avoir fait sur leurs frontières maritimes une course sans résultat. D'autres événements appelèrent bientôt le tzar Ivan IV, surnommé le Terrible, sur les terres des chevaliers *porte-glaive*. L'archevêque de Riga, Guillaume de Brandebourg, ayant nommé Christophe, duc de Mecklembourg, coadjuteur de son archevêché, le maître des chevaliers Livoniens considéra cette nomination comme attentatoire à ses priviléges, alla mettre le siége devant le château de Kokenhausen, où se trouvait l'archevêque, et le fit prisonnier. Celui-ci, qui était parent du roi de Pologne, sollicita son intervention, et Sigismond-Auguste envoya vers le grand-maître un ambassadeur chargé de réclamer la délivrance de l'archevêque de Riga. Cet ambassadeur fut massacré dans une émeute, et, pour venger ce meurtre, le roi de Pologne se mit à la tête d'une nombreuse armée. Mais avant que les glaives eussent été tirés, les Livoniens mirent en liberté Guil. de Brandebourg, se justifièrent du massacre

de l'ambassadeur, et déclarèrent que, pour obtenir la paix, ils accepteraient toutes les conditions qui leur seraient imposées. Sigismond-Auguste ne leur demanda que de contracter avec la Pologne une alliance étroite contre la Moscovie. A la première nouvelle de ces arrangements, Ivan IV accourut en Livonie (1558).

Bientôt les villes principales de l'Ordre furent toutes occupées par ses milices. Une trêve lui ayant été demandée, il l'accorda, s'empressa de la violer, et ravagea de nouveau le pays (1559, 1560). Les Danois, venus sur ces entrefaites au secours des Livoniens, commencèrent par s'emparer de quelques provinces en l'absence des Moscovites qui ne tardèrent pas à se remettre en campagne. Dans ces extrémités, les chevaliers *porte-glaive* rappelèrent à Sigismond-Auguste les termes du traité de 1558. Mais celui-ci, répondant qu'il n'était pas obligé par ce traité, puisque les maîtres actuels de la Livonie n'étaient plus les chevaliers, mais les Danois, exigea, comme condition d'une nouvelle alliance, que la Livonie fut incorporée à la Lithuanie, ainsi que la Prusse l'avait été à la Pologne sous le précédent règne. Il fallut bien accepter cette condition, quelle qu'elle fût: par le traité de Wilna, conclu le 28 novembre 1561, le grand-maître des chevaliers *porte-glaive* fit abandon au roi de Pologne de tous ses droits sur la Livonie, et reçut, à titre de fief héréditaire, le duché de Courlande, sur la rive gauche de Dwina.

Ivan IV attendit quelque temps avant de recommen-

cer les hostilités. Vers la fin de l'année 1562, ayant rassemblé des forces considérables, il les envoya assiéger Poloczk : après deux mois de siége, cette ville lui ouvrit ses portes. Nicolas Radziwill, palatin de Wilna, courut alors défendre ses frontières menacées, rencontra les Moscovites à Czasniki et les mit en déroute. Une autre armée moscovite fut détruite devant Ozieryszcze par le palatin de Witepsk. Cette guerre ne fut terminée qu'en 1565 par une trève.

En 1569, une diète tenue à Lublin résolut de grandes difficultés. Depuis long-temps on réclamait une plus étroite union de la Pologne et de la Lithuanie : il fut décidé que la Pologne et la Lithuanie, gouvernées par le même souverain, seraient considérées comme étant une seule nation ; que la ville de Varsovie serait le siége des diètes nationales, composées des représentants de l'une et de l'autre province ; enfin, que les deux pays n'auraient qu'une monnaie, qu'une administration et qu'une législation, les coutumes locales étant d'ailleurs respectées. La diète de Lublin, dans laquelle fut définitivement réglée cette grande affaire, ne dura pas moins d'une année.

Quand elle fut close, on se persuada que l'unité de l'empire était constituée, et qu'il ne devait plus s'élever désormais, entre les seigneurs palatins, aucun de ces conflits de priviléges qui avaient causé tant de tumultes. Satisfait d'avoir heureusement terminé de longs et orageux débats, et voyant ses provinces tranquilles, ses

frontières libres d'ennemis, Sigismond-Auguste forma le projet d'aller rendre une visite solennelle à l'empereur Maximilien II ; mais il ne put faire ce voyage : il fut retenu dans ses états par des soins divers.

Il mourut en 1572, ne laissant pas d'enfants ; et avec lui s'éteignit la dynastie des Jagellons.

LIVRE III.

DE LA FIN DE LA DYNASTIE DES JAGELLONS A L'ABDICATION DE STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI.

1573-1796.

CHAPITRE I.

Pacta conventa de 1573. — Henri de Valois ; sa fuite précipitée. — Règne d'Etienne Bathory ; guerre contre les Moscovites ; le pape sollicite et obtient la paix. — Introduction des jésuites en Pologne. — Quelques réformes d'Etienne Bathory. — Sigismond III. — Guerre avec la Suède. — Evénements de la Moscovie. — Guerre en Moldavie. — Gustave-Adolphe. — Premières confédérations. — Wladislas, fils de Sigismond, monte sur le trône ; rupture avec les Cosaques. — Avénement de Jean-Casimir ; guerre avec la Russie ; avec la Suède. — Fuite de Jean-Casimir. — Confédération de Tyszowée. — Paix d'Oliva. — Ineptie de Jean-Casimir. — Il abdique. — Premier exercice du _liberum-veto_. — Le moine Visnowieçki roi de Pologne. — Succès des Turcs. — Jean Sobieski vainqueur à Chozim.

La Pologne ne fut jamais si florissante que sous les Jagellons. Après le règne des princes de cette famille, elle perdit chaque jour quelque chose de sa puissance. Ce n'est pas que les uns ou les autres aient beaucoup

fait pour la Pologne : ils avaient sans doute l'esprit généreux, porté vers les grandes entreprises, et ils n'étaient pas indignes d'occuper un grand trône ; mais ils gouvernèrent moins qu'ils ne furent gouvernés. Ce qu'on peut dire avec plus de vérité, c'est qu'au temps des Jagellons, la république polonaise atteignit son apogée, et qu'après eux on la vit décroître. Telle est la destinée commune de tous les gouvernements : ils ont leur période de prospérité, puis leur période de décadence. Et, ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'ils s'affaiblissent par cela même qui a fait leur grandeur. Ainsi, quant à ce qui regarde la Pologne, l'élément principal de sa haute fortune fut le développement du principe aristocratique, et c'est l'abus de ce principe qui l'a perdue. Ce principe avait constitué l'unité, et c'est de lui que vint l'anarchie. Une série de rois incapables ou perfides rendit plus prompte encore la décomposition de ce grand peuple. Mais reprenons l'ordre des faits.

Quand il fallut choisir un successeur à Sigismond-Auguste, quatorze candidats se présentèrent ou furent présentés. Tandis qu'ils s'efforçaient de recommander leurs mérites équivoques par des discours ou par des intrigues, les nonces polonais rédigeaient les *pacta conventa,* aux termes desquels la couronne devait être accordée. Cette sorte de charte, qui porte la date de l'année 1573, contient les dispositions suivantes : 1° Au pouvoir de la nation appartient et appartiendra toujours

le droit d'élire les rois. Aucun roi ne pourra directement ni indirectement se nommer un successeur; 2° les rois élus ne pourront plus prendre le titre de seigneurs héréditaires; 3° le roi ne pourra, sans l'assentiment préalable et unanime des états réunis en diète, déclarer la guerre, ordonner une levée générale d'hommes de guerre, augmenter les impôts établis, les droits de douanes, ni envoyer des ambassadeurs aux puissances étrangères dans les cas où il s'agira d'affaires d'une haute importance; 4° dans le cas où les opinions du conseil du sénat seraient divisées, le roi se réunira aux sénateurs, qui voteront conformément à la loi et dans le sens du bien public; 5° les diètes ordinaires seront convoquées de plein droit tous les deux ans, et plus souvent s'il est nécessaire pour le bien général. La durée de la session ne pourra excéder six semaines; 6° les charges publiques et les domaines royaux ne seront conférés qu'aux nobles Polonais, à l'exclusion absolue des étrangers; 7° le roi ne pourra contracter mariage ou divorcer sans le consentement du sénat; 8° si le roi venait à faillir, en quoi que ce fût, aux droits, libertés, immunités, à quelqu'une des clauses qu'il aurait juré d'observer, ses sujets seraient dès-lors et de plein droit affranchis des liens de leur serment de fidélité.

A ces conditions, un roi n'était plus, suivant l'expression du poète, que *l'ombre d'un grand nom.* Aussi, quand la personne élevée sur le trône eut quelque vo-

lonté, quelque système de gouvernement, et prétendit le faire prévaloir, qu'arriva-t-il? Condamnée par la charte à l'inaction du dieu d'Épicure, elle agit dans le secret, elle travailla clandestinement à se faire un parti par la corruption, ou s'appuya sur l'étranger pour opprimer le pays. Plus étroites furent les limites dans lesquelles l'aristocratie polonaise emprisonna la royauté, plus il y eut de factions, plus il y eut de troubles.

Parmi les nombreux candidats qui sollicitaient les suffrages de la diète, celui qui fut préféré fut Henri de Valois, duc d'Anjou, et frère de Charles IX, roi de France. C'était un roi que le principe d'hérédité devait un jour imposer à la France, mais qui ne méritait pas assurément l'honneur que lui firent les nonces polonais en l'appelant par de libres suffrages à régner dans leur pays. Ce qui détermina ces suffrages en sa faveur, ce fut la promesse d'une *alliance éternelle* entre la France et la Pologne. Henri de Valois fut couronné à Krakovie, au mois de février 1574 : le 18 juin de cette année, il fuyait secrètement de ses états, et traversait à la hâte la frontière autrichienne. Il avait appris la mort de son frère et courait ramasser sa couronne sanglante. Ce fut un bonheur pour la Pologne que d'être si promptement délivrée d'un tel roi. Le comte Maurice de Montgaillard a dit de lui : « Il porta sur les rives de la Vistule les principes superstitieux et les maximes sanguinaires de Catherine de Médicis et de Charles IX. Vraisemblablement Varsovie aurait eu, comme Paris, à

rougir d'une Saint-Barthélemi, si la mort de Charles IX n'eût sauvé les Polonais : elle décida le duc d'Anjou à s'évader du trône [1]. »

Par respect pour les lois de la république, les nobles polonais attendirent pendant une année le retour de Henri de Valois : enfin, le 12 mai 1575, ils annulèrent le serment que lui avait prêté la nation, et s'occupèrent de lui donner un successeur. Ils élurent d'abord l'empereur Maximilien II. Mais on trouva quelques vices de forme dans cette élection, et un parti puissant, réclamant un roi d'origine polonaise, décerna la couronne à la princesse Anne, sœur de Sigismond-Auguste, à laquelle il donna pour époux Étienne Bathory, duc de Transylvanie. Il y eut donc à la fois deux rois élus, et deux ambassades furent dans le même temps envoyées, l'une en Autriche, l'autre en Transylvanie, l'une réclamant l'acceptation de Maximilien, l'autre celle de Bathory. Maximilien, qui ne s'était pas présenté comme candidat à cette vacance, manifesta quelque hésitation ; Étienne Bathory profita des instants, se rendit à la hâte à Krakovie, et fut couronné le 1er mai 1576, au moment où l'on recevait la nouvelle du serment prêté par Maximilien devant les ambassadeurs de son parti. Bathory fut bientôt accepté par toutes les provinces de l'empire, si puissante que fut la clientelle de l'empereur. La ville de Dantzig refusa

[1] Le comte de Montgaillard, *Seconde guerre de Pologne*, p. 173.

seule de lui prêter le serment de fidélité, et il fallut envoyer une armée pour la soumettre.

Quand la révolte de Dantzig fut apaisée, Etienne Bathory fit les préparatifs d'une expédition contre les Moscovites, qui s'étaient emparés de la Livonie au mépris des traités. La diète, approuvant la résolution du roi, lui accorda les subsides qu'il demandait, et bientôt une armée fut en campagne, sous le commandement d'André Sapiéha. Les Moscovites tenaient assiégé le château de Venden : les troupes polonaises, livoniennes, lithuaniennes et suédoises vinrent les chercher sous les murs de cette place et les battirent. Le roi lui-même ne tarda pas à quitter Krakovie pour venir en aide à ses lieutenants. Effrayé par ces grands préparatifs, Ivan IV fit solliciter une trève. Bathory lui répondit qu'aucun repos ne lui serait accordé tant qu'il n'aurait pas évacué le territoire de la Livonie, et dirigea ses troupes sur Poloczk qui était restée, depuis la fin des dernières guerres, au pouvoir des Moscovites. Le siége de cette ville dura long-temps, et de part et d'autre on combattit avec un acharnement farouche : de leur côté, les Moscovites firent subir les plus atroces supplices aux Polonais qui se trouvaient dans la ville, et, quand enfin elle fut prise, la garnison qui avait capitulé fut sur le point d'être massacrée par les vainqueurs : mais cet acte de vengeance ne s'accomplit pas ; avec une générosité qui répondait à son courage, le roi fit conduire les défenseurs de Poloczk jusqu'à la frontière moscovite. La

forteresse de Sokol fut ensuite attaquée et incendiée par l'armée polonaise : 3,000 Moscovites périrent durant l'assaut de cette place, ou sous les débris de ses murailles.

Tels furent les succès de cette première campagne. Etienne Bathory, ayant épuisé les subsides qui lui avaient été accordés pour cette expédition, convoqua les nonces et leur en demanda de nouveaux. Le roi avait son parti dans la diète, mais, parmi les représentants de la noblesse, il s'en trouvait un assez grand nombre qui voyaient avec envie toutes les dignités, toutes les charges données aux favoris de la couronne. Ce ne fut pas sans difficultés que l'on obtint d'eux les fonds nécessaires pour continuer la guerre. Aussitôt après la clôture de la diète, le roi courut en Lithuanie se mettre à la tête de ses troupes (1580) et s'empara de Wielkie-Louki, dans la province de Rzeva. Ivan fit alors de nouvelles propositions de paix. Etienne Bathory, qui, pour de suffisants motifs, n'avait aucune confiance dans la parole d'un Moscovite, n'écouta pas ses déclarations fallacieuses et traversa la Dwina, se dirigeant vers la frontière du Palatinat de Witepsk, devant la citadelle d'Uswiath, où il établit son camp. De là il se rendit à Zawislocze, où vinrent le trouver d'autres messagers pacifiques, qu'il accueillit comme les précédents. Les siéges heureux de Zawislocze, de Jezierzyszcze et de Porchow ajoutèrent à la terreur de son nom ; on craignit bientôt de le voir paraître sous les murs de Moscou,

à la tête de ses légions victorieuses. Mais il alla vers Pskow ou Pleskow, ville forte, qu'il tint assiégée pendant plusieurs mois, et qui allait enfin lui ouvrir ses murs ébranlés par l'artillerie, lorsque le célèbre jésuite Antoine Possevin, vint, au nom du pape, intercéder en faveur du tzar. Sur ses instances, la paix fut conclue à Khiverova-Gorka, le 15 janvier 1582. Etienne Bathory consentit à restituer au tzar les places qu'il occupait dans les provinces de Rzeva et de Pleskow, mais conserva Poloczk, Wiéliz, Witepsk et la Livonie, sur laquelle le Moscovite abdiqua toute prétention.

Ant. Possevin ayant fait les affaires du pape Grégoire XII, n'oublia pas celles de son ordre. Il sollicita vivement l'introduction des jésuites en Pologne, et l'obtint. Etienne Bathory fonda l'université de Wilna et la mit sous la discipline des membres de la société de Jésus. Ils y apportèrent leur esprit d'intolérance, et l'on considère justement la propagande de cet ordre funeste comme la cause principale, nous allions dire comme la seule cause des tumultes religieux qui ensanglantèrent plus tard la Pologne.

Les premières années du règne d'Etienne Bathory avaient été glorieuses; les intrigues et les trahisons de quelques seigneurs vinrent ensuite l'accabler d'ennuis, et entraver l'exécution de tous ses projets. Appelé à la conquête de la Moscovie par Sixte-Quint, il ne put rien entreprendre, toutes les diètes étant troublées et rompues par les amis des magnats révoltés.

Il mourut en 1586, à Grodno. On lui attribue l'initiative de plus d'une sage réforme en matière d'administration civile. Il est aussi l'auteur des ordonnances militaires auxquelles la Pologne a dû l'excellente organisation de sa cavalerie. C'est lui qui le premier disciplina les bandits de l'Ukraine, les Cosaques, et les incorpora dans l'armée polonaise. Tous les historiens sont d'accord pour rendre hommage à la mémoire d'Etienne Bathory. On lui a donné cette devise : *In republica plus quam rex;* il s'est montré digne de la porter.

Sigismond III, qui lui succéda, parut vouloir continuer son règne, mais il ne fit guère que des fautes, la plupart de ses entreprises furent malheureuses, et, au lieu de gagner des provinces, il en perdit. Avant d'être élu roi de Pologne, il était prince royal de Suède, et, à la mort de son père Jean, roi de Suède (1592), il devait hériter de sa couronne ; mais son oncle, Charles de Sudermanie, ayant soulevé le pays, s'établit sur le trône vacant et se fit proclamer roi. A cette nouvelle, Sigismond conduisit une armée au travers de la Baltique, et la poussa jusqu'à Stockholm. Battu dans les premières rencontres, Charles reprit bientôt l'avantage, et vint se jeter sur la Livonie. Mais il y rencontra les palatins Zamoyski, Radziwill, Chodkiévicz, plus vaillants et plus habiles capitaines que Sigismond III, qui firent éprouver de grandes pertes à l'armée suédoise. La célèbre bataille de Kirchelm, dans laquelle Charles de Sudermanie perdit 9,000 hommes, 11 canons et 60 dra-

peaux, parut l'accabler et terminer cette guerre désastreuse. Qu'importait-il à la Pologne de voir réunir deux couronnes sur la tête de Sigismond? et pourquoi les diètes n'eurent-elles pas la sagesse de refuser les subsides qui lui furent demandés pour une expédition faite dans un autre intérêt que l'intérêt de l'état?

Pendant ce temps, la Moscovie était le théâtre d'étranges événements. Borys Godunoff avait fait massacrer Dimitry, l'héritier légitime de la couronne. Alors un moine audacieux, se donnant pour ce jeune prince échappé par miracle au fer des assassins, s'était mis à la tête de quelques partisans, avait pris Moscou et s'était fait couronner. Il avait ensuite été chassé du trône par Vassili Sznysky, contre lequel on avait vu s'élever un troisième Dimitry, et toute la Moscovie était en armes. Sigismond, jugeant que le moment était favorable pour intervenir, fit passer en Moscovie le grand-général Zolkiewski. Celui-ci gagna la bataille de Cluzyn, s'empara de Moscou et offrit la couronne au fils de Sigismond, le prince Wladislas. Mais cette conquête devait être bientôt perdue pour la Pologne. Incapable de conduire de si grandes affaires, Sigismond négligea tout à coup la Moscovie, et laissa nommer un nouveau tzar, Michel Fiédorovitsch, qui prit bientôt l'offensive et repoussa les Polonais jusqu'aux frontières lithuaniennes. Chodkiéwicz l'arrêta, lui fit subir des échecs nombreux et le poursuivit dans sa retraite précipitée jusque sous les murs de Moscou. Le siége de cette ville fut recommencé,

mais, comme il traînait en langueur, Sigismond négligeant d'envoyer des secours à son armée, les propositions de paix de Fiédorovitsch furent favorablement accueillies, et l'on conclut une trève de quatorze années.

A la guerre contre les Moscovites succéda la guerre contre les Turcs, attirés en Moldavie par le waivode de Transylvanie, Betlem Gabor. Zolkiewski, chargé de conduire cette expédition, pénétra dans la Moldavie avec 8,000 hommes de troupes régulières et 20,000 Cosaques. Les Turcs et les Tartares réunis étaient au nombre de 70,000 milles. On se rencontra sur les bords du Dniester, à Ceçora. Les Polonais furent vaincus, et le brave Zolkiewski resta sur le champ de bataille. Chodkiéwicz courut aussitôt le venger, et, s'il faut s'en rapporter au témoignage de quelques historiens, il osa se mesurer près de Chozim, avec 400,000 Turcs et Tartares[1]. Les bandes cosaques lui furent d'un grand secours dans ce formidable engagement, et il eut la gloire de mettre en fuite l'ennemi. Une paix fut alors conclue entre la Pologne et la Turquie, et Sigismond rappela ses troupes pour les diriger sur la Livonie qui venait d'être envahie par les Suédois.

Fils et successeur du duc de Sudermanie, mort en 1611, roi de Suède, sous le nom de Charles IX, le jeune Gustave-Adolphe arrivait, en 1626, sur les terres

[1] M. Forster, ouvr. cité p. 111. Suivant d'autres historiens, l'armée musulmane n'aurait été que de 202,000 hommes.

polonaises, précédé par le bruit de ses succès en Danemarck et en Moscovie. Il mit d'abord le siége devant Riga, s'empara de cette ville, en chassa les jésuites, puis pénétra dans la Prusse, dans la Courlande, dans la Lithuanie, et, descendant la Vistule, vint jusqu'aux portes de Thorn, ne comptant plus que sur une victoire pour se rendre maître de Varsovie. Il fut enfin arrêté par Sigismond, et, sa flotte ayant été battue par l'amiral polonais Oppelmann, il se montra d'une composition plus facile quand une trève lui fut demandée : cependant le roi de Pologne fut obligé de lui abandonner la Livonie et une partie de la Prusse (1629).

On soupçonne que, sous un prince faible comme Sigismond et en des circonstances aussi tristes pour la Pologne, les diètes de Varsovie furent loin d'être pacifiques. Un parti se prononça pour le roi, un autre parti se déclara contre lui : d'abord des discours véhéments furent entendus, puis on en vint aux actes, et des confédérations se formèrent. Ces confédérations étaient des protestations à main armée. Les nobles d'une ou de plusieurs provinces, qui jugeaient opportun d'inviter la nation légale à déclarer le trône vacant, prenaient les armes, se réunissaient dans une plaine et y donnaient rendez-vous à tous les nobles du royaume qui partageaient leur opinion sur l'incapacité ou l'indignité du prince régnant. Ces confédérations devaient être respectées. Elles n'étaient, en effet, qu'un moyen pacifique de mettre à l'ordre du jour la plus grave des questions

nationales : mais il arriva trop souvent que les confédérés, se trouvant en minorité, prétendirent néanmoins faire prévaloir leur opinion, et de là vinrent de déplorables collisions. Les premières confédérations éclatèrent sous le règne de Sigismond III. Ce qui, dans la suite, les rendit fréquentes, ce fut l'abus du droit de *liberum veto*. De ce principe que la liberté individuelle est inviolable, on avait conclu que, dans une diète, le grand nombre n'avait aucune autorité sur le petit nombre, et que l'opposition d'un seul nonce était suffisante pour invalider un vote. En concluant de telle sorte, on n'avait tenu compte que des droits; mais, outre les droits, il y a les devoirs, et si le premier des droits est la liberté de la conscience individuelle, le premier des devoirs n'est-il pas une soumission respectueuse en acte aux décrets émanés de la volonté sociale?

Personne ne contribua plus que Sigismond III à jeter le trouble dans les esprits, et à confondre ce qui devait être distingué, les droits de chacun et les droits de tous. Ne vit-on pas, en effet, ce méchant écolier des jésuites enlever aux nobles protestants toutes leurs charges publiques, déclarer que la religion de la majorité devait être celle de tous les bons citoyens, et faire persécuter les dissidents? Comme l'avaient sagement reconnu les comices de 1573, le libre choix d'une religion appartient à la conscience individuelle, et rien ne peut obliger à croire ce qu'on ne croit pas; au seuil de la conscience finissent le domaine et la juridiction de l'état.

Ces saines maximes furent invoquées par les dissidents; on ne les écouta pas, on préféra les jeter hors de la société politique : ils se défendirent alors en se confédérant, et la guerre civile fut par eux prêchée dans toutes les cités luthériennes de la Prusse. C'est ainsi que les excès de la liberté viennent toujours des excès de l'autorité.

Sigismond III mourut en 1632. On l'a comparé plusieurs fois à Philippe II : il n'avait pas le caractère sombre et farouche de cet inquisiteur couronné. Ce que nous reconnaissons volontiers, c'est qu'ils pratiquèrent l'un et l'autre le même système de gouvernement, et arrivèrent au même résultat, l'abaissement simultané de l'Espagne et de la Pologne.

Wladislas, fils de Sigismond, lui succéda. Il s'en fallut peu que le trône de Pologne ne fût donné sans conditions à Gustave-Adolphe, par Christophe Radziwill, chef du parti des dissidents. Persécutés sous le règne de Sigismond, pourquoi n'auraient-ils pas, à leur tour, opprimé les catholiques, sous un prince luthérien? Pourquoi n'auraient-ils pas fait déclarer que la religion réformée était la religion orthodoxe, et que, demeurer fidèle au culte romain, c'était se rendre coupable d'un crime d'état? En recevant la couronne, Wladislas prit l'engagement de respecter toutes les croyances.

C'est un serment qu'il ne tint pas, du moins à l'égard des Cosaques. Après une expédition heureuse contre les Moscovites, Wladislas traita de la paix avec la

Suède ; ce sont là les actes glorieux de son règne. Il voulut ensuite, à l'instigation des jésuites, contraindre les Cosaques à préférer le rit romain au rit grec. Ceux-ci ayant refusé de changer de religion, des troupes furent envoyées pour les soumettre. Ils combattirent vaillamment, mais ne purent long-temps résister à toutes les forces de la Pologne, et furent réduits à la condition des paysans polonais, c'est-à-dire à l'esclavage. Déplorable issue d'une déplorable guerre ! Devenus les ennemis de la Pologne, les Cosaques chercheront d'autres alliés, et quand un jour ils viendront demander compte aux successeurs de Wladislas des perfidies et des cruautés commises au nom de ce prince, on apprendra ce que c'est que la vengeance d'un peuple barbare ! Nous devons dire que si l'entreprise de Wladislas contre les Cosaques fut dirigée par les jésuites, elle fut approuvée par les magnats, qui, possédant de vastes fiefs dans l'Ukraine, étaient fort jaloux d'augmenter le nombre de leurs serfs. Aussi vit-on les diètes s'associer avec ardeur aux projets de Wladislas contre les Cosaques, et le pousser même à commettre plus d'un crime pour les asservir.

Wladislas mourant en 1648, son frère Jean-Casimir lui fut donné pour successeur. Jean-Casimir avait été jésuite, il était cardinal : il échangea volontiers le chapeau contre une couronne, mais pour témoigner à son avénement qu'il n'avait jamais cessé d'être et voulait demeurer l'un des apôtres et des serviteurs de l'Ordre, il s'empressa de remettre en vigueur toutes les lois an-

ciennement rendues contre les dissidents, et de solliciter auprès du pape Alexandre VII le titre de *majesté orthodoxe*. Quels furent les résultats de cette conduite insensée?

Sous la conduite de Boydan Chmielnicki, les Cosaques se révoltèrent, envahirent la Gallicie, et forcèrent Jean-Casimir à leur demander humblement la paix (1649). Aux termes de la convention de Zborow, dictée par Chmielnicki, les Cosaques ne devaient plus avoir d'autres chefs civils que des chrétiens de la communion grecque, et des dignitaires de l'église grecque devaient les représenter dans le sénat de Varsovie. Le traité conclu, les jésuites travaillèrent et réussirent à faire expulser du sénat l'archevêque grec de Kiiow. On reprit donc les armes. Ayant reçu du pape Innocent X un casque et une épée bénits, Casimir se crut invincible et courut au-devant des Cosaques. Vainqueurs dans une première bataille, les Polonais furent, en d'autres rencontres, battus par Chmielnicki et réduits à demander encore une fois la paix. C'est alors que l'hetman cosaque, ayant appris à n'avoir pas de confiance dans les engagements contractés par les jésuites, alla réclamer contre la Pologne la protection de la Moscovie. Elle lui fut accordée sur-le-champ par le tzar Alexis, qui s'empressa de faire marcher deux armées en Pologne, l'une vers Smolensk, l'autre vers Kiiow.

Jean-Casimir obtint d'abord un avantage signalé contre les Moscovites, mais il n'en profita pas, et l'ennemi,

reprenant l'offensive, s'empara successivement des places les plus importantes de la Lithuanie. Cette guerre dura treize ans; aucun des combats livrés ne fut décisif. Tour à tour vainqueurs ou vaincus, les Polonais ne purent parvenir à rejeter les Moscovites hors des frontières lithuaniennes, et ceux-ci, même après la prise de Minsk et de Wilna, ne se trouvèrent pas en position de dicter toutes les conditions de la paix. Elle fut enfin conclue en 1667, à Andruszow. La Pologne recouvra les palatinats de Poloçk et de Witepsk; la Moscovie resta maîtresse des duchés de Smolensk et de Czernichow, et l'indépendance de l'Ukraine fut reconnue.

Pendant ce temps, Jean-Casimir était en guerre avec la Suède. Tandis que le tzar Alexis entrait en Lithuanie, le feld-maréchal suédois Wittemberg se jetait avec 17,000 hommes sur la Grande-Pologne, et le roi de Suède, Charles-Gustave, envahissait la Prusse à la tête d'un autre corps d'armée. Jean-Casimir essaya d'abord de les arrêter, non pas avec des troupes, car il n'en avait pas, mais avec des protocoles. Ils répondirent à ces ouvertures pacifiques en s'emparant de Varsovie et de Krakovie. Jean-Casimir s'enfuit en Silésie. Mais, dans cette grave conjoncture, quand tout semblait irrévocablement perdu, quand il ne restait plus au Suédois victorieux qu'à placer sur sa tête la couronne de Boleslas-le-Grand, la noblesse, abandonnée par le roi fugitif, s'arma sur tous les points du territoire occupé par l'ennemi, l'attaqua vivement, reprit d'abord quelques

places, puis gagna des batailles, et rappela Jean-Casimir, qui avait obtenu de l'Autriche la promesse d'un secours. Ces auxiliaires arrivèrent enfin, et Charles-Gustave fut rappelé dans ses états par une invasion danoise. Quelque temps après, la France intervint par ses ambassadeurs, et un traité de paix fut signé à Oliva (1660). Jean-Casimir déclara renoncer à toute prétention sur la couronne de Suède, et céda la Livonie, l'Estonie et l'île d'Œsel. L'électeur de Brandebourg, tour à tour allié du roi de Pologne et du roi de Suède, avait déjà fait reconnaître, par un traité spécial, l'indépendance de la Prusse ducale. Avons-nous besoin de rappeler ici les noms des braves auxquels appartient l'initiative de la célèbre confédération de Tyszowcé, de ce mouvement national qui rendit la Pologne maîtresse de ses destinées et confondit les projets de démembrement déjà conçus par Charles-Gustave? Ces noms vivent encore dans la mémoire reconnaissante du peuple polonais. Or, telle était l'ineptie du roi Jean-Casimir que, rétabli sur son trône, il se persuada ne rien devoir, dans cette circonstance, au courage, aux succès de Czarnieçki et des frères Potoçki ; mais comme il avait souvent invoqué le nom de la vierge Marie, et l'avait même priée de vouloir bien prendre sous sa protection spéciale le royaume de Pologne, il n'hésita pas à croire qu'elle avait elle-même gagné les batailles, reconquis les places perdues et conduit en Suède l'armée danoise qui avait forcé Charles-Gustave à remonter sur ses vaisseaux.

En l'année 1668, Jean-Casimir déposa le sceptre et le manteau royal et vint en France, où il choisit pour retraite l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. On a conservé l'étrange discours dans lequel il fit connaître aux nonces assemblés qu'il abdiquait l'empire : « Peuple de Pologne, dit-il, il y a maintenant deux cent quatre-vingts ans que ma famille vous gouverne. Le règne de mes ancêtres est passé et le mien est sur le point d'expirer. Fatigué par les travaux de la guerre et les veilles du cabinet, rongé par les soucis d'un règne de vingt et un ans, et courbé sous le poids de l'âge, moi, votre roi et votre père, je remets entre vos mains ce que le monde estime au-dessus de toute chose, une couronne, et je choisis pour mon trône six pieds de terre, où je dormirai en paix avec mes aïeux. » Il mourut abbé de Saint-Martin de Nevers, en 1672. Il n'avait jamais été propre qu'à remplir cette charge modeste. Avec un cœur honnête et des intentions droites, il ne fit qu'un mauvais roi.

C'est sous son règne que, pour la première fois, le droit de *liberum veto* fut exercé. Quant aux confédérations, elles furent nombreuses : l'une d'entre elles, formée par George Lubomirski, devint si redoutable, que Jean-Casimir ayant entrepris de la disperser par la voie des armes, se fit battre par les confédérés. Jamais, en Pologne, le pouvoir exécutif n'avait été si faible, si décrié, qu'il le fut sous Jean-Casimir. On peut dire que de l'année 1648 à l'année 1668, le gouvernement fut exercé, sous le nom de ce prince, par quatre partis qui con-

quirent tour à tour la prépondérance, le parti de la reine, le parti des maîtresses du roi, le parti des jésuites et le parti des états.

Après un jésuite, la Pologne eut un moine pour roi. Convoqués en 1669 pour donner un successeur à Jean-Casimir, les nonces repoussèrent tous les candidats qui sollicitaient leurs suffrages, le fils aîné du tzar, le prince de Condé, Christine, reine de Suède, le palatin du Rhin et le duc Charles de Lorraine, pour aller chercher, dans un couvent de Varsovie, un certain Michel Koribut-Visniowieçki, pauvre moine, fort peu soucieux d'une couronne, qui la refusa d'abord en versant des larmes, puis l'accepta par contrainte, quand on l'eut traîné tremblant et pleurant dans la diète d'élection. Il ne faut pas chercher bien loin les causes de ce singulier choix. D'une part, la majorité des nonces ne voulait pas appeler au trône un prince étranger; d'autre part, la noblesse, prétendant gouverner elle-même, se faisait volontiers un jeu d'attribuer les insignes de la royauté au plus obscur, au plus modeste, au plus incapable peut-être de tous les ducs ; n'omettons pas, en effet, de rappeler que frère Michel Visniowieçki, parent éloigné des Jagellons et de Jean Zamoyski, portait le nom d'un bourg de la Volhynie qui avait titre de duché. On dit qu'en recevant, à Saint-Germain-des-Prés, la nouvelle de cette élection, Jean-Casimir lui-même exprima son étonnement en ces termes : « Quoi donc? ont-ils vraiment mis la couronne sur la tête de ce pauvre homme? »

Voici maintenant, en deux mots, ce qui se passa sous le règne de Michel Visniowieçki. Les Cosaques s'étant révoltés et ayant été battus par Jean Sobieski, appelèrent les Turcs à leur secours. Mahomet IV envahit l'Ukraine, s'empara de Kaminieck (1672), et vint établir son camp sous les murs de Léopol. Alors on fit à Budzacz une convention dont voici les termes : L'Ukraine fut définitivement distraite de la Pologne et annexée à l'empire turc ; Kaminieck, la ville principale de la Podolie, reçut une garnison musulmane, et la Pologne prit l'engagement de payer annuellement à la Turquie un tribut de 22,000 ducats. Aussitôt après la conclusion de ce honteux traité, des confédérations se formèrent, et les deux principaux partis, celui des magnats et celui de la petite noblesse, se rejetèrent la responsabilité des désordres et des conflits qui avaient réduit la république à l'impuissance, et livré les frontières à l'ennemi du nom chrétien. Le résultat de ces querelles fut, du moins, le vote des subsides nécessaires pour l'entretien d'une armée, dont Jean Sobieski prit le commandement. Michel Visnowieçki mourait à Léopol, au mois de novembre de l'année 1673 ; le lendemain de sa mort, Sobieski rencontrait 60,000 Turcs près de Chozim et remportait sur eux une mémorable victoire.

Il fallut alors pourvoir à la vacance du trône. Si triste que fût la situation de la Pologne, les candidats étaient nombreux. La diète d'élection, convoquée par l'archevêque de Gnèzne, se rassembla le 20 avril 1674 : elle

fut fort agitée et dura jusqu'au 21 mai. Enfin, le vainqueur de Chozim, Jean Sobieski, réunit l'unanimité des suffrages.

CHAPITRE II.

Règne de Jean Sobieski; délivrance de Vienne. — Sobieski travaille à anéantir les pouvoirs de la noblesse ; triste fin de son règne. — Auguste II. — Charles XII s'empare de Varsovie, de Krakovie, de toute la Pologne. — Election de Stanislas Leszczynski. — Retour d'Auguste II. — Il est de nouveau chassé. — Stanislas Leszczynski roi de Pologne. — Expulsé par les Russes. — Siége de Dantzig. — Auguste III. — La Pologne envahie par les Prussiens et les Russes. — Les partis polonais. — Lettre de Catherine. — Stanislas-Auguste Poniatowski.

Jean Sobieski ne voulut pas recevoir la couronne avant de l'avoir gagnée par quelque nouveau succès contre les Turcs. Il alla les chercher près de Léopol, les battit en deux rencontres, et, après leur avoir tué près de 20,000 hommes, il revint à Krakovie. La cérémonie du couronnement achevée, Sobieski se hâta de retourner dans la Gallicie, où il avait appris que venaient d'arriver 180,000 Turcs et Tartares. Bien qu'il n'eût sous son commandement que 38,000 hommes, il se jeta dans la petite ville de Zurawno, y attendit les Turcs, les reçut avec énergie, et réussit à leur faire accepter des conditions qui rendirent à la Pologne une partie de l'Ukraine et de la Podolie.

C'était à la tête d'une armée que Jean Sobieski dé-

ployait toutes les ressources de sa remarquable intelligence ; dans les conseils diplomatiques, il compromettait toujours les affaires par quelque imprudence ou quelque faiblesse ; la reine, Marie-Casimire, était bien plus habile que lui dans l'art de nouer ou de dénouer une intrigue. Elle le prouva quand, blessée par les dédains de Louis XIV, elle réussit à séparer la Pologne de la France, pour l'amener à conclure avec l'Autriche un traité d'alliance contre la Turquie.

Les Hongrois s'étaient révoltés contre l'oppressive tutelle de Léopold d'Autriche, et, menacés par toutes les forces impériales, ils avaient été réclamer la protection des Turcs. Ceux-ci, dans le dessein d'affaiblir l'Empire, s'étaient hâtés de venir en aide aux Hongrois, auxquels la France ne croyait pouvoir accorder qu'une assistance morale, et déjà l'on annonçait avec terreur l'approche de 300,000 Turcs, conduits par l'intrépide Kara-Mustapha. Jean Sobieski prit l'engagement d'envoyer 40,000 hommes à l'Autriche, et l'empereur en ayant réuni 60,000, en confia le commandement à son beau-frère, le duc de Lorraine.

Dès l'ouverture des hostilités, cette armée fut affaiblie par la défection de 10,000 mercenaires hongrois, qui allèrent rejoindre leurs frères révoltés sous le drapeau national de Tekely, et l'on vit alors le fier et pusillanime Léopold, n'osant pas engager le combat, fuir de ville en ville devant les Turcs qui bientôt furent rendus sous les murs de Vienne (juillet 1683). Sobieski

marchait sur Vienne à la tête de 25,000 hommes, quand il reçut de Léopold une lettre ainsi conçue : « Nous sommes convaincus qu'en raison de la distance qui nous sépare, votre armée ne peut arriver assez tôt pour contribuer à la conservation d'une place qui se trouve dans le danger le plus imminent. Ce ne sont donc pas vos troupes, sire, que nous attendons, mais votre majesté, persuadés que si votre royale personne daigne se mettre à la tête de nos forces, bien qu'elles soient très-inférieures à celles de l'ennemi, votre nom seul, si redouté des infidèles, suffira pour amener leur défaite. » Cette lettre pressante hâta la marche de Sobieski : le 9 septembre, il prit le commandement de toutes les troupes impériales sur la rive occidentale du Danube, à quatorze milles de Vienne, et gagna rapidement les abords de cette place. Léopold avait dit la vérité : quand on apprit, au camp des Turcs, l'arrivée du roi de Pologne, chefs et soldats tremblèrent et songèrent aux moyens de fuir même avant d'avoir combattu. Le 12 septembre, au lever du jour, Jean Sobieski se précipita sur les Turcs, et le choc fut tel, qu'à six heures du soir, 24,000 hommes, parmi lesquels 20,000 musulmans, couvraient le champ de bataille. Vienne était délivrée ! L'Empire, dont l'Europe attendait la dernière heure, était sauvé par un roi de Pologne ! Quelle sera la reconnaissance de l'Autriche ? Léopold, à peine rétabli sur son trône, affectera de maltraiter son libérateur, refusera des vivres à ses troupes, et le forcera de

rentrer en Pologne, après lui avoir fait subir toutes sortes d'affronts.

En s'éloignant de la France pour tendre la main à l'Autriche, Jean Sobieski avait commis une faute dont les suites furent désastreuses pour la Pologne. La reine l'avait poussé dans cette mauvaise voie, en le persuadant qu'avec le concours de l'Autriche, il pourrait un jour tenir tête à la noblesse, changer la forme du gouvernement de Pologne et laisser à son fils un trône héréditaire. Secondé par diverses circonstances et surtout par la lassitude des partis, ce dessein sourit d'abord au roi, puis l'occupa sérieusement, et, comme il ne savait rien dissimuler, il le confia trop tôt à des oreilles indiscrètes. De là vinrent des alarmes qui se traduisirent bientôt, au sein des diètes, en acrimonieuses remontrances. Mais le roi ne les écouta pas : aveuglé par sa femme et par l'Autriche, il négligea toute autre affaire pour s'occuper de cette conspiration contre la noblesse. C'est alors qu'on le vit renoncer, par un honteux traité, aux droits de la Pologne sur Smolensk et Kiiow, et céder les cosaques Zaporogues à la Moscovie ; c'est alors que, pour complaire à l'Autriche, sa perfide alliée, il fit contre la Turquie ces malheureuses campagnes de 1686 et 1687, dans lesquelles il perdit une belle armée. On murmura contre ces fautes et contre ces faiblesses. Ces murmures rendirent J. Sobieski plus jaloux encore d'affranchir le pouvoir exécutif de toute responsabilité à l'égard des assemblées de la noblesse, et il manifesta

la mauvaise humeur que lui causaient des censures légales, et d'ailleurs trop fondées. Pendant ce temps la reine, ses confidents autrichiens et les jésuites s'agitaient, intriguaient, faisaient rompre les diètes, et chaque jour croissait la force et l'audace du parti des mécontents. La plupart des diètes étant rompues, le sénat put du moins faire entendre la voix sévère de la nation indignée, et l'on entendit des membres de cette assemblée adresser à Jean Sobieski les plus dures paroles. Un ecclésiastique, prêchant devant la reine, osa dire : « Les rois confessent de petits péchés, et ne disent rien des grands ; on sait bien qu'il y a de par le monde un prince qui ne tient point à crime de vendre les charges de l'état, et de sacrifier le pays à son aveugle complaisance pour une femme. » Dans la diète de 1689, l'évêque de Culm alla jusqu'à prononcer en présence du roi ces énergiques paroles : « Ou cesse de régner, ou règne selon les lois. » Fatigué de ces clameurs, Jean Sobieski résolut enfin de s'éloigner d'un théâtre où sa femme lui faisait jouer un si triste rôle : il se mit à la tête de quelques troupes et alla guerroyer contre les Turcs (1691). Mais cette expédition fut encore malheureuse.

Jean Sobieski mourut le 17 juin 1696, à l'âge de soixante-douze ans. Après avoir rempli le monde de l'éclat de sa gloire militaire, il n'avait plus été que l'instrument d'une femme ambitieuse, et, ayant avili son nom et son autorité dans de misérables intrigues, il mourait délaissé par les amis de sa jeunesse, par

ses vaillants compagnons d'armes, entre les bras de deux jésuites dont l'un était son médecin et l'autre son intendant. La couronne de Pologne fut alors à qui la voulut prendre. Le prince de Conti la convoitait et l'eût assurément obtenue, si l'électeur de Saxe n'eût, en le précédant à Varsovie, gagné le prix de la course.

Roi de Pologne sous le nom d'Auguste II, l'électeur de Saxe eut à cœur de s'annoncer à un peuple guerrier comme devant être un prince conquérant. A la cérémonie de son couronnement, le gentilhomme qui portait l'épée de Sobieski l'ayant voulu briser, selon la coutume, Auguste l'arrêta disant à haute voix : « Ne brisez pas cette épée, je veux m'en servir pour chasser du royaume les Barbares et les autres ennemis ! » Mais quelques instants après avoir prononcé cette phrase solennelle, Auguste s'évanouit sur le trône, accablé par le poids de sa cuirasse !

Cependant sa première campagne fut terminée par un éclatant succès. Il battit les Turcs et les obligea, par le traité de Carlowitz, à évacuer l'Ukraine et la Podolie. Mais si Jean Sobieski avait commis une déplorable faute en se mettant au service de l'ambitieuse maison d'Autriche, Auguste ne fut pas moins imprudent, lorsqu'il entra dans la ligue formée contre Charles XII par le tzar Pierre-le-Grand. Charles XII, alors âgé de dix-huit ans, vint en Livonie, passa la Dwina, pénétra dans la Pologne et parvint jusque sous les murs de Varsovie, sans avoir eu même besoin de gagner une bataille. A la pre-

mière sommation, cette ville capitula (1702). Auguste, qui avait été contraint de licencier ses troupes saxonnes, n'avait pas encore pu rassembler une armée polonaise. Il fallut bien, dans cette extrémité, qu'il fît un appel aux Saxons : ayant réuni 24,000 hommes à Kliszow, il attendit avec confiance le roi de Suède qui avait au plus 12,000 hommes. Une bataille fut livrée, à la suite de laquelle Auguste, vaincu, se retira dans ses états héréditaires, et Charles XII entra dans la ville de Krakovie qui ne fit aucune résistance.

Le trône était vacant. Une diète élut roi Stanislas Lesczynski. Charles XII, qui l'avait recommandé, fut satisfait de ce choix et poursuivit sa course vers la Gallicie. Auguste reparut alors avec 20,000 Saxons, et contraignit Stanislas à fuir auprès de son protecteur. Celui-ci revint, atteignit Auguste près de Posen, le battit, et non content de le rejeter au-delà de l'Oder, traversa ce fleuve et annonça qu'il marchait sur Leipsig. Les Suédois et les Saxons se rencontrèrent encore une fois, et, toujours malheureux, Auguste se vit alors contraint d'accepter pour conditions de paix toutes celles qu'il plut au vainqueur de dicter. Charles lui commanda de rompre toute alliance avec la Moscovie et de déposer la couronne de Pologne. Auguste s'empressa d'obéir (1706).

Mais bientôt vinrent les jours de revers pour le héros suédois, et l'on reçut en Pologne la nouvelle de la sanglante défaite de Pultawa (1709). Auguste revint alors

pour la seconde fois, se fit relever par le pape des serments qu'il avait prêtés, ressaisit la couronne et contracta de nouveaux engagements avec le tzar Pierre. Ces engagements étaient pris non moins contre la Pologne que contre la Suède. Les nobles polonais le comprirent et se confédérèrent. C'est alors que, ne dissimulant plus, Auguste invoqua l'appui du tzar moscovite contre la Pologne insoumise! Et, quand il eut fallu châtier avec une rigueur exemplaire le roi coupable de ce méfait, une diète intimidée laissa réduire à 24,000 hommes le contingent de l'armée nationale.

Après la mort d'Auguste II (31 janvier 1733), Stanislas Lesczynski fut rappelé de l'exil. Sa fille, Marie Lesczynski étant devenue reine de France, Louis XV, son beau-père, avait fait plaider sa cause devant les états : mais ni l'Autriche ni le nouvel empire de Russie ne voulaient d'un Polonais sur le trône de Pologne, et comme toutes les frontières étaient gardées par les milices du tzar, Stanislas fut contraint de revêtir un déguisement pour pénétrer dans le pays où il venait chercher une couronne. Il fut élu; mais, quinze jours après son élection, une armée russe de 60,000 hommes venait appuyer un candidat autrichien, le fils d'Auguste II, forçait le faubourg de Praga, aux portes de Varsovie, contraignait Stanislas à prendre la fuite, et la diète à nommer un autre roi.

Stanislas courut à Dantzig, où il espéra recevoir des secours de la France. Ces secours furent promis, en

effet, mais ils ne vinrent pas; la lâcheté du cabinet de Versailles livra Dantzig, le dernier boulevard de l'indépendance polonaise. Cependant Stanislas avait résisté pendant cinq mois à tous les efforts des Russes : pendant cinq mois il avait attendu, dans les murs d'une ville fidèle, cette division française qui devait affranchir la Pologne de la domination des barbares!

Stanislas ayant pu se soustraire par la fuite aux durs traitements que lui réservaient les chefs de l'armée russe, Auguste III occupa le trône de Pologne sous la haute surveillance des espions étrangers. On peut dire que cette république de Pologne, qui avait eu des jours si glorieux, n'eut plus dès-lors qu'une existence nominale : protégée, c'est-à-dire opprimée par la Russie et par l'Autriche, elle ne comptait déjà plus au nombre des états. Auguste III avait pour premier ministre un intrigant Thuringeois, le comte de Brulh, qui avait usurpé tous les pouvoirs, ceux du sénat, ceux des diètes et ceux de la royauté : à l'extérieur, on avait la paix, la paix la plus profonde; à l'intérieur, on entendait encore quelquefois, au sein des diètes, quelques voix généreuses, mais la terreur qu'inspiraient les armées étrangères empêchait que la nation répondît à ces patriotiques appels. Le règne d'Auguste III dura trente ans. A la fin de ce règne, la Grande-Pologne était occupée militairement par les armées du grand Frédéric, et l'impératrice de Russie, Catherine, maîtresse de toute la Lithuanie, ne considérait plus le Saxon qui régnait

à Varsovie que comme le gouverneur d'une de ses lointaines provinces. Tout annonçait un prochain partage de la Pologne : les prétentions rivales des puissances ajournaient seules les inévitables résultats de tant de fautes et de tant de crimes. Les fautes seront mises, par l'histoire impartiale, au compte de la noblesse polonaise, qui, par ses brigues, rompit le lien national ; les crimes seront imputés à ces rois qui, tous travaillés par la même ambition, ont, pour asservir la noblesse et attribuer le gouvernement au pouvoir exécutif, tour à tour employé la corruption, l'intrigue, la violence, et enfin les armes étrangères.

Auguste III mourut en 1763. L'ancienne forme du gouvernement subsistant encore, une diète d'élection fut convoquée. Deux partis se formèrent alors dans la république. D'un côté se rangèrent, avec le palatin de Wilna, Charles Radziwill, l'hetman Branicki, Mokranowski, et les frères Potoçki, tous ceux des seigneurs polonais qui avaient conservé quelque espoir de reconstituer la nationalité polonaise, et de restaurer, avec les vieilles mœurs, les lois anciennes depuis long-temps tombées en désuétude. L'autre parti, dirigé par les Czartoryski, avait des desseins moins nobles, mais qui pouvaient sembler moins audacieux : attribuant tous les maux de la patrie à la pratique du système électif, il prétendait fonder, avec le concours des cabinets de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Paris, une royauté héréditaire, dont les droits, une fois reconnus, eussent

prévalu dans la suite, et contre les intrigues factieuses de la noblesse, et contre les entreprises de l'étranger. De ces deux partis, le premier ne comprenait pas que des institutions mortes ne peuvent revivre; le second formait des vœux impuissants en faveur d'une nouveauté chimérique. Ni les Czartoryski, ni les Potoçki n'avaient des yeux pour voir, au-dessous d'eux, dans les villes industrielles et dans les bourgades agricoles, ces 15,000,000 d'artisans et de laboureurs auxquels il ne s'agissait que de reconnaître une patrie!

Pendant qu'ils s'agitaient ainsi pour de vaines fictions, on se pressait à Saint-Pétersbourg de résoudre à l'avance la question qui devait être ensuite, pour la forme, soumise à la diète, et Catherine adressait la lettre suivante à toutes les cours de l'Europe :

« Nous ne pouvons voir avec indifférence un état se détruire par lui-même, et les droits de l'humanité seuls nous ordonnent d'empêcher qu'on y verse des torrents de sang. Les souverains sont les défenseurs des hommes, et l'autorité dont ils jouissent sur quelques cantons de la terre, leur donne le droit de s'intéresser à tous les pays. En notre qualité de médiatrice naturelle, et comme autorisée par les traités entre les différents états qui composent la république, nous veillerons, suivant l'exemple de nos prédécesseurs, aux interêts de la Pologne, et nous arrêterons les atteintes qu'on pourrait porter à sa constitution et à ses lois fondamentales. Prévoyant qu'il s'élèverait des troubles pendant l'in-

terrègne, nous avons résolu, immédiatement après la mort du roi, de remplir les devoirs sacrés de l'humanité et de la foi des traités..... etc., etc. »

Nous regrettons de ne pouvoir citer cette missive dans toute son étendue. C'est le chef-d'œuvre du mensonge et de l'effronterie. Et la France permettait qu'un tel langage fût tenu devant elle! Et l'Autriche était assez imprévoyante pour applaudir à cette pasquinade diplomatique !

Au nom de traités fictifs, au nom des droits de l'humanité outrageusement invoqués, Catherine s'occupa donc diligemment de pourvoir au remplacement d'Auguste III. Le parti du monarque héréditaire put croire un moment qu'il allait voir réaliser son grand projet. En effet, Catherine ayant envoyé 40,000 Russes en Pologne, déclara bientôt que le roi choisi par elle était Stanislas-Auguste Poniatowski, un de ses plus anciens amants, parent des Czartoryski.

CHAPITRE III.

Election de Stanislas-Auguste Poniatowski. — Intrigues de la Russie. — Les dissidents. — Les partis.— Diète de 1767. — Confédération de Bar. — Massacres commis par les Cosaques. — Premier démembrement.

Les faits qui vont s'accomplir, si tristes qu'ils soient, doivent être racontés avec quelques détails. C'est un spectacle si digne d'intérêt que l'agonie d'un grand peuple !

Le 7 juin 1764, jour fixé pour l'ouverture de la diète, toute la plaine voisine de Varsovie était occupée par l'armée russe ; les légions étrangères avaient envahi même la salle où les nonces devaient se réunir. Après s'être fait attendre quelques heures, le vénérable Malakowski, élu maréchal de la diète, se présenta dans l'assemblée et refusa d'ouvrir la séance. A un signal qui fut alors donné, les soldats russes tirèrent leurs sabres, et leur exemple fut suivi par les nonces gagnés à Poniatowski, qui portaient des cocardes aux couleurs de sa famille. Ces furieux s'élançaient vers le vieux maréchal, quand Mokranowski, se jetant devant lui, les arrêta par ces paroles : « S'il vous faut une victime, me voici ; moi, du moins, je veux mourir libre, comme j'ai vécu. » Ce pre-

mier tumulte apaisé, on pressa Malakowski de lever son bâton et d'ouvrir la diète : « Vous pouvez me couper la main ou m'arracher la vie, s'écria ce digne vieillard, mais je suis maréchal, élu par un peuple libre, et je ne puis être déposé que par un peuple libre. Je me retire. » Il sortit, et les membres de son parti le suivirent. Alors, au mépris de tous les précédents, les nonces du parti contraire, ayant choisi pour leur maréchal le prince Adam Czartoryski, commencèrent à délibérer sur les questions constitutionnelles qui leur furent soumises. L'affaire de l'élection du roi ne vint à l'ordre du jour que le 7 septembre, et ce Polonais d'une noblesse suspecte, que Catherine avait aimé peut-être avant que les pourvoyeurs de sa couche impériale ne l'eussent affranchie des émotions de l'amour par l'abus des voluptés faciles, Stanislas-Auguste Poniatowski, désigné par les ambassadeurs russes Keyserling et Repnin, réunit tous les suffrages des nonces présents. Il se fit couronner le 25 novembre, non pas à Krakovie, mais à Varsovie, et, pour n'observer en aucune manière les usages traditionnels, il parut sur l'estrade revêtu d'un costume de théâtre. Il s'admirait lui-même dans cet accoutrement tragique et portait fièrement sa tête radieuse sous un casque grec resplendissant d'or et de pierreries. Il devait bien, en effet, cet hommage solennel à ce beau visage, à ces formes élégantes qui avaient fait parvenir au trône de Pologne le petit-fils d'un régisseur des comtes de Sapiéha.

Les Czartoryski pensaient exercer le gouvernement sous le nom de ce comédien. Ils se trompaient : faible, indolent, mais perfide, Poniatowski n'avait paru favoriser leurs projets de réforme que pour avoir leur appui. Quand il se vit sur le trône, il oublia promptement tout ce qu'il avait pu promettre, et les ambassadeurs russes devinrent ses seuls conseillers. Cette conduite fit les affaires des mécontents, et, tandis que les membres les plus énergiques du parti national agitaient les esprits dans les provinces et préparaient des confédérations, les modérés, réunis dans des conciliabules secrets sous la présidence du prince Adam Czartoryski, se disposaient à présenter, aux comices de 1766, une nouvelle constitution pour le royaume de Pologne. Les agents de Catherine comprirent qu'ils avaient quelque chose à redouter de ce côté. C'est alors qu'ils soulevèrent, en Prusse, cette question *des droits des dissidents* qui domina bientôt toutes les autres.

Avant l'introduction des jésuites en Pologne, on ignorait, dans cette république, que l'intolérance était une vertu dont la pratique avait été spécialement recommandée par le Dieu des chrétiens. Mais nous avons vu comment les jésuites, fondateurs ou directeurs des universités, confesseurs et conseillers des rois, rois eux-mêmes, avaient propagé et fait prévaloir leurs abominables maximes dans les provinces catholiques de la Pologne, et comment ils avaient ensuite obtenu, d'assemblées trop dociles, des lois d'exclusion contre les nonces protestants.

Catherine demanda l'abrogation de ces lois. La Suède, le Danemarck et l'Angleterre présentèrent la même requête. Elle ne fut pas entendue. Après s'être laissé ravir par l'étranger son indépendance nationale, la Pologne, opprimée par une coalition de puissances hérétiques, fit un grand effort pour défendre sa religion; on savait d'ailleurs qu'en réclamant, au nom des dissidents, les droits dont l'exercice leur avait été ravi, Catherine avait encore moins à cœur de mériter les applaudissements des philosophes français que d'introduire des étrangers, ses créatures, dans les diètes, et de leur faire attribuer les fonctions publiques. Ainsi l'on en était réduit à maintenir des lois iniques pour interdire le seuil des chambres nationales à des Russes et à des Cosaques ariens, à des Saxons, à des Danois et à des Prussiens luthériens ou calvinistes!

Le rejet des pétitions recommandées par les puissances souleva Dantzig, Elbing, la Courlande, et une confédération de dissidents se forma dans la ville de Thorn, le 20 mars 1767. D'autre part, quelques indiscrétions commises par les confidents des Czartoryski, ajoutèrent aux alarmes que l'on avait déjà conçues au sujet de leurs plans de réforme constitutionnelle. Catherine favorisait les dissidents, et, loin d'être disposée à ratifier les lois fabriquées dans l'officine doctrinaire des Czartoryski, elle prétendait donner elle-même à la Pologne un gouvernement dont elle devait, dans ses plus prochains loisirs, s'occuper de jeter les bases. Il serait

difficile de faire un dénombrement exact et complet des partis que les passions généreuses, les préjugés, les ambitions rivales et les intrigues étrangères armèrent alors les uns contre les autres dans ce malheureux pays. Il y avait d'abord le parti de la Russie, qui avait pour chefs les envoyés de cette puissance, Repnin, Keyserling, Saldern, courtisans vils et hautains, aussi corrompus que corrupteurs. Il y avait ensuite le parti du roi Poniatowski qui, depuis quelque temps, s'était séparé des Russes et avait manifesté l'étrange prétention de gouverner lui-même son royaume ; ce parti ne se composait guère que de jeunes libertins, compagnons des débauches royales. Les Czartoryski et leurs nombreux clients formaient un troisième parti, plus honorable assurément que les deux autres, mais qui, dépourvu d'énergie et infatué de chimères, ne savait que se compromettre par des maladresses quotidiennes. Puis venait le parti véritablement et sincèrement patriote, celui de Radziwill, de Malakowski et de leurs adhérents, gens de cœur aveuglés, capables de concevoir de grandes résolutions, mais aussi de commettre de grandes fautes. Enfin, le parti des dissidents exigeait, depuis qu'il s'était confédéré, que l'on tînt compte de ses vœux, et se préparait à les faire valoir par les moyens les plus énergiques. Et ces partis n'étaient que les principaux. Pour la plupart, ils se subdivisaient en sections plus ou moins considérables. Il n'y avait d'ordre, de suite et de plan que dans la conduite des ministres étrangers. Ils témoignèrent

d'abord les sympathies les plus vives aux réformateurs modérés et les encouragèrent dans leur frivole entreprise; puis ils prirent la parole dans l'intérêt des dissidents; plus tard, ils appuyèrent les remontrances nationales des conservateurs les plus obstinés. En servant tour à tour tous les partis, ils ne travaillaient qu'à augmenter la discorde. Quand ils virent que leurs manœuvres avaient eu un plein succès, et que l'anarchie s'était élevée à son plus haut période, ils rompirent tous leurs engagements avec les partis belligérants, et annoncèrent qu'ils allaient intervenir au nom de leur souveraine, pour rétablir l'ordre public gravement compromis par les factions.

Il fallait d'abord anéantir le parti du roi; à la première menace qui lui fut adressée par les agents de Catherine, Poniatowski se soumit à discrétion. Il ne fallut pas avoir recours à des moyens plus énergiques pour intimider les castellans ralliés autour des Czartoryski : Radziwill fut gardé à vue : quant aux évêques les plus opposés aux vœux des dissidents, Soltyk, Zaluski, évêques de Krakovie et de Kiiow, Repnin les fit arrêter et conduire en Sibérie. Ces mesures prises, la diète de 1767 fut ouverte, et la constitution rédigée dans l'alcôve de la *Sémiramis du Nord*, par ses amants et ses hommes d'affaires, fut proposée, discutée pour la forme, et enfin acceptée par les commissaires de la diète.

Ce résultat avait été obtenu par la corruption et par la terreur. Il fallait donc reconnaître la souveraineté de

la Russie, courber la tête devant ses ministres et leur abandonner le gouvernement, ou bien il fallait prendre les armes et faire un dernier effort. Dans cette alternative, quelques généreux citoyens, entre lesquels Joseph Pulawski, Paç et François Krasinski, se donnèrent rendez-vous dans la petite ville de Bar, en Podolie, et y proclamèrent une confédération, le 29 février 1768. En peu de temps, les confédérés furent au nombre de 8,000, et ayant envoyé des députés en Turquie, en Saxe, en Tartarie, ils se préparèrent à recevoir dignement le premier choc des divisions russes. Elles arrivèrent, mais précédées par des hordes d'Haidamaques et de Cosaques Zaporogues qui, s'élançant de leurs steppes arides, de leurs forêts marécageuses, comme des bêtes fauves de leurs tanières, vinrent accabler par leur nombre les troupes éparses des confédérés. La Russie avait autorisé, avait provoqué ses féroces auxiliaires à commettre tous les crimes; ils remplirent dignement la mission qui leur avait été confiée. « Aucune guerre moderne, ainsi s'exprime un historien moderne, n'offrit un tableau d'atrocités pareilles à celles qui signalèrent cette lutte. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes. Un noble, un moine, un juif et un chien étaient pendus ensemble avec cette sentence ironique : *Tout est égal!* Nombre de gens furent enterrés vifs jusqu'au cou, puis on leur fracassait la tête. On ouvrait le ventre aux femmes enceintes, et on substituait au fruit ravi à leurs entrailles des chats furieux. Les propres généraux

russes se plaisaient à donner le knout aux officiers polonais captifs, à les fusiller eux-mêmes. Le colonel Drewitz ne renvoyait ses prisonniers qu'après leur avoir fait écorcher la peau en guise d'habillement polonais dit *kontusz*. Des mutilations plus horribles encore s'exercèrent [1]. » Voilà par quels moyens la Russie s'efforça de dissoudre la confédération de Bar. Abominables méfaits, qui devaient être renouvelés de nos jours par l'Autriche, avec les perfectionnements dûs à l'esprit inventif de M. de Metternich !

L'évêque de Kaminieck, Adam Krasinski, avait parcouru toutes les cours de l'Europe, plaidant la cause de la Pologne expirante et sollicitant en sa faveur des secours qui furent partout refusés. La France seule manifesta du moins quelques sympathies aux confédérés de Bar, en leur envoyant des ingénieurs, des officiers et des subsides. Le ministre Choiseul fit quelque chose de plus : il poussa les Turcs contre les Moscovites. Étourdis un instant par l'attaque imprévue des Cosaques, les insurgés reprirent confiance dans le succès de leur entreprise, quand ils se virent soutenus par une division turque, et de nouveaux engagements eurent lieu sur plusieurs points avec des chances diverses. Enfin, Catherine, honteuse de voir ses troupes retenues si longtemps sur les rives du Borysthène par quelques escadrons de cavalerie polonaise, résolut de déployer des

[1] M. Forster, ouv. cité, p. 141.

forces considérables pour terminer cette guerre. Deux armées furent envoyées en Turquie, et l'inexpérience militaire des Turcs ayant trahi leur bonne volonté, les confédérés furent bientôt réduits à ne compter que sur eux-mêmes et sur les promesses illusoires de Choiseul. Retranchés dans le couvent de Czenstochowa, ils y firent une belle défense, en attendant l'issue d'une tentative audacieuse : il s'agissait d'arrêter le roi dans son palais de Varsovie, de l'amener captif à Czenstochowa ; mais ce complot ne réussit pas, et, repoussés par les Russes de toutes les places où ils s'étaient d'abord établis, les confédérés reçurent, dans cette situation déjà désespérée, des nouvelles plus tristes encore. Le prince Jablonowski, envoyé par eux à Vienne, leur écrivait qu'un traité d'alliance venait d'être signé entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, et que 10,000 Autrichiens allaient entrer en Pologne par la Hongrie. D'autres dépêches leur apprenaient que déjà les Prussiens s'étaient avancés dans la Grande-Pologne jusqu'à la Warta. Il fallut alors se disperser. Le chef de ces braves, Casimir Pulawski, put se réfugier en Amérique et fut tué près de Savannah, en servant la cause de la liberté. Il avait alors près de lui son jeune ami Thadée Kosciusko, qui devait un jour traverser de nouveau les mers, combattre et vaincre les oppresseurs de la Pologne, et puis mourir, lui aussi, dans l'exil.

Le 5 août 1772, après de longues conférences, la Russie, l'Autriche et la Prusse arrêtèrent les bases du

démembrement de la Pologne. La Russie s'attribuait les palatinats de Ploçk, de Witepsk et de Mscislaw, en Lithuanie ; l'Autriche ajoutait à ses possessions du nord la Russie-Rouge, ou Gallicie, et une portion des duchés de Sandomir, de Krakovie et du palatinat de Podolie ; la Prusse se contentait d'une adjonction de territoire de 900 lieues carrées, distrait de la Grande-Pologne et de la Prusse polonaise.

La diète, qui devait ratifier ce partage, fut convoquée le 19 avril 1773. Bien que tout eût été préparé pour obtenir cette ratification sans bruit et même sans débat, bien que la diète fût environnée de troupes, une opposition se manifesta. Les nonces gagnés par les puissances prirent alors le parti de transformer la diète en une confédération, l'usage étant que, dans une confédération, la majorité des suffrages suffit pour valider un vote. Quelques voix courageuses protestèrent avec l'énergie du désespoir contre cette trahison de la patrie par ses représentants ; les nonces Reyten, Korsak, Durin, Bohuszewicz, Radziszewski, Kozchowski, Penczkowski, Jerzmanowski, demeurèrent fidèles jusqu'au dernier moment à la cause de la nationalité polonaise ; mais cette cause fut bientôt perdue : une grande majorité ratifia le traité du 5 août.

Cette œuvre de spoliation accomplie, Catherine crut devoir apporter quelque changement à l'économie du gouvernement qui était laissé, sous la gracieuse tutelle des puissances, à Stanislas Poniatowski. Le pouvoir

législatif fut conservé aux diètes ; on ne les redoutait pas, puisqu'on avait la faculté de les faire rompre par l'absence volontaire d'un seul membre ; quant au pouvoir exécutif, il fut confié à un conseil permanent de trente-six membres, présidé par le roi, dirigé par l'ambassadeur russe.

CHAPITRE IV.

Traité avec la Prusse. — Constitution de 1791. — Confédération de Targowica. — Guerre entre la Pologne et la Russie. — Kosciusko. — Trahison de Stanislas Poniatowski. — Démembrement. — 12 mars 1794 ; Maladinski, Kosciusko ; insurrection. — Succès et revers des insurgés. — Nouveau démembrement.

Résignés à attendre des jours meilleurs, les bons citoyens se tinrent à l'écart. Quand, à la diète de 1776, le roi vint leur proposer de réformer la constitution, ils ne virent dans cette proposition qu'une nouvelle menace contre le pays ; aussi repoussèrent-ils sans examen le projet qui leur fut présenté par l'héritier du nom glorieux de Zamoyski, bien qu'il y eût, dans son projet, de bonnes parties. Enfin, en l'année 1788, quelque espoir d'un changement rappela sur la scène publique les hommes de cœur qui s'en tenaient éloignés. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, sépara ses intérêts de ceux de la Russie, et offrit au roi de Pologne sa protection, même contre Catherine. Elle fut acceptée le 15 mars 1790. Frédéric-Guillaume avait écrit : « Si la Pologne porte son armée jusqu'à 60,000 hommes et si elle se donne une nouvelle constitution, je signerai une alliance

durable avec elle. Mais quand même une alliance ne serait pas contractée, la république peut compter que je ne l'abandonnerai pas. Elle peut se fier à mon caractère, à ma manière de penser, et enfin à la conscience que j'ai de mes véritables intérêts. » Un traité d'alliance entre la Prusse et la Pologne fut signé par les plénipotentiaires des deux puissances le 29 mars 1791, et aussitôt, en Pologne, on s'occupa de rassembler une armée, et de rédiger la nouvelle constitution, qui fut votée le 5 mai.

Aux termes de cette constitution, la religion catholique demeurait la religion de l'état, mais toutes les autres sectes religieuses étaient tolérées; la couronne, devenue héréditaire, devait appartenir, après la mort de Stanislas-Auguste, à un prince de la maison de Saxe; l'exercice du pouvoir exécutif était attribué au roi et à ses ministres; le *liberum veto* était aboli; les villes étaient appelées à se faire représenter dans les diètes; les laboureurs étaient affranchis des plus onéreuses de leurs charges. C'est avec la joie la plus vive que la Pologne reçut cette nouvelle constitution. Dans l'égarement de son enthousiasme, elle adressa même des félicitations au roi Poniatowski. Il semblait que les temps d'épreuve allaient finir, que la nation, décimée par tant de fléaux, ne tarderait pas à réparer ses pertes, et que la concorde entre les citoyens devait prochainement reconstituer l'état et ouvrir une ère nouvelle à la Pologne renaissante. Mais ce n'était encore là qu'une chimère, qu'une décevante illusion.

On apprit bientôt que, sous les auspices de Catherine, une confédération se formait dans l'Ukraine, à Targowiça, contre le nouvel ordre de choses, et qu'à la tête des confédérés se trouvaient Branicki, parent de Potemkin, le plus puissant des favoris de l'impératrice, le comte Séverin Rzewuski et Félix Potoçki, qui avait, sous l'ancien régime, conçu l'espoir de succéder à Poniatowski. Ils n'étaient, il est vrai, qu'un très-petit nombre, et il eût suffi, pour les disperser, d'envoyer à leur rencontre un escadron de la nouvelle milice. Mais dès qu'ils eurent publié leur manifeste, Catherine leur offrit officiellement son concours, son appui, et, dès le 18 mai 1792, une armée russe de 80,000 hommes franchit la frontière.

L'armée polonaise, déjà formée pour satisfaire à l'engagement pris avec Frédéric-Guillaume, se composait de trois divisions, placées sous le commandement de Joseph Poniatowski, de Michel Vielhouki et de Thadée Kosciusko. La diète convoqua l'arrière-ban, annonça qu'elle subviendrait à toutes les nécessités de la guerre, et que, tous devant se dévouer à l'état, en ce péril, l'état réparerait les dommages de tous. En même temps, Ignace Potoçki se rendit à Berlin, pour rappeler à Frédéric-Guillaume les termes du contrat d'alliance qu'il avait contracté récemment avec la Pologne, et le prince Czartoryski alla demander, à Vienne, quelques secours à Joseph II. Mais, à Berlin comme à Vienne, on répondit aux ambassadeurs de la Pologne que leur cause était

révolutionnaire, puisqu'ils représentaient une sorte de république et puisqu'ils parlaient de liberté; que si l'on avait fait avec eux des traités, un traité plus récent et plus solennel associait toutes les forces de l'Europe monarchique contre une grande nation qui venait de donner un abominable exemple, en dépossédant de ses droits la plus ancienne de toutes les dynasties, et en abusant de la liberté jusqu'à se donner une constitution. Réduite à elle-même, la Pologne se prépara néanmoins à combattre.

Les Russes s'avançaient à la hâte sur Varsovie, espérant bien culbuter au premier choc toute l'armée polonaise.

On se rencontra d'abord à Ziélincé, en Volhynie, le 18 juin. Joseph Poniatowski, secondé par Thadée Kosciusko, gagna cette bataille. La campagne s'ouvrait donc sous d'heureux auspices. Bientôt, à Polona, un autre avantage fut obtenu par Mokranowski, et, à Dubienka (17 juillet), Kosciusko, à la tête de 4,000 braves, battit une division russe de 18,000 hommes, commandée par le général en chef Kochowski. Ces premiers succès avaient rempli toutes les âmes d'une généreuse ardeur, et de tous côtés la jeunesse s'armait et accourait sous les enseignes glorieuses de l'antique Pologne. Mais tandis que la nation se levait pour combattre, le roi Stanislas Poniatowski, circonvenu par les agents de la Russie, abandonnait, trahissait la cause de l'indépendance nationale pour adhérer, par un acte public, à la

confédération de Targowiça. Nous devons reproduire ici les termes de cette infâme déclaration qui porte la date du 25 août 1792; les voici : « Des novateurs insensés, attachés aux principes destructeurs de la sécurité des états, ont osé renverser les lois fondamentales de la république, consacrées par tant de siècles, et lui donner une constitution monarchico-démocratique. J'accède à la confédération de Targowiça; je m'attache sincèrement à elle, et je promets, d'accord avec elle, d'agir d'autant plus volontiers pour le bien de l'état que je reconnais pour bonnes et utiles les choses qu'on veut obtenir, et que l'appui magnanime et désintéressé de S. M. l'impératrice de toutes les Russies nous promet une glorieuse issue et garantit une complète sécurité à la république. » Il est impossible de se prosterner plus bas, et de commettre un acte de félonie plus honteux et plus criminel.

Les conséquences de cette trahison furent le rappel des troupes et l'exil volontaire de tous les citoyens qui s'étaient prononcés contre la Russie. Kosciusko se rendit d'abord à Dresde, puis à Leipsig : il reçut dans cette ville le diplôme de citoyen français qui venait de lui être décerné par l'Assemblée législative.

Mais si Frédéric-Guillaume avait, au mépris de ses serments, refusé de prêter aide à la Pologne menacée d'une invasion, il craignit que, cette invasion étant consommée, la Russie n'en recueillît tous les avantages. Il se hâta donc d'envoyer une armée en Pologne, sous la

conduite de Moellendorf, non pour en chasser les Russes, mais pour réclamer d'eux une part de la conquête. Cette part lui fut accordée, et il ne s'agit bientôt plus que de faire accepter par une diète les arrangements faits entre la Prusse et la Russie. Alors, pour ne rencontrer dans cette diète aucune opposition, les ambassadeurs des deux puissances firent publier par la commission des confédérés une loi provisoire *(sanctitum)* aux termes de laquelle ne pouvaient être élus membres de l'assemblée nationale, 1° les auteurs de la constitution du 3 mai, c'est-à-dire tous les membres de la diète de 1791 ; 2° les anarchistes (on les appelait volontiers les *Jacobins*) qui n'avaient pas encore adhéré publiquement à la confédération de Targowiça, c'est-à-dire l'immense majorité des citoyens; 3° tous ceux qui jusqu'alors avaient eu quelques démêlés avec les commissaires de cette confédération. Et pour que cet odieux décret fut rigoureusement observé, des troupes russes furent cantonnées dans tous les lieux où devaient se tenir les diétines. Eh bien! ni ces violences, ni les sommes considérables distribuées pour acheter des votes, ni le séquestre mis sur les biens de tous les suspects et même sur ceux du roi, ni la confiscation du trésor public, ni la suspension de tous les paiements, ni la terrible menace de canons braqués sur la salle où la diète était assemblée, rien ne put empêcher les nonces de faire entendre les protestations les plus énergiques, quand les ambassadeurs des puissances présentèrent leur nouveau

projet de démembrement. Mais bientôt, à ces clameurs succéda le plus morne silence. Invités à délibérer sur la note qui leur était soumise, les nonces demeurèrent immobiles sur leurs siéges. On leur déclara que les portes de la salle demeureraient closes tant qu'ils n'auraient pas ratifié les conventions arrêtées entre les ambassadeurs de la Prusse et de la Russie ; ils ne se laissèrent pas même vaincre par cette menace. Depuis trois jours, ils étaient dans cette prison, décidés à mourir de faim où à se laisser traîner en Sibérie, quand un agent des puissances, Rautenberg, assis près du trône, saisit la main du vieux roi, y mit un crayon et signa lui-même du nom de Poniatowski l'acte de partage [1]. Ainsi fut obtenue cette ratification frauduleuse qui devait servir à légitimer, aux yeux de l'Europe, une nouvelle violation de tous les droits. La Russie s'empara de toutes les provinces méridionales de la Pologne ; la Prusse occupa la Grande-Pologne, ainsi que Dantzig et Thorn, dont l'indépendance avait été réservée dans le premier acte de partage. Ce qu'on voulut bien appeler encore la république de Pologne ne fut plus qu'une province de 3 millions 500,000 habitants.

On pouvait croire qu'enfin tout était réglé, et qu'il ne s'agissait plus que d'ensevelir dans une tombe silencieuse le cadavre mutilé d'un grand peuple. On se trompait, car jamais ce peuple ne devait montrer plus d'énergie, plus

[1] M. J. V. Niemcewicz, *Notice sur Kosciusko.*

de grandeur qu'à ce moment suprême. Le 12 mars 1794, le commandant d'une brigade de cavalerie, Madalinski, rassemble quelques hommes, se met à leur tête et va se jeter sur quelques garnisons prussiennes. Le 23 mars, Kosciusko arrive à Krakovie : le sénat lui donne le bâton de généralissime des armées polonaises. Il l'accepte, et, dans une proclamation chaleureuse, il appelle sous les drapeaux de la république les hommes de bonne volonté. A cet appel, toute la Pologne se soulève. Les généraux russes se portent sur Krakovie. Kosciusko marche à leur rencontre, et va lui-même leur offrir le combat près de Raçlawicé. Les Russes sont repoussés et battent en retraite. Le 17 avril, Varsovie se prononce : après une lutte acharnée de trente-six heures, la garnison russe, affaiblie de 2,200 hommes est chassée de la ville. D'heureuses nouvelles arrivent de la Lithuanie : à la tête de 300 soldats et de quelques centaines de paysans, Jasinski s'est emparé de Wilna. Ce sont partout des succès. Mais bientôt viennent les revers : 40,000 Prussiens sont entrés dans le palatinat de Krakovie, et Kosciusko, les ayant rencontrés près Szczekociny, a été contraint de leur livrer le passage après un combat de trois heures; un corps d'insurgés a été défait près de Chelm, et le traître Winiawsk a ouvert aux Prussiens les portes de Krakovie. On apprend, en outre, que 15,000 Autrichiens veillent sur la frontière silésienne. Le 14 juillet, le roi de Prusse commence le siége de Varsovie avec 50 bataillons d'infanterie, 85 escadrons de cavalerie, et

3 régiments de Cosaques. Pendant que le siége traîne en longueur, on prend les armes dans la Grande-Pologne, on attaque et on bat les garnisons prussiennes. Frédéric-Guillaume, obligé de laisser Varsovie au pouvoir des insurgés, regagne Berlin, laissant le commandement de ses troupes au général Fersen, qui se retire lui-même et attend les armées russes. Elles étaient conduites par Souwarow qui, ayant repris Wilna, se dirigeait à la hâte sur Varsovie. Contre les nombreuses légions de la Prusse et de la Russie, on pouvait encore engager le combat; mais pour témoigner qu'on préférait à la servitude une mort glorieuse : aucun des chefs de l'armée polonaise n'avait l'espoir de vaincre. Battus d'abord à Krupczycé, les insurgés le furent ensuite à Maciéiowicé, malgré les prodiges de valeur qui rendront à jamais célèbre cette funeste journée : Kosciusko fut relevé du champ de bataille privé de connaissance et conduit prisonnier à Saint-Pétersbourg. L'insurrection, privée de son chef, était vaincue. Cependant Zaionczek commandait encore à Varsovie 33,000 hommes armés de sabres et de faux. Souwarow arriva sous les murs de cette ville le 2 novembre : il y entra le 9, après avoir égorgé 20,000 habitants de tout âge et de tout sexe dans le faubourg de Praga.

Ceux des prisonniers qui tombèrent entre les mains des Prussiens furent envoyés dans les prisons de Glogaw, de Magdebourg, de Breslaw : la Russie confina les siens, au nombre de 14,000, dans les steppes désertes de la

Sibérie : pour participer en quelque chose à l'extermination de la race polonaise, l'Autriche saisit sur les frontières quelques fugitifs et les fit conduire dans les prisons d'Olmutz. Les puissances s'occupèrent ensuite de poser les bases d'un troisième traité de partage, qui ne fut définitivement conclu que le 21 octobre 1796. Catherine-la-Victorieuse fut reconnue souveraine de la Lithuanie, d'une partie de la Samogitie, et de la Volhynie ; l'Autriche vint réclamer et obtint les pays entre le Boug et la Vistule, c'est-à-dire une partie des palatinats de Mazovie, de Podlachie, de Lublin, de Brzescie, de Belz et de Krakovie ; la Prusse s'augmenta de tout le territoire situé sur la rive gauche du Boug et de la Vistule. Stanislas-Auguste Poniatowski signa, pour la forme, le 25 novembre, un acte d'abdication. « Ainsi, dit un historien moderne : fut rayée de la liste des états européens la vaillante nation qui avait servi si longtemps de barrière à l'Europe contre les Russes, les Turcs et les Tartares ; ainsi fut consommée cette longue et persévérante iniquité qui emporta pièce à pièce, qui mutila membre à membre l'infortunée Pologne, qui trois fois mit la hache dans ses chairs vives, et enfin la frappa au cœur. »

LIVRE IV.

DE L'ABDICATION DE STANISLAS PONIATOWSKI AUX DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA GALLICIE.

(1797-1846).

CHAPITRE I.

Les réfugiés polonais en Italie et en Egypte. — Actes de Napoléon à l'égard de la Pologne. — Création du duché de Varsovie. — Invasion du duché de Varsovie par les Autrichiens. — Traité de Vienne (1809). — Guerre de 1812. — Restauration du royaume de Pologne. — Issue de la campagne de Russie. — Articles du congrès de Vienne concernant la Pologne. — Conduite de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie à l'égard des provinces démembrées de l'ancienne Pologne. — Constitution donnée par l'empereur Alexandre au duché de Varsovie.

Désormais il n'y avait plus de Pologne. Les patriotes qui purent se soustraire, par la fuite, aux barbares châtiments qui menaçaient leurs têtes, vinrent chercher un refuge chez le seul peuple qui leur avait du moins témoigné de stériles sympathies : ils s'enrôlèrent au service de la France, sous le commandement de Jean Dom-

browski, et formèrent cette *légion polonaise auxiliaire*, qui, durant les campagnes d'Italie, partagea la gloire et les revers des phalanges françaises. Quelques-uns d'entre eux, Zaionczek, Sulkowski, allèrent en Egypte. Sous le Consulat, sept bataillons polonais furent incorporés aux armées françaises qui reconquirent l'Italie et gagnèrent, sur le Rhin, la bataille d'Hohenlinden. Leurs services furent aussi mal récompensés par le premier consul qu'ils l'avaient été par le Directoire. En 1805, il fut enfin permis aux réfugiés polonais d'espérer dans l'avenir. L'empereur Napoléon venait d'écraser, à Austerlitz, les Russes et les Autrichiens. Mais cet espoir fut encore trompé : si Napoléon sollicita le concours des Polonais dans la guerre qu'il eut à faire à la Prusse, il ne voulut prendre avec eux aucun engagement, et Kosciusko lui répondit que, tant de fois abusés, ses compagnons d'infortune ne demandaient plus à la France qu'un asile pour mourir en paix. Cependant, au mois de novembre 1806, la victoire conduisait Napoléon jusqu'à Posen ; et, le 18 décembre, il était à Varsovie. L'ancien territoire de la Pologne fut alors le théâtre de la guerre que termina, le 19 juin 1807, le traité de Tilsitt.

Napoléon pouvait alors rétablir le royaume de Pologne dans ses anciennes limites ; il crut assez faire en instituant le duché de Varsovie, et en déclarant Dantzig ville libre. Le gouvernement de cet état fut confié au roi de Saxe, Frédéric-Auguste. Voici le texte de l'article 5 du traité de Tilsitt : « Les provinces qui, le 1er janvier

1772, formaient une partie de l'ancien royaume de Pologne, et qui, plus tard, à diverses époques, passèrent sous la domination prussienne, appartiendront dans l'avenir (excepté celles d'entre elles qui sont mentionnées dans l'article précédent et dans l'article 9) comme propriété au roi de Saxe, sous le titre de duché de Varsovie, et seront régies par une constitution garantissant la liberté et les priviléges nationaux de ce duché, d'accord avec la tranquillité des états limitrophes. » Napoléon avait oublié tout ce qu'il devait à la Pologne, pour prêter une oreille trop facile aux décevants propos de l'empereur Alexandre, qui voulait être, disait-il, « son second contre l'Angleterre ! »

Ce fut toutefois avec une sincère allégresse que les citoyens du duché de Varsovie saluèrent, dans la personne de Napoléon, le représentant de la France, si longtemps attendu, le libérateur annoncé depuis plus d'un siècle par tant de missives trompeuses. Une commission chargée de donner une constitution à ce peuple nouveau s'occupa très-activement de ce travail : l'administration des villes et des bourgs fut, comme autrefois, confiée à des palatins et à des castellans, et le pouvoir législatif attribué à une diète composée de deux chambres : les plus importantes modifications apportées à l'ancien régime furent l'abolition du *liberum veto,* du servage, et la création d'une armée permanente composée de 12 régiments d'infanterie, 6 de cavalerie, et d'une brigade d'artillerie. La première diète se réunit le 1er

mars 1809. Le code Napoléon y fut adopté presque à l'unanimité.

Bientôt les Polonais eurent à défendre contre l'agression de l'Autriche la patrie qui venait de leur être rendue. S'étant enfin prononcé contre la France, l'empereur d'Autriche envoya Ferdinand d'Este occuper le duché de Varsovie. Aux propositions qui leur furent faites de céder sans combattre, les Polonais répondirent en prenant les armes : mais ils furent repoussés par des forces supérieures, et contraints alors d'abandonner Varsovie, ils se jettèrent dans la Gallicie, qu'ils insurgèrent. Le 14 mars, Joseph Poniatowski entrait à Lublin ; le 19, Sokolnieki s'emparait de Sandomir ; Zamosc, Léopol lui ouvraient ensuite leurs portes, et l'archiduc Ferdinand, cerné par Zaionczek et par Dombrowski, s'enfuyait à la hâte de Varsovie, laissant à la garnison de cette ville l'ordre de l'évacuer durant la nuit la plus prochaine.

Pendant ce temps, les Autrichiens étaient battus par les Français sur le Danube, et déjà les plénipotentiaires des deux puissances négociaient, à Vienne, un traité de paix : il fut conclu le 14 octobre 1809, et, suivant les articles de ce traité, quatre des anciennes provinces de la Pologne méridionale, Krakovie, Radom, Lublin et Siedlec, furent distraites du territoire autrichien et incorporées au duché de Varsovie.

Mais, dans cette époque d'agitation, tout changeait promptement de face. Les plus acharnés des anciens

oppresseurs de la Pologne, les Russes, venaient, comme alliés de l'empire français, de seconder le mouvement insurrectionnel de la Gallicie : quand, en 1812, ils se tournèrent de nouveau contre la France, ils voulurent d'abord se concilier les Polonais par des promesses, ensuite les intimider par des menaces. Mais Napoléon accourut à Wilna, et se hâta de faire proclamer la restauration de l'ancien royaume de Pologne. Le 26 juin 1812, la diète de Varsovie, rassemblée sous la présidence du prince Adam-George Czartoryski, décreta que la nation confédérée serait invitée à prendre les armes pour chasser l'étranger de toutes les terres polonaises. Cet appel fut entendu jusque dans les forêts de l'Ukraine : partout on se leva, partout on célébra par des chants civiques le retour de la liberté, et de toutes les provinces de l'ancienne Pologne arrivèrent à Wilna des bataillons de volontaires. Napoléon, qui avait froidement reçu les députés de la diète, ne voulant pas prendre avec eux des engagements pour l'avenir, fit aux troupes polonaises un accueil plus favorable : elles formèrent le cinquième corps de la grande armée. Bientôt cette armée franchit la frontière, et s'avança jusqu'à Moscou. *Sed qualis rediit?* mais comment revint-elle? On connaît trop les suites lamentables de l'expédition de Russie. Le 9 décembre 1812, les tristes débris de l'armée française traversèrent à la hâte cette capitale de l'ancien duché de Lithuanie, d'où naguère elle s'était élancée fière et joyeuse à la voix du chef que n'avait

pas encore trahi la victoire; le lendemain, les Russes entraient à Wilna. Fidèles à la France, même après tant de désastres, les légions polonaises, réduites à environ 15,000 hommes, suivirent Napoléon en Allemagne et en Saxe : Joseph Poniatowski mourut glorieusement dans les eaux de l'Elster, ayant obtenu le titre de maréchal de l'empire; Sokolnieki et Dombrowski vinrent jusqu'à Paris.

La France était vaincue; la Pologne n'avait plus rien à attendre que de la volonté, bonne ou mauvaise, des puissances coalisées. Alexandre, qui ne pouvait se défendre d'admirer cette nation héroïque dont tant de disgrâces n'avaient pu flétrir le caractère, manifesta des sentiments de bienveillance à tous les Polonais qui se rendirent auprès de lui. Les ambassadeurs des puissances étaient réunis à Vienne : Alexandre fit plaider devant eux la cause de la Pologne. Voici comment, après de longues délibérations, les plénipotentiaires de la Sainte-Alliance résolurent la question de Pologne :

Le duché de Varsovie fut réuni à l'empire de Russie, mais comme un état séparé, qui devait jouir d'une administration distincte. Cet état comprenait les palatinats de Kalich, de Mazovie, de Lublin, d'Augustow, de Sandomir, de Podlachie et de Ploçk; population, 3,608,436 a bitants.

Le grand duché de Posen fut attribué au roi de Prusse en toute souveraineté et propriété.

La Gallicie, les districts de Tarnopol et de Czorskow,

et les salines de Wiéliczka furent, au même titre, incorporées au domaine de l'empereur d'Autriche.

La ville de Krakovie, avec son territoire, fut déclarée neutre, indépendante, sous la garantie des trois puissances co-partageantes. « Aucune force armée, tels sont les termes du traité, ne pourra jamais y être introduite sous quelque prétexte que ce soit. »

Il fut d'ailleurs écrit : « Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, obtiendront une *représentation et des institutions nationales*, d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernements auxquels ils appartiendront jugera utile et convenable de leur accorder. »

Comment ces engagements ont-ils été remplis?

Dans la Lithuanie, province russe, Alexandre rétablit les anciennes coutumes, modifiées par quelques ukases impériaux. Cette province fut partagée en trois gouvernements, et les gouverneurs nommés par la Russie furent tous des nobles Lithuaniens; aux diétines fut laissé le choix des magistrats civils.

La Prusse se hâta moins de satisfaire aux engagements pris à Vienne. Enfin, en 1822, elle octroya le mensonge d'une représentation nationale à ses sujets polonais. La diète qui se réunit tous les ans à Posen ne possède qu'un seul droit, celui d'adresser des remontrances dont jamais on ne tient compte.

La Gallicie possède une diète semblable dont les séances annuelles durent trois jours.



C'est l'empereur Alexandre qui manifesta les meilleurs sentiments à l'égard de la Pologne ; il s'empressa d'exécuter loyalement, il faut le dire, les conventions de Vienne, et si, plus tard, cédant à des conseils funestes, il changea de conduite et rendit son gouvernement odieux aux Polonais, nous devons rappeler qu'au mois de novembre 1815, il reçut à Varsovie des hommages presque enthousiastes. La constitution qu'il donna, vers cette époque, au nouveau royaume de Pologne, ne fut pas accueillie avec moins de faveur. Abrogée en 1832 par un acte de violence contre lequel les chambres françaises protestent annuellement, cette charte possède encore la vie légale : les droits qu'elle reconnaît, bien que l'exercice en soit interdit, appartiennent encore aux citoyens de l'état de Varsovie. Aussi jugeons-nous utile de reproduire ici le texte de cette charte, dont tous les articles protestent énergiquement, et contre les faits accomplis en 1832, et contre le silence coupable des états qui ont lâchement laissé confisquer par la Russie une nation dont l'existence avait été garantie par leurs représentants au congrès de Vienne. Voici ce document :

« Le gouvernement se compose de trois pouvoirs : le roi, une chambre haute et une chambre basse. Le pouvoir exécutif réside dans la personne du roi, et dans celle de ses officiers. La couronne doit être héréditaire ; le roi déclare la guerre, nomme les sénateurs, les ministres, les conseillers d'état, les évêques, etc. ; convo-

que, proroge ou dissout les chambres. Le roi peut nommer un lieutenant qui doit être membre de la famille royale ou Polonais. Le roi, ou son lieutenant, est assisté d'un conseil d'état. L'administration ministérielle est divisée en cinq départements : 1° le département de l'éducation publique; 2° le département de la justice; 3° le département de la police et de l'intérieur; 4° le département de la guerre ; 5° le département des finances.

« Tous ces départements sont sous la surveillance d'un ministre.

« Les ministres sont responsables de tout acte ou de tout décret contraire à la constitution.

« Le roi et les deux chambres forment l'autorité législative. Le sénat, ou la chambre haute, se compose des princes du sang royal, d'évêques, de palatins et de castellans. Leurs fonctions sont à vie, et ils sont nommés par le roi. Cependant le sénat présente deux candidats quand une place vient à vaquer dans ce corps, et le roi choisit. Un sénateur doit payer 1,200 florins polonais d'impositions. Le nombre des sénateurs ne doit jamais excéder la moitié de celui des membres de la chambre basse.

« Cette dernière chambre se compose de soixante-dix-sept membres qui doivent être élus par les nobles dans les diétines, un par chaque district, et cinquante-un membres sont élus par les communes. Il faut, pour être nonce ou député, être âgé de trente ans et payer

100 florins d'impositions. Tout membre cesse d'être député, qui accepte un emploi civil ou militaire. Les électeurs des communes sont les propriétaires, les manufacturiers, et ceux qui ont un fonds de commerce ou un capital qui s'élève à 10,000 florins, tous les curés et vicaires, les professeurs, et, en général, tous ceux qui ont acquis de la réputation dans l'exercice d'une profession libérale.

« La diète doit se réunir, tous les deux ans, à Varsovie, et siéger pendant trente jours. Toutes les motions sont décidées par la majorité des votes, et un projet de loi adopté par une chambre doit être ensuite porté à l'autre. Tous les projets de loi, relatifs aux finances, doivent être présentés d'abord à la chambre basse. Chaque projet de loi n'est considéré comme définitivement adopté qu'après le consentement du roi.

« La couronne du royaume de Pologne est héréditaire dans notre personne et dans celle de nos descendants, héritiers et successeurs, suivant l'ordre de succession établi pour le trône impérial de Russie.

« Les relations politiques extérieures de notre empire seront communes au royaume de Pologne.

« La religion catholique romaine, professée par la plus grande partie des habitants de la Pologne, sera l'objet des soins particuliers du gouvernement ; mais sans déroger, en aucune manière, à la liberté des autres cultes qui peuvent être professés, et qui sont également placés sous la protection du gouvernement.

« La liberté de la presse est garantie. La loi réglera les moyens d'en réprimer les abus.

« La loi protége également tous les citoyens, sans distinction de classe ou de condition.

« Chaque individu arrêté sera traduit, dans le délai de trois jours au plus, devant un tribunal compétent, pour être interrogé ou jugé d'après les formes prescrites. S'il est acquitté à son interrogatoire, il sera mis en liberté.

« Les emplois publics, civils ou militaires ne peuvent être exercés que par des Polonais.

« La nation polonaise aura pour toujours une représentation nationale, qui se composera du roi et des deux chambres. Le sénat formera la première de ces chambres ; les nonces et les députés des communes formeront la seconde.

« Tous nos successeurs au royaume de Pologne sont engagés à se faire couronner rois de Pologne dans la capitale, suivant la forme que nous déterminerons ; et ils prêteront le serment ci-dessous :

« *Je jure et promets, devant Dieu et son Evangile,*
« *de maintenir et de soutenir la charte constitution-*
« *nelle de tout mon pouvoir.* »

« La chambre des représentants est composée : 1° de soixante-dix-sept membres élus par les diétines ou assemblées de nobles, à raison d'un membre par chaque district ; 2° de cinquante-un représentants des communes.

« La chambre est présidée par un maréchal choisi parmi les membres et nommé par le roi.

« Les membres de la chambre des députés exercent leurs fonctions pendant six ans. Tous les deux ans, le tiers de ces membres est renouvelé. Ainsi, et pour la première fois, un tiers seulement des membres de la chambre des députés demeure en fonction pendant deux ans, et un autre tiers pendant quatre ans. La liste des membres sortants à ces époques est tirée au sort.

« Le roi a le droit de dissoudre la chambre des représentants. S'il use de son droit, la chambre se sépare, et le roi ordonne, dans le cours de deux mois, de nouvelles élections.

« L'ordre judiciaire est constitutionnellement indépendant. Il y aura des justices de paix pour toutes les classes des habitants. »

CHAPITRE II.

Commencements de la réaction russe. — Mort d'Alexandre. — Nicolas, roi de Pologne. — Insurrection de 1830. — Chlopicki, dictateur. — Message de Nicolas. — Déclaration de déchéance. — Gouvernement national. — Premiers succès des insurgés. — Bataille de Grochow. — Schrzynecki. — Déposition de Skrzynecki. — Il est remplacé par Dembiski. — Emeute du 15 août. — Casimir Malachowski. — Prise de Varsovie. — Manifeste de Ribinski.

Quand Alexandre quitta le royaume de Pologne pour rentrer dans ses états héréditaires, il laissa, comme ses représentants à Varsovie, le grand-duc Constantin, avec le titre de général en chef de l'armée polonaise, et le baron de Nowossiltzoff, avec celui de commissaire impérial. Comme ils n'avaient entendu ni l'un ni l'autre la voix de l'Egérie qui avait initié l'empereur Alexandre aux mœurs et aux idées de l'Europe libérale, Constantin et Nowossiltzoff traitèrent bientôt le royaume de Pologne en pays conquis, et respectèrent peu ses priviléges, quand ils furent une entrave à l'exercice de leur bon plaisir. On murmura contre cette conduite : ces murmures leur causèrent de l'effroi, et ils supplièrent alors très-vivement Alexandre de leur venir en aide contre l'esprit indiscipliné des Polonais. Le premier sacrifice

que fit l'empereur à leurs pressantes requêtes fut celui de la liberté de la presse; elle fut supprimée en 1819. A la diète de 1820, il y eut quelque agitation; la plupart des projets proposés par le gouvernement furent rejetés.

La lutte était donc commencée entre les Polonais et leurs altiers régents. Alexandre écrivit alors qu'il avait été bien généreux, et qu'il ne tarderait pas à soumettre les esprits indociles en retirant toutes les grâces qu'il avait faites à la Pologne; cette menace, rendue publique, les patriotes se concertèrent. Une première conspiration fut découverte en 1822. Les membres présumés de cette conspiration furent incarcérés, la violence fut mise à l'ordre du jour, et, sur les rapports quotidiens de ses agents de police nombreux et actifs, le grand-duc fit enlever et torturer dans les cachots des milliers de suspects. Ce système de terreur ne produisant pas tous les résultats qu'on s'en était promis, une nouvelle atteinte fut portée à la constitution; il fut interdit au public d'assister aux séances de la diète (1825).

Alexandre mourut le 1er décembre de cette année 1825, et, le 25, Nicolas prêta, comme roi de Pologne, le serment constitutionnel. On le savait mal disposé à l'égard des franchises octroyées en 1815; aussi, dès le commencement de son règne, le grand-duc Constantin montra-t-il encore plus d'intolérance et plus d'orgueil. De nouvelles conspirations se formèrent : toujours tra-

his, les conjurés se retrouvaient toujours et s'entretenaient de plans chimériques, d'espérances illusoires. Pendant ce temps, la Russie confisquait toutes les libertés de la Pologne, et, pour ne pas entendre les plaintes de la nation opprimée, on laissait s'écouler cinq années sans convoquer aucune diète. On peut dire qu'en 1830 tout était prêt à Varsovie pour un mouvement national : peut-être même eût-il éclaté de lui-même, sans excitation étrangère, quand on reçut la nouvelle des événements de Paris, de Bruxelles et d'Allemagne. Alors on n'hésita plus un seul instant ; les plus circonspects des patriotes s'associèrent eux-mêmes au projet d'un soulèvement, et l'heure d'agir fut désignée.

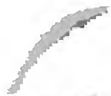
Le 29 novembre un officier, Wysoçki, se présenta, vers sept heures du soir, à la caserne des porte-enseignes : on l'attendait, et 160 jeunes gens sortirent en armes de cette caserne pour se diriger vers les cantonnements de la cavalerie russe, à Lazienki. Aux premiers coups de feu qui se firent entendre, les étudiants de Varsovie coururent vers le palais habité par le grand-duc ; ils allaient le surprendre endormi sur un lit de repos, quand, réveillé par un de ses domestiques, Constantin prit la fuite et se retira chez la princesse de Lowich, sa femme. Pendant ce temps, les troupes polonaises allaient au secours des porte-enseignes repoussés par les Russes, et, sur toutes les places de la ville, s'engageait un combat meurtrier. Les Russes avaient pour eux les plus gros bataillons ; ils pouvaient, en outre, compter sur les prin-

cipaux officiers des troupes polonaises; quelques-uns mêmes des complices de l'insurrection venaient de trahir la cause qu'ils avaient juré de servir : mais contre eux allait se soulever tout un peuple exaspéré par les excès d'une longue tyrannie, et quand les premiers combattants, s'étant rendus maîtres de l'arsenal, purent distribuer 30,000 fusils aux habitants de la ville, la question fut décidée : écrasés sur tous les points, les Russes se retirèrent pour se rallier aux portes de Varsovie.

Le 30 novembre, la révolution pouvait se croire victorieuse : les Russes avaient fait leur retraite, et l'on n'entendait plus que de rares et lointains coups de feu. Mais déjà la contre-révolution était à l'œuvre. Les membres du conseil, présidé par le prince Lubecki, qui administrait le royaume au nom de l'empereur Nicolas, s'étaient rassemblés pendant la nuit du 29, et à la première nouvelle de la retraite de Constantin, ils avaient pris le parti d'accepter, de diriger, ou de comprimer le mouvement. On suppose volontiers que les intentions de la plupart d'entre eux étaient honnêtes, mais, représentants de l'empereur de Russie et compromis à son service, ils devaient être suspects aux patriotes. Ils appelèrent près d'eux, pour mériter la confiance du parti vainqueur, des hommes recommandables par d'anciens services, les vétérans de la milice nationale, les princes Adam Czartoryski et Michel Radziwill, le général Paç, le sénateur Kochanowski, le poète Niemcevicz et le gé-

néral Chlopicki. Le 1er décembre, ils s'adjoignirent encore le castellan Léon Dembrowski, et les nonces Lelewel, Wladislas Ostrowski et Gustave Malakowski. Il fallait agir, on temporisa : ce fut la première faute. Cependant on obtint d'une démarche pacifique auprès du grand-duc l'éloignement des troupes russes. Quelle que fût son habileté diplomatique, le prince Lubecki n'était pas capable de dominer les circonstances : quand il entendit retentir à ses oreilles les premières menaces des patriotes qui, fiers du succès de leurs généreux efforts, n'entendaient plus qu'on parlât d'entrer en arrangement avec l'empereur, il se démit de ses fonctions ; son exemple fut suivi par ses collègues, et le conseil impérial fut remplacé par un gouvernement provisoire dont les membres furent Czartoryski, Kochanowski, Paç, Dembrowski, Niemcevicz, Lelewel et Wladislas Ostrowski. C'est alors qu'un homme plus populaire et plus audacieux que Lubecki se présenta pour jouer son rôle : le 5 décembre, le général Chlopicki se proclama lui-même dictateur.

Chlopicki, vieux soldat, avait l'estime de l'armée, et l'on ne peut nier qu'il ne fût capable de la conduire ; mais il se crut un homme d'état, il donna cette opinion de lui-même à ses amis, et comme d'ailleurs la plupart des membres du gouvernement provisoire, redoutant déjà les suites de la révolution, ne voyaient pas avec déplaisir qu'un téméraire osât les débarrasser d'une responsabilité fort onéreuse, il s'installa dictateur, fit



une proclamation bouffonne, et déclara sans plus de détours qu'il avait un plan de conduite, un plan de gouvernement à faire prévaloir. Le plan du général Chlopicki était fort simple : « A moins de circonstances extraordinaires, disait-il, nous ne pouvons lutter contre la Russie. Il faut attendre qu'une révolution éclate dans ce pays pour nous en séparer ; jusque-là il faut contenir la nôtre et laisser tout en place, afin que l'empereur se persuade qu'il peut recouvrer son royaume de Pologne, et pendant ce temps, négocier et demander des garanties [1]. » C'est ainsi que, dans l'attente d'une révolution en Russie, Chlopicki laissait à l'empereur le temps de rassembler une formidable armée, négligeait les affaires les plus importantes et faisait jeter en prison un des membres du gouvernement, le plus populaire, le plus zélé pour la cause de la révolution polonaise, Joachim Lelewel.

Lubecki était parti pour Saint-Pétersbourg, espérant, disait-il, obtenir de Nicolas la reconnaissance des faits accomplis et les garanties au moyen desquelles le dictateur s'était flatté d'apaiser tous les ressentiments. La réponse de l'empereur se faisant attendre, Chlopicki fut pressé de rassembler des forces et de tout préparer pour soutenir la lutte. Il refusa. Ce refus ayant été mal accueilli, il osa dire aux députés de la diète : « Si vous avez une conscience à rompre si facilement les ser-

[1] M. Fletcher, *Hist. de Pologne*, t. II, p. 69.

ments prêtés à votre *souverain légitime,* telle n'est pas la mienne; *ce que je fais ici, je le fais au nom de Nicolas*[1]. » Et, ces paroles prononcées, il déposa la dictature.

Arriva bientôt un message de Saint-Pétersbourg. Nicolas invitait les bons citoyens, les sincères amis de l'ordre à rechercher les criminels auteurs de la révolution, et à leur infliger un châtiment exemplaire : cela fait, disait-il, il ne refuserait pas de pardonner à une ville qu'il aimait, à une nation pour laquelle il professait la plus vive estime. Ce message fut reçu comme il devait l'être. Quand la diète en connut les termes insultants, elle y répondit par la déclaration suivante qui fut rédigée séance tenante, par le vénérable Niemcevicz : « Les traités les plus solennels ne sont obligatoires qu'autant qu'ils sont fidèlement observés par les parties contractantes. La longanimité avec laquelle nous avons supporté nos longues souffrances est connue du monde entier. La violation, si souvent répétée, des libertés qui nous avaient été garanties par les serments de deux monarques, délie aujourd'hui la nation polonaise du serment qu'elle a prêté à son souverain, et l'empereur Nicolas ayant déclaré que le premier coup de canon qui serait tiré de notre côté serait le signal de la ruine de la Pologne, toute espérance d'obtenir la réparation de tant d'injures nous est enlevée, et nous n'avons plus à écou-

[1] *La Pologne,* par Roma Soltyk, t. I, p. 178

ter que les conseils d'un noble désespoir. La nation polonaise, représentée par ses deux chambres, se déclare peuple indépendant et investi du droit de conférer la couronne à celui qu'elle en jugera le plus digne. » Cet acte de déchéance fut voté par acclamation le 25 janvier, les nonces se séparèrent en criant : « *Vive la Pologne!* » et les habitants de Varsovie, pour applaudir à l'énergique déclaration de leurs dignes mandataires, parcoururent, durant toute la nuit, les rues de la ville, chantant les hymnes de la liberté. Le 30, le gouvernement national fut constitué et composé de cinq membres irresponsables, dont voici les noms : le prince Adam Czartoryski, président, et les nonces Barzykowski, Vincent Niémoiowski, Théophile Morawski et Joachim Lelewel.

Une armée russe, forte de 110,620 hommes, et de 396 pièces de canon, franchit aussitôt la frontière sous les ordres du maréchal Diebitch. L'effectif de l'armée polonaise, placée sous les ordres de Michel Radziwill, n'était que de 44,000 hommes mal équipés. On proposa néanmoins de traverser le Boug, d'aller en avant et d'aborder de front les forces bien supérieures de l'ennemi. Cette proposition fut appuyée par Clopicki, qui avait fini par oublier ses grands projets, ses serments, et le reste, pour aider loyalement, du concours de sa vieille expérience, le généralissime qui lui avait été donné pour successeur. Cependant il ne put faire prévaloir son avis, et les troupes polonaises furent con-

centrées vers le faubourg de Praga, aux portes de Varsovie.

Le premier engagement eut lieu à Liw, le 11 février; le capitaine Wysoçki, à la tête d'un bataillon, arrêta l'ennemi pendant vingt-quatre heures : le 14, Dwerniski lui prit, à Stoczek, 11 canons. Mais ce n'étaient là que des escarmouches : le 19 au matin, 80,000 Russes et 30,000 Polonais se rencontrèrent près des bois de Grochow. On se battit jusqu'au soir, mais sans résultat. Le lendemain, le combat s'engagea de nouveau sur toute la ligne, et le champ de bataille fut couvert de morts; malgré la supériorité de ses forces, Diébitch ne put se frayer un passage à travers les carrés polonais. Après avoir donné quatre jours de repos à ses troupes, il recommença l'attaque et ne fut guère plus heureux. Affaiblie de 5,000 hommes, l'armée polonaise se réplia sur Varsovie : mais comme Diébitch en avait perdu 10,000 environ, il n'osa pas la suivre, et quelque temps après il s'éloigna de Grochow pour aller prendre ses positions d'hiver dans le palatinat de Lublin.

La menaçante prophétie de l'empereur Nicolas n'était plus qu'un vain mot : l'armée russe qui devait ne faire qu'une course jusqu'à Varsovie, châtier cette ville coupable et faire restituer la couronne à l'héritier des Romanoff, avait été contrainte de reculer devant d'intrépides légions commandées par un chef inhabile et de suspendre elle-même les hostilités.

Les reproches ne furent pas épargnés à Radziwill :

son inexpérience avait compromis l'armée. Il déclara sans dépit et sans regret qu'il était prêt à céder le commandement : le général Skrzynecki, qui s'était signalé à la bataille de Grochow, fut élu généralissime. Son premier soin fut de réorganiser l'armée, dont l'effectif fut porté à 55,500 hommes. Voulant ensuite justifier, par quelque action d'éclat, la confiance que l'on avait placée dans son courage et dans son habileté, Skrzynecki résolut d'aller chasser le général russe Geissmar des positions qu'il occupait encore non loin de Praga. Cette expédition fut heureuse. Surpris par la division Rybinski, Geissmar fut contraint de prendre la fuite, après avoir fait des pertes considérables. Cependant 25,000 Russes occupaient encore, sous les ordres de Rosen, la clairière de Dembé-Wielké, à quatre milles de Praga : poursuivant les débris du corps de Geissmar, l'armée polonaise se trouva bientôt aux prises avec la division de Rosen, et une nouvelle bataille fut livrée (31 mars). Au premier choc, l'infanterie polonaise soutint seule tout l'effort des Russes; engagée dans un marais, la cavalerie ne put se déployer que vers la nuit : mais alors, elle décida la victoire. Le lendemain, 1er avril, l'armée russe était en pleine déroute. Lubienski chercha les traces des fuyards, les atteignit et revint au quartier-général avec 12,000 prisonniers et 50 caissons d'artillerie : des régiments entiers avaient mis bas les armes à l'approche des escadrons polonais. Il y eut 4,000 de ces prisonniers, la plupart Lithua-

niens, qui prirent du service sous les drapeaux de la révolution.

Après cet éclatant succès, Skrzynecki voulait marcher droit sur Diébitch ; mais ayant appris que la route la plus directe était impraticable, il prit alors le parti de se tenir sur la défensive. Cependant, le 9 avril, on se mit en marche vers Siedlcé pour achever les restes du corps de Rosen, auxquels étaient venues se joindre deux divisions de 10,000 hommes. Un vif engagement eut lieu près d'Iganié, et les Polonais furent encore une fois vainqueurs. Tout l'honneur de cette journée fut pour le général Prondzynski ; l'affaire était déjà décidée, quand Skrzynecki arriva sur le champ de bataille.

C'est alors qu'on reçut la nouvelle d'un mouvement lithuanien. Dwernicki avait parcouru la Volhynie, chassant les Russes devant lui, les culbutant à chaque halte et insurgeant la province ; mais il avait été bientôt repoussé par des forces très-supérieures, jeté en Gallicie, arrêté et interné par l'Autriche. L'Ukraine et la Podolie s'agitaient aussi, mais les Russes étaient partout, et dès qu'un bataillon de volontaires venait de se former, ils accouraient en nombre et le dispersaient. Après avoir perdu beaucoup de temps en délibérations inutiles, en marches et en contre-marches qui trahissaient son peu d'expérience et l'indécision de son caractère, Skrzynecki se porta sur Ostrolenka, au nord de Varsovie, laissant Diébitch pour aller attaquer un autre corps d'armée russe. Uminski restait devant Diébitch avec

quelques troupes : quand on apprit au quartier-général russe la marche de Skrzynecki sur Ostrolenka, Diébitch, avec 24,000 hommes, courut sur Uminski, espérant enlever ses positions, sans rencontrer une résistance sérieuse ; mais il s'abusait : Uminski combattit vaillamment, fit sa retraite avec ordre, sans se laisser entamer, et intimida tellement l'ennemi que, loin de le suivre, il s'éloigna, craignant une embûche.

Skrzynecki allait alors à petites journées, à la rencontre de la garde russe, cantonnée vers Ostrolenka, entre le Boug et la Narew; le 15, le 16 et le 17 mai, il y eut des engagements partiels, dans lesquels les Polonais, supérieurs en nombre, obtinrent d'insignifiants avantages : les Russes se retiraient vers Bialystok, et si Skrzynecki, suivant les conseils de Soltyk, de Prondzynski, les eût poursuivis avec vigueur, il les eût écrasés. Mais il fut trop long-temps incertain, craignant toujours de compromettre ses affaires par une agression inopportune. Diébitch mit à profit ces lenteurs, traversa le Boug à Granne et vint appuyer sa vieille garde, avant que Skrzynecki ne l'eût même sérieusement attaquée. Le généralissime de l'armée polonaise fit alors, à son tour, un mouvement rétrograde vers Ostrolenka, mais il fut poursuivi par Diébitch. La bataille s'engagea le 26 mai, sur les bords de la Narew. Elle fut des plus meurtrières : l'armée polonaise resta maîtresse du terrain, et défendit toutes ses positions avec une vaillance héroïque, Skrzynecki donnant l'exemple aux plus bra-

ves ; mais elle perdit dans cette journée 7,000 soldats et 300 officiers. Du côté des Russes, il y eut environ 15,000 hommes mis hors de combat.

Durant la nuit, Skrzynecki, craignant d'être attaqué le lendemain, se retira sur Varsovie : Diébitch n'osa pas le suivre, et se fortifia dans Ostrolenka.

Il y eut alors une sorte de suspension d'armes dans le royaume de Pologne, et la Lithuanie devint le théâtre de la guerre. Les généraux Giélgud, Chlapowski et Dembiski se maintinrent pendant deux mois dans cette province, livrant chaque jour un nouveau combat; mais il fallut enfin céder au nombre. Giélgud et Chlapowski furent contraints de chercher un refuge en Prusse : Dembiski fut assez heureux pour traverser les lignes ennemies, sans laisser de traces de son passage. Il revint le 3 août à Varsovie : on le croyait alors prisonnier des Russes.

Entre Varsovie et Ostrolenka, sur la rive gauche de la Narew, est la ville de Pultusk. Diébitch s'étant avancé jusqu'à cette ville, y réunit 60,000 hommes et y établit son quartier-général. C'est là qu'il reçut le comte Orloff, dans les premiers jours du mois de juin. Le comte Orloff venait de la part de l'empereur gourmander la mollesse du général en chef. Diébitch, affecté par ses réprimandes, mourut subitement au sortir d'un banquet, le 10 juin. Quelques jours après on apprit au camp de Pultusk, la nouvelle de la mort du grand-duc Constantin. Le 24 juin, le feld-maréchal Paszkiéwitsch prit le commandement de l'armée russe.

Nicolas voulait promptement en finir avec l'insurrection : Paszkiéwitsch avait pour instructions d'agir avec vigueur et de précipiter les événements. Il importait donc que le généralissime de l'armée polonaise profitât des instants. Mais, indolent de son naturel, Skrzynecki se laissait encore endormir par les perfides épitres que lui adressait M. le général Sébastiani. Le rôle que joua dans cette circonstance M. le général Sébastiani, fut, appelons les choses par leur nom, un rôle misérable. Il promit beaucoup, fit montre d'une mensongère sympathie pour les douleurs de la nation polonaise, et entretint, par une correspondance active, de funestes illusions, lui qui devait bientôt, à la nouvelle de l'entrée des Russes dans la capitale du royaume de Pologne, prononcer devant une chambre française ces abominables paroles : « *L'ordre règne à Varsovie!* » Mais que la France ne soit pas jugée complice de cette trahison! Elle ne se contentait pas alors de manifester des vœux sincères en faveur de la révolution de Pologne : elle attendait, elle réclamait une efficace intervention. Et avec quelle ardeur, avec quel enthousiasme! on se le rappelle. Que de mains sollicitaient des armes pour aller combattre les bandes de Paszkiéwitsch!

En Pologne, l'inaction de Skrzynecki était la matière des interprétations les plus diverses. Tandis qu'il n'était que la dupe de M. Sébastiani, on l'accusait de connivence avec la Russie : accusation assurément imméritée, mais que semblaient justifier ses inexplicables len-

teurs. Il fut sommé de comparaître devant une commission instituée juge de sa conduite. Cependant cette commission ne voulut pas encourager par une enquête publique d'injustes soupçons : elle se contenta d'intimer au généralissime l'ordre de marcher en avant. Il sortit de Varsovie le 3 août; le 6, il arrivait à Bolimow avec 48,000 hommes. On était à quelques milles de l'armée russe, et le moment semblait opportun pour livrer bataille. Mais Skrzynecki avait reçu de M. de Flahaut une lettre qui le priait d'attendre encore le résultat des négociations entamées par la France. Il attendit, et laissa les Russes mal engagés se rallier sur Lowicz.

C'est alors qu'on prit enfin le parti de mettre à l'écart le nouveau Fabius, et de lui donner pour successeur dans le commandement, un homme d'un caractère plus décidé. Les suffrages se portèrent sur le général Dembiski. Ce n'était pas le meilleur choix que l'on pût faire. Nous ne voulons pas ici dresser l'inventaire des partis qui se disputaient alors à Varsovie la suprême influence ; nous ne voulons reproduire aucune de ces récriminations passionnées dont le texte est sous nos yeux : qu'il nous soit toutefois permis de rappeler qu'en 1792, la révolution française, compromise par la mollesse oisive des constitutionnels, fut sauvée par l'énergie de leurs adversaires, et qu'en 1831, les constitutionnels ou conservateurs polonais, timides par excès de prudence, ne sachant prendre aucune initiative, et laissant toute la conduite de leurs affaires

aux diplomates étrangers, n'étaient pas les hommes que réclamaient les circonstances, et qu'ils ne pouvaient que tout perdre en voulant tout sauver. Or, Dembiski appartenait, ansi que Skrzynecki, à ce parti conservateur qui avait déjà fourni trop de preuves de son impuissance. A peine fut-il nommé, qu'il fit publiquement l'éloge de son prédécesseur, approuva toutes ses mesures, et déclara qu'il s'efforcerait de l'imiter. Ce langage étonna d'abord, puis souleva les esprits. Dembiski répondit aux remontrances des clubs, des journaux et de la minorité des membres de la diète, en faisant replier, dans les retranchements de Varsovie, les troupes qui tenaient la campagne.

Il y avait de l'audace dans cette manière d'agir, mais cette audace ne se déployait pas contre les Russes. Dembiski fut accusé de servir les projets de la contre-révolution, et comme il ne dissimulait pas assez qu'il était d'un parti, comme il semblait même, avec une obstination puérile, affecter de prendre plus à cœur les intérêts de ce parti que ceux de la nation, on s'agita, et les tumultes commencèrent.

Dans la nuit du 15 août, la population de Varsovie se souleva aux cris de *vive la liberté!* et massacra les prévenus de haute trahison, détenus au château royal. La plupart des membres du gouvernement prirent la fuite, laissant l'émeute maîtresse de la ville. Ce fut un des chefs du parti démocratique, le général Krukowiecki, qui rétablit l'ordre. Comme il possédait la confiance du

peuple, le torrent s'arrêta devant lui. C'est alors qu'on put apprécier combien les choses de la patrie touchaient peu les conservateurs, et combien, d'autre part, ils étaient soucieux de leurs propres affaires. Aussitôt qu'ils n'entendirent plus les clameurs populaires qui leur avaient causé tant d'effroi, ils revinrent à Varsovie, firent jeter dans les prisons les chefs du parti démocratique, et annoncèrent que Dembiski arrivait derrière eux pour châtier les mutins. Les deux chambres prévinrent l'effet de ces menaces, en supprimant le gouvernement provisoire où les conservateurs étaient en majorité. Il fut remplacé par un président de gouvernement, auquel fut attribuée la nomination du généralissime et des ministres.

Elu président par les deux chambres, Krukowiecki nomma genéral en chef le vétéran de l'armée, Casimir Malachowski.

Les troubles civils étaient apaisés. On se rappelait enfin qu'une armée russe était à quelques milles de Varsovie. Un conseil de guerre ayant été rassemblé, il fut décidé qu'on se hâterait de reprendre l'offensive : 18,000 hommes furent envoyés sur la rive droite de la Vistule, sous le commandement du général Ramorino. Jaloux de faire oublier les fautes qu'ils avaient commises, le prince A. Czartoryski, G. Malachowski et d'autres membres du parti conservateur voulurent accompagner Ramorino et servir sous ses ordres; il les accepta comme officiers d'état-major, et ils firent no-

blement leur devoir dans cette expédition. En même temps le général Lubienski partit avec 4,000 hommes pour le palatinat de Ploçk; il ne resta que 20,000 hommes à Varsovie. On pouvait encore combattre, mais on avait perdu tout espoir de vaincre. Paszkiewitch devait, en quelques heures, arriver avec 120,000 Russes sous les retranchements de Varsovie.

Le 4 septembre, Paszkiewitch fit offrir, de la part de l'empereur, l'oubli du passé : les garanties qu'il proposait pour l'avenir n'étant pas jugées suffisantes, ses propositions furent repoussées. Le 6, il développa ses lignes, ferma toutes les routes qui conduisent à Varsovie, et commença l'attaque au lever du jour. On courut aux remparts, et ils furent vaillamment défendus. Mais que pouvait le courage contre le nombre? A trois heures du soir, Paszkiewitch s'était rendu maître des fortifications de Wola, et rappelait ses troupes, remettant au lendemain l'assaut de la ville. Le 7, au matin, Krukowiecki se rendit au camp des Russes, sans même avoir consulté ses ministres. Il était convaincu que toute résistance était désormais impossible, et que, pour prévenir la ruine de Varsovie, il fallait traiter. Paszkiewitch renouvela ses conditions, accorda trois heures de trève, et Krukowiecki revint soumettre à la diète les articles proposés par le général russe. Mais telle était l'effervescence des esprits, qu'on ne put s'entendre; la diète ne voulant pas accepter la responsabilité d'une capitulation qu'elle considérait comme un deshonneur, Krukowiecki refu-

sant de traiter sans avoir obtenu l'acquiescement de la diète aux conditions dictées par les Russes, et quelques membres déclarant que tout n'était pas encore perdu, qu'un dernier effort pouvait rétablir les affaires et que l'armée était impatiente d'engager de nouveau le combat. On n'avait pas fini de délibérer, quand un bruit épouvantable se fit entendre : la trève était expirée, le bombardement commençait. A neuf heures du soir, après une héroïque défense, on ne combattait plus qu'aux sinistres lueurs de l'incendie. Krukowiecki fit retirer ses troupes sur Praga.

Il fut alors accusé par Malachowski d'avoir trop tôt désespéré de la patrie. Quoi? les Russes étant sous les remparts, les faubourgs livrés aux flammes, l'armée polonaise affaiblie de 5,000 hommes, il y avait encore quelque espoir de repousser l'ennemi! Malachowski le disait, on voulut avoir confiance dans ses paroles, et l'on retira le commandement à Krukowiecki, pour le donner à cet intrépide vieillard. Mais il fut lui-même bientôt contraint de donner le signal de la retraite. Le 8, les Russes entrèrent à Varsovie. Ils n'y rencontrèrent que des femmes éplorées, que des vieillards accablés par le regret d'avoir trop vécu : toute la population virile s'était éloignée, pour ne pas assister à ce spectacle de honte. Un seul homme osa publiquement manifester de la joie : mais c'était un étranger. Disons le nom de cet homme, et qu'on ne l'oublie pas : c'était M. Durand, consul-général de la

France à Varsovie, le principal agent de M. le maréchal Sébastiani [1].

Ce qui restait de l'armée polonaise se dirigea sur Modlin, avec 70 membres de la diète. A peine fut-on arrivé dans cette ville, qu'on parla de reprendre l'offensive contre les Russes. Elu président du gouvernement à la place de Krukowiecki, démissionnaire, Bonaventure Niémoiowski réunit un conseil et lui demanda de donner un chef à l'armée. Malachowski fut prié de conserver son commandement; mais il refusa, disant: « Un général qui a signé la capitulation de la capitale ne peut plus commander à une armée polonaise. » Rybinski lui fut donné pour successeur. Rybinski avait la volonté d'agir, de recommencer les hostilités, et de remettre en question, si faire se pouvait, le sort de la Pologne; mais, si les dangers l'effrayaient peu, il fallait bien qu'il tînt compte des obstacles. Ces obstacles devinrent bientôt si nombreux, qu'il n'y eut même plus lieu de délibérer sur le parti qu'il restait à prendre. Cependant Rybinski crut devoir convoquer un conseil de guerre. A la majorité de 36 voix contre 7, ce conseil décida qu'il n'y avait plus qu'à traiter de la paix. Mais les conditions proposées par le feld-maréchal ne purent être acceptées. Rybinski conclut une convention avec les autorités prussiennes, et, le 5 octobre, il passa la frontière avec 20,000 hommes, ayant pour escorte les divisions de Paszkiéwitch et de Pahlen.

[1] Roman Soltyk, *la Pologne*, t. II, p. 464.

Nous devons reproduire ici le manifeste qu'il rédigea dans cette circonstance :

« Le monde connaît déjà les motifs qui ont porté la nation polonaise à se soulever et à revendiquer, les armes à la main, les droits imprescriptibles que le temps ni la force n'ont pu lui ravir. Le manifeste publié par les chambres réunies de Pologne a fait connaître à l'Europe civilisée les abus dont les Polonais avaient été victimes, les griefs dont ils avaient demandé le redressement et l'accueil que leurs justes représentations avaient reçu de l'empereur de Russie. Sourd à la voix du peuple polonais, c'est par la guerre qu'il répondit à nos réclamations, et des combats meurtriers s'engagèrent aussitôt entre le puissant empire du Nord et une poignée de braves, armés pour défendre la plus noble des causes. Souvent conduits à la victoire, les Polonais prouvèrent sur les champs de bataille qu'ils savaient soutenir leurs droits ; et tous les citoyens témoignèrent assez par leur conduite publique et privée qu'il n'était pas de sacrifice qu'ils ne fussent prêts à faire avec joie sur l'autel de la patrie. La justice de l'histoire, celle des souverains et des peuples, à laquelle les Polonais, victimes d'une cruelle destinée, ne cessent d'en appeler, saura apprécier la noblesse de leur entreprise, la grandeur de leurs efforts, leur persévérance dans le malheur, et la difficulté, l'impossibilité de reconquérir leur indépendance et l'intégrité de leurs frontières, sans une assistance étrangère à laquelle ils croyaient avoir quelques droits.

« La lutte dura pendant près d'un an, avec des chances égales la plupart du temps. Mais la supériorité matérielle de l'ennemi, l'épuisement du trésor public, des munitions de guerre et des autres ressources du pays, la perte de tout espoir d'une intervention étrangère quelconque, le manque d'éléments indispensables pour soutenir d'aussi grands efforts, amenèrent des résultats qui rendirent plus difficile que jamais la continuation de la lutte. Elle devint impossible après l'évacuation de Varsovie, ce foyer de patriotisme contre lequel l'ennemi avait employé l'élite de son armée et réuni la presque totalité de ses forces. Après la perte d'un point militaire aussi important, et pour empêcher qu'une seule goutte du sang des braves fût versée sans utilité pour la cause, le commandant en chef de l'armée polonaise, sans préjuger en rien les décisions de la représentation nationale et n'agissant qu'au nom de l'armée, entra avec le maréchal Paszkiéwitch en pourparler : son but était de conclure un armistice pour arrêter l'effusion du sang et fixer les bases d'une pacification prochaine. L'armée déclarait même qu'elle était prête à se soumettre à son ancien souverain, pourvu que l'empereur de toutes les Russies, comme roi constitutionnel de Pologne, basât son règne sur des institutions nationales, qu'il garantît l'oubli du passé à tous les habitants qui avaient pris une part quelconque à la révolution, et qu'il ne fût rien proposé à l'armée polonaise d'incompatible avec son honneur et sa dignité. Cette

négociation, qui dura plus de vingt jours, fut d'abord conduite avec des apparences de modération qui semblaient promettre le succès ; mais bientôt elle prit un caractère d'exigence qui se changea à la fin en un ordre positif de la part du maréchal Paszkiéwitch de se soumettre sans condition et d'attendre la clémence de l'empereur. Pendant ce temps, les armées russes avaient pris, contrairement à la bonne foi, des positions militaires qui menaçaient la nôtre d'une destruction complète. C'est dans cet état de choses que le commandant de l'armée polonaise crut devoir se rapprocher des frontières de la Prusse et y chercher pour son armée un asile que le noble caractère du souverain lui garantissait.

« Avant de quitter, cependant, cette terre natale, cette terre arrosée du sang et des larmes des Polonais, combattant pour leur patrie, le général en chef proteste devant Dieu et devant le monde que tout Polonais est aussi intimement persuadé de la justice et de la sainteté de sa cause, qu'il l'a toujours été et le sera toujours ; en outre, il croit être de son devoir le plus sacré de réclamer, par cet acte public, l'intervention de toutes les nations civilisées, et notamment de celles qui, au congrès de Vienne, se sont intéressées à la cause polonaise. C'est à elles que la malheureuse nation polonaise confie son sort et son existence politique, d'une si grande influence sur la civilisation et le maintien de l'équilibre en Europe.

« Les Grecs, les Belges et tant d'autres peuples ont toujours été et ne peuvent cesser d'être l'objet d'un intérêt commun de la part des souverains ; les Polonais seraient-ils les seuls auxquels leur protection devrait être refusée ? Non, l'intérêt des nations, la conscience et la dignité des souverains ne permettent pas d'admettre cette idée. C'est donc à vous, c'est aux vœux de vos peuples que s'adresse avec confiance la noble et infortunée nation polonaise ; elle vous conjure, au nom de Dieu, des droits des nations, au nom de l'humanité, de lui accorder votre appui pour la conservation de ses priviléges nationaux, et pour des arrangements conformes au bien-être général et à celui de la Pologne. »

CHAPITRE III.

Persécutions dirigées contre les patriotes par la Russie. — Suppression de la constitution de 1815. — Evénements de 1846. — Insurrection de Krakovie. — Retraite du général Collin. — Gouvernement révolutionnaire. — M. Tyssowski, dictateur. — Massacres de Gallicie. — Lettres de l'empereur d'Autriche.

Trente mille Polonais entrèrent en Prusse avec Rybinski. Ramorino et Rozycki avaient déjà franchi la frontière autrichienne, avec un nombre à peu près égal de soldats et de gens de toutes les classes : sachant ce qu'ils pouvaient attendre des Russes, ils allaient, sous d'autres cieux, chercher une autre patrie. On leur fit, en Allemagne, un accueil fraternel ; en France, tous les bras s'ouvrirent pour les recevoir.

On apprit bientôt, en Europe, ce que c'était que cette clémence de l'empereur Nicolas, au nom de laquelle Paszkiewitch avait pris de solennels engagements. Une amnistie fut proclamée le 10 septembre, mais ce décret n'était qu'un perfide mensonge. Tous les citoyens qui avaient pris part à la révolution préparant leur fuite, on leur parlait d'oubli, de pardon, pour les retenir, pour avoir le temps de les arrêter et de les faire conduire en Sibérie. L'acte du 10 septembre eut pour

commentaire un manifeste qui fut publié vers la fin de novembre : l'empereur de Russie déclarait alors qu'il exceptait du bénéfice de l'amnistie les auteurs de la révolution, les membres du gouvernement, les nonces qui avaient prononcé la déchéance, et les *assassins de la nuit du* 15 *août*. Ces exceptions, largement entendues, comme cela devait être, l'armée russe, maîtresse du territoire, ne fut plus employée qu'à surveiller les suspects, et immédiatement les arrestations commencèrent. Les maisons d'arrêt de Varsovie étant insuffisantes pour contenir la multitude des personnes qui furent aussitôt comprises sans examen, sans enquête, dans les trois catégories déterminées, les couvents devinrent des prisons d'état, et, quand les couvents furent remplis, on envoya même les suspects peupler les déserts du Nord. Les commissions militaires, établies en Lithuanie par le maréchal Sacken, s'étaient encore montrées plus impitoyables. On avait promis l'indulgence aux révoltés du duché de Varsovie, et, pour ne pas manquer à cette promesse, on se contentait de les incarcérer ou de les déporter. Mais les Lithuaniens, sujets de l'empire, n'avaient aucun titre à ces traitements magnanimes. On inventa des supplices pour leur enseigner le respect que tout sujet russe doit à son souverain.

Le 26 février 1832, la constitution de 1815 fut abrogée dans l'ancien royaume de Pologne, et remplacée par des statuts organiques, aux termes desquels l'empereur de Russie, adjoignant l'état de Varsovie à ses

immenses possessions, ne tint plus compte d'aucune des réserves stipulées au congrès de Vienne. L'Europe devait-elle autoriser cette usurpation? Non, sans doute; mais la France, l'Angleterre, ne firent entendre que des protestations vaines. Ce fut le cri des peuples : on sait que, pour sa part, la diplomatie française s'empressa de désavouer ces démonstrations et d'en rejeter toute la responsabilité sur les partis, espérant obtenir enfin le prix de ses bassesses et de ses perfidies, c'est-à-dire la tardive légitimation de l'établissement de juillet par le cabinet de Saint-Pétersbourg.

Les sujets russes sont des esclaves : ce fut une grande affaire pour l'empereur Nicolas que de réduire à la servitude la population fière, indocile, du duché de Varsovie, et, pour atteindre ce résultat, il ne recula devant aucun moyen. Nous ne ferons pas ici l'énumération des supplices auxquels furent condamnés ces milliers de gentilshommes polonais, transplantés (c'est le terme officiel) en Podolie, dans le Caucase, en Sibérie, par des ukases impériaux ou par de simples arrêtés de l'administration locale; nous ne rappellerons pas la suppression de l'Université de Varsovie, des écoles, des bibliothèques, l'enlèvement des enfants mâles, les pillages, les confiscations, les condamnations à la peine capitale, et les massacres sans nombre : le crime appelle le crime, et, pour anéantir une nationalité, pour asservir un peuple libre, il faut mettre en usage tous les stratagèmes, tous les expédients de la tyrannie.

Au mois d'avril 1833, il y eut quelques tentatives d'insurrection dans les duchés de Lublin, de Sandomir et de Krakovie; mais elles furent promptement comprimées. Qui avait provoqué ce mouvement? Un nouveau méfait commis avec la participation de la Prusse et de l'Autriche : la suppression des priviléges civils accordés, en 1815, à la ville libre de Krakovie!

De l'année 1833 à l'année 1846, nous n'avons à retracer aucun fait notable. Durant ces douze années, les gazettes allemandes ont à peine transmis à l'Europe quelques renseignements sur les affaires intérieures des provinces autrefois polonaises.

Il importe à la Russie, à la Prusse, à l'Autriche, qu'on parle peu de ce pays. Si l'on pouvait enfin se persuader qu'entre les anciennes frontières des puissances co-partageantes, il n'y a plus qu'une multitude sans patrie, un peuple mort, qui ne compte plus!

Voici les détails qui nous sont parvenus sur les derniers événements.

Dès les derniers mois de l'année 1845, les résidents de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse avaient fait connaître à leurs cours respectives qu'il se manifestait à Krakovie divers symptômes d'agitation. Au mois de février 1846, craignant ou feignant de craindre l'éclat prochain de quelque complot révolutionnaire, ils forcent le sénat à réclamer des milices étrangères. Le 18, un régiment de troupes autrichiennes, cantonné à Podgorze, fait avec grand tumulte son entrée dans les murs

de Krakovie, et le lendemain les rues de la ville sont occupées militairement, le domicile des citoyens suspects est envahi, les clubs sont fermés, les prisons se remplissent. Le 21, à quatre heures du matin, quelques coups de fusil se font entendre. On a dit aux Autrichiens que, dans cette nuit, à cette heure, la jeunesse doit prendre les armes. A peine ont-ils entendu le premier coup de feu, qu'ils se dirigent vers la maison du restaurateur Focht et en font le siége. Dans le même temps, quatorze conjurés, suivis de cent paysans armés de faulx, franchissent les portes de la ville. Mais la présence des troupes autrichiennes inspire de si vives terreurs, que peu de citoyens osent prendre part au mouvement. Au lever du jour, le genéral commandant le poste de Podgorze, le général Collin, parcourt toutes les rues avec ses troupes, et les dirige à la hâte sur tous les points que l'on dit menacés. Cette insurrection, qui avait causé tant d'épouvante aux résidents étrangers, n'est encore représentée que par deux ou trois cents téméraires, et les Autrichiens sont au nombre de 2,800 cavaliers et fantassins. Dans la nuit du 21, la fusillade devient plus vive. Cependant, avec le jour, les rassemblements se dissipent, et l'on peut croire que tout est fini, quand le général Collin donne à son régiment l'ordre d'abandonner la ville à l'insurrection vaincue, et va se ranger en bataille au-delà d'un pont établi sur la Vistule. Les résidents étrangers, le président du sénat, l'évêque Lectowski, administrateur de Krakovie, et quel-

ques sénateurs ont quitté la ville en même temps que les Autrichiens. Cette retraite subite, précipitée, en de telles circonstances, est un fait sur lequel des explications satisfaisantes sont encore attendues. S'il était vrai, comme l'a dit une voix éloquente, que le mouvement de février 1846 ait été préparé par des émissaires de l'Autriche, et que des gens de cœur aient été compromis dans cette affaire par quelques-uns de ces misérables qui font métier de servir dans l'ombre les intérêts de tous les gouvernements !

Aussitôt que les Autrichiens ont franchi la Vistule, les bons citoyens se réunissent. Etonnés de ce qui se passe, ils se persuadent que les Autrichiens ont reçu du dehors de fâcheuses nouvelles, et qu'ils ont peut-être des motifs sérieux, mais encore inconnus, pour ne pas se croire en sûreté dans les murs de Krakovie. On forme une garde nationale, à la tête de laquelle on place le doyen des patriotes krakoviens, M. Wodzięki. A l'appel de ce vieillard, toute la ville court aux armes, et les premiers bataillons organisés vont attaquer le pont défendu par l'artillerie autrichienne.

Le 23, un gouvernement révolutionnaire est constitué ; il se compose de MM. Jean Tyssowski, Alexandre Grzegovzewski, Louis Gorzkowski, Charles Rogawski et Edouard Dembrowski. Tous les pouvoirs sont bientôt concentrés dans les mains de M. Tyssowski, homme énergique et intègre, auquel est attribué le titre de dictateur.

Les Autrichiens n'ont pu se maintenir long-temps à Podgorze : ils ont évacué ce faubourg à la hâte et se sont retirés sur Wadovice. Quelques détachements de volontaires ont été envoyés sur les frontières de la Pologne russe et de la Pologne autrichienne, et, dès le 24, on reçoit des nouvelles du dehors. La douane russe, attaquée par quelques cavaliers polonais, a été vigoureusement défendue par les Cosaques : mais, d'autre part, à Wiéliczka, les mineurs sont sortis de leurs profondes tannières, et ils arrivent, dit-on, au secours de Krakovie, sous les anciens étendards de la Pologne libre, l'image de la Vierge et l'aigle blanc aux ailes déployées. Le lendemain, ces nouvelles sont confirmées : les mineurs entrent à Krakovie, chantant le cantique célèbre de Saint-Albert, et toute la population court à leur rencontre.

Mais, pendant ce temps, que se passe-t-il en Gallicie? Des dénonciations, dont la source est bien connue du ministère français (on a entendu les explications vagues, évasives, de M. Guizot), avaient appris à l'Autriche que les chefs de plusieurs familles nobles de la Gallicie entretenaient des rapports avec les Polonais émigrés et concertaient avec eux quelque projet d'insurrection. En recevant cette nouvelle, M. de Metternich a fait partir pour la Gallicie toute une légion d'actifs émissaires, chargés de répandre dans les campagnes les plus séduisants programmes de réformes prochaines, et de soulever contre les nobles, contre les possesseurs du sol, les paysans asservis à la glèbe. Ces excitations ont eu l'effet

que M. de Metternich en avait attendu : des bandes de Niveleurs se sont subitement organisées, et, conduites par des soldats autrichiens, elles assiégent les châteaux, les livrent aux flammes, en égorgent tous les habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards : pour chaque tête qu'on leur apporte, les chefs civils des districts de Bochnia et de Tarnow donnent aux assassins, sur les deniers de l'état, la somme de dix florins (25 francs). Voilà ce que viennent raconter à Krakovie quelques nobles Galliciens, qui ont pu fuir le théâtre de tant de crimes. Un détachement d'insurgés a rencontré près de Gdow les chevau-légers autrichiens, les a battus et mis en déroute ; mais les paysans armés de faulx, de fléaux, de sanglants coutelas, se sont alors présentés sur le champ de bataille abandonné par les milices autrichiennes, et, trop peu nombreux pour soutenir le choc de cette multitude avide de carnage, les volontaires krakoviens ont été massacrés.

Quand on reçoit à Krakovie ces tristes nouvelles, on n'attribue qu'au cabinet de Vienne la responsabilité de ces meurtres infâmes, on déplore l'erreur des paysans et l'on décide qu'une députation nombreuse ira les éclairer sur leurs intérêts véritables. Le 27 février, cette députation sort processionnellement de Krakovie : quarante prêtres et plus de cinq cents citoyens de toute condition, précédés par des bannières consacrées, des croix, des cierges, traversent la Vistule et se dirigent vers la Gallicie par le faubourg de Podgorze : mais à

peine arrivent-ils dans la plaine, qu'ils sont assaillis de tous côtés par la cavalerie et l'infanterie autrichienne. Presque toute cette foule est désarmée : qu'importe ? On la charge à coups d'épée, on massacre les prêtres, les pieuses femmes, quiconque se présente sous le tranchant du glaive : cent trente prisonniers, au nombre desquels on compte trente prêtres, sont enchaînés et conduits dans les sombres cachots d'Olmutz.

Le dictateur fait publier une proclamation relative aux désordres de la Gallicie. Pour ramener les hommes de bonne foi qui se sont laissés entraîner par les prédications communistes des agitateurs autrichiens, le gouvernement de Krakovie abolit la corvée, proclame l'émancipation des juifs, promet le pardon, l'oubli aux paysans, et les conjure de rentrer dans leurs chaumières. Mais ces représentations ne sont pas entendues : les soldats de l'Autriche empêchent toute communication entre le district de Krakovie et la Gallicie, et ses agents politiques, fidèles aux engagements qu'ils ont pris avec les serfs révoltés, leur indiquent eux-mêmes où il faut aller chercher des têtes pour gagner la récompense promise. Déjà toute la noblesse des districts de Tarnow et de Pilzno a été massacrée ; à Gutoff, les cadavres couvrent la route, et les fossés sont pleins de sang ; dans la petite ville de Dembica, il ne reste plus que trois habitants ; les voitures sont arrêtées sur les grandes routes, et quiconque y est surpris revêtu d'un habit bourgeois, est égorgé comme suspect. Voilà par

quels moyens M. de Metternich se promet de pacifier la Gallicie.

C'était, en effet, la noblesse de cette province qui devait seconder avec le plus d'énergie le mouvement insurrectionnel. Quand les Krakoviens durent avoir perdu l'espérance de recevoir de ce côté les secours sur lesquels ils avaient pu compter, le général Collin les fit inviter à déposer les armes et à se rendre sans condition, après avoir livré les membres du gouvernement révolutionnaire. C'est ainsi que s'exprimait, le 1er mars, cet homme qui, le 21 février, avait pris la fuite devant une poignée d'insurgés, déclarant qu'il n'y avait pas de sûreté pour ses troupes dans les murs de Krakovie. Appréciant toute la gravité de leur situation, prévoyant bien qu'il leur serait impossible de tenir quelques heures contre les troupes autrichiennes, les chefs des insurgés voulurent alors épargner à la ville les désastres d'un bombardement et sauver leurs têtes proscrites. Dans la nuit du 3 mars, le dictateur et le général en chef des troupes nationales, Erasme Skarzynski, sortirent de la ville, avec les volontaires qui consentirent à les suivre, et le général Collin put y entrer sans rencontrer aucun obstacle. Mais il voulut se faire précéder par la terreur, et avant de mettre ses troupes en mouvement, il fit lancer quelques bombes sur les faubourgs de de Stradom et de Kazmierz. Pendant ce temps, les Russes entraient par une autre porte, et la population, si long-temps opprimée par les Autrichiens, les accueillait

comme des libérateurs. Hâtons-nous de dire qu'ils se montrèrent dignes de cet accueil : on ne doute pas que l'intervention de leur chef, le général de gendarmerie Szwejkowski, ait empêché le général Collin de donner satisfaction à ses rancunes et d'exécuter les ordres farouches de l'Autriche.

Peu de jours après, de nouvelles troupes, russes, autrichiennes et prussiennes, entrèrent à Krakovie, et les trois cours protectrices constituèrent un conseil de gouvernement, composé du général russe Rydygier, du général prussien Brandeburg, et du général autrichien Wrbna.

Posen devait prendre les armes en même temps que Krakovie ; mais l'Autriche, qui connaissait tous les détails de la conjuration, avait prévenu le mouvement de Posen en faisant incarcérer tous les conjurés. Quand les habitants de la campagne vinrent en armes aux portes de la ville, ils trouvèrent les faubourgs occupés militairement par de fortes patrouilles, avec lesquelles ils eurent quelques engagements. Mais cette agitation fut bientôt calmée. Plusieurs compagnies d'infanterie et un escadron de cavaliers furent envoyés à la poursuite des paysans, les atteignirent dans la forêt de Kurnik et les dispersèrent.

Une division des insurgés sortis de Krakovie, s'était dirigée vers les Karpathes par les mines de Wiéliczka et tenait encore la campagne vers le 15 mars : une autre bande avait franchi la frontière prussienne et mis bas

les armes. Les troupes nombreuses des puissances protectrices n'eurent plus qu'à rechercher dans les défilés des Karpathes les débris de l'insurrection, comprimée à Posen et à Lemberg, et vaincue à Krakovie. Mais il parut alors que le cabinet de Vienne avait espéré recueillir plus de profits de ces événements. Les chefs de l'insurrection avaient pu se soustraire par la fuite aux supplices qui leur étaient réservés, et l'on annonçait que l'ardeur des paysans galliciens, repoussés par les Russes du territoire de Krakovie, commençait à se calmer. Une proclamation datée de Lemberg, mit à prix les têtes d'Édouard Dembrowski et de Théophile Wizniowski : on promit la somme de 1,000 florins à quiconque ferait connaître aux autorités la retraite de l'un ou de l'autre de ces énergiques patriotes. Le roi Ferdinand se réserva d'adresser lui-même des félicitations aux bourreaux de la noblesse gallicienne. Le 12 mars, il leur fit parvenir la proclamation suivante, dont nous empruntons le texte à l'une des feuilles censurées de l'Autriche :

« A mes fidèles Galliciens,

« Nous avons eu à supporter de rudes épreuves dans ces dernières semaines. Une conspiration ourdie à l'étranger, et préparée depuis long-temps par les ennemis de l'ordre et de la civilisation, a pénétré dans mon royaume de Gallicie. Les conspirateurs ont réussi à gagner des partisans qui nourrissaient l'espoir de vous entraîner tous dans leurs complots criminels. Pour at-

teindre ce but, ils ont eu recours à tous les artifices de la séduction, à tous les genres de promesse. Ils n'on pas craint d'égarer les sentiments les plus honorables pour en abuser honteusement. Votre bon sens et votre fidélité sont restés inaccessibles à ces perfides tentatives. Lorsque les conspirateurs, s'abandonnant à leurs illusions insensées et à leur aveugle audace, ont arboré le drapeau sanglant de la révolte, cette coupable entreprise a échoué devant la ferme résistance qui leur a été partout opposée. Mon cœur éprouve le besoin de faire savoir solennellement à nos fidèles Galliciens *toute la reconnaissance dont il est pénétré pour leur loyauté et leur inébranlable fidélité envers leur souverain.* Maintenant que vous *vous êtes levés pour le maintien de l'ordre et des lois, et que les projets de leurs ennemis sont anéantis,* vous allez retourner dans vos foyers et reprendre le cours de vos paisibles travaux. Vous montrerez de nouveau, par l'accomplissement de vos devoirs de loyaux sujets, que vous avez non-seulement combattu pour les lois, mais que vous savez encore les consolider par l'obéissance et la soumission. »

« Vienne, le 12 mars 1846.

« FERDINAND. »

Quel langage ! De généreux citoyens se rappellent qu'ils eurent une patrie et conçoivent le dessein de secouer le joug abrutissant de l'Autriche ; ce sont des ennemis de la civilisation, leur projet n'est qu'une perfide

tentative : mais des paysans soudoyés promènent l'incendie de l'une à l'autre extrémité d'une riche province ; cela s'appelle faire preuve de bon sens, et travailler avec succès au maintien de l'ordre : huit cents propriétaires égorgés, les femmes arrachées de leur lit et violées sur les cadavres de leurs maris, de leurs enfants, voilà les honorables exploits de sujets honnêtes, qui ont loyalement combattu pour les lois ; voilà comment se témoigne la fidélité qu'on doit à son souverain ! A cette proclamation, Ferdinand avait joint la lettre suivante à l'adresse du gouverneur de la Gallicie :

« Mon cher cousin,

« Devant les derniers troubles de la Gallicie, mes loyaux fonctionnaires et serviteurs dans ce pays se sont distingués par leur *présence d'esprit* et leur fidélité à remplir leurs devoirs. Ils se sont acquis des droits à ma satisfaction : ce que je leur fais connaître par la présente.

« Vienne, 12 mars 1846.

« FERDINAND. »

En faisant insérer ces infâmes missives dans une gazette autrichienne, l'empereur Ferdinand n'a pu que vouloir insulter aux sentiments de l'Europe libérale ; mais que cette ironie est de bon goût ! qu'il est digne du chef d'une grande nation d'aller chercher des mains dégouttantes encore du sang de nobles victimes, pour presser avec reconnaissance ces mains criminelles, et pour ap-

plaudir ensuite, devant les nations indignées, à la présence d'esprit d'exécrables sicaires!

Et un gouvernement s'est rencontré, qui a osé publiquement condamner le premier cri de liberté parti des murs de Krakovie, injurier, calomnier les martyrs polonais, et bénir, au nom du ciel, les armes de leurs bourreaux. L'héritier des insignes et du nom de Grégoire VII s'est rendu coupable de ce méfait. Voilà quels sentiments animent aujourd'hui le saint-siége; voilà les décrets qui émanent de cette conscience dont le troupeau des aveugles proclame encore l'infaillible sainteté!

Tel est le bref récit des derniers événements. Ici finissent les fastes de la Pologne. — Mais non, cette histoire n'est pas achevée, et la page que nous laissons blanche sera bientôt couverte. On opprime une nation, on ne la supprime pas : les établissements de l'iniquité sont fragiles, et le souffle de la justice est puissant. Espérons donc que, dans un temps plus ou moins prochain, une réponse sera faite aux insultantes provocations de l'Autriche, et que toute la présence d'esprit de ses agents, de ceux de la Prusse, et de ceux de la Russie sera, cette fois, mise en échec par l'énergique effort non d'une ville ou d'une province, mais de tout le peuple polonais!

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Sur les hommes éminents de la Pologne qui se sont distingués dans les arts, les sciences et la politique.

ADAMI (Ernest-Daniel), né à Idung (Grande-Pologne) en 1716, directeur et correcteur de musique à Landshut, a publié divers ouvrages sur le chant. On cite : *Dissertation sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques ;* Leipsig, 1755, in-8°.

ARNOLD (Nicolas), né à Lesna en 1618, mort à Franeker en 1680, professeur de théologie, calviniste. Il s'est rendu célèbre par ses écrits contre les sociniens et les catholiques. — Son fils, Michel Arnold, mort en 1783, à Harlem, a donné en 1680, à Franeker, le *Codex talmudicus,* avec une traduction et un commentaire.

BARANOWSKI (Albert), *Baranovius,* né en Pologne au XVe siècle, évêque de Przemysl, de Wladislaw, archevêque de Gnèzne. On désigne parmi ses ouvrages :

1° *Constitutiones synodi Wladislaviensis,* Krak., 1607; 2° *Concilium provinciale regni Poloniæ,* Krak., 1611; 3° *Synodus diœcesana Gnesnensis,* Krak., 1612.

BARDZINSKI (Jean-Alain), dominicain, né vers la fin du XVIe siècle. Il a traduit en vers polonais la *Pharsale* de Lucain et les *Tragédies* de Sénèque.

BENIOWSKI (Maurice-Auguste, comte de), né en 1741 à Werbwna, servait à 14 ans dans le régiment impérial de Siébenschten. Il prit une part très-active aux confédérations formées contre la Russie, fut fait prisonnier, s'échappa, fut de nouveau chargé de chaînes et conduit au Kamtzchatka. Ici commencent les aventures héroïques, galantes et merveilleuses du comte Beniowski. Il mourut en 1786, dans l'île de Madagascar, ayant obtenu le titre d'ampansacabé, ou de chef suprême de la nation malgache. Il fut atteint d'une balle dans la poitrine, en combattant contre les Français. Les *Voyages et Mémoires de Beniowski,* par H. de Magellan, ont été publiés à Paris en 1791, 2 vol. in-8°.

BIALOBOCKI (Jean), poète polonais du XVIIe siècle. On a de lui des *hymnes* et des *poëmes sur la guerre contre les Cosaques.*

BIELINSKI (François), naturaliste distingué. Ayant suivi Stanislas à Dantzig, il se soumit à Auguste III quand cette ville se fut rendue, et vint à Varsovie où il obtint le titre de grand-maréchal de la couronne. Il mourut vers 1766. On a de lui quelques traductions.

BIELSKI (Martin), historien, a vécu dans le XVIIe siècle. On a de lui : *Chronicon rerum polonicarum ab origine gentis ad an.* 1587. Son fils, Joachim Bielski, a laissé des *Annales*, en polonais, et des *Epigrammes* latines.

BOGUPHALUS, évêque de Posen dans le XIIIe siècle. C'est un des plus anciens chroniqueurs de la Pologne. On a de lui une *Chronique de Pologne* qui va jusqu'à l'année 1252.

BREYN (Jacques), botaniste célèbre, né à Dantzig en 1637, mort en 1697. Il a donné 1° *Plantarum exoticarum centuria* I, Gedani, 1678, in-fol.; 2° *Fasciculus Plantarum rariorum*, 1680, in-4°.—Son fils, Jean-Philippe Breyn, surnommé *Callimaque*, né à Dantzig en 1680, a publié divers autres ouvrages de botanique, qui ont joui de la plus grande estime.

BRONIOWSKI (Martin), *Bronovius*, historien et géographe, né vers la fin du XVIe siècle. Il a écrit sur la Tartarie, la Moldavie et la Valachie.

BUDNŒUS (Simon), né en Mazovie, disciple de Ser vet. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort. Il a écrit contre la divinité de Jésus-Christ et a traduit en polonais l'Ancien et le Nouveau Testament.

BZOVIUS (Abraham), né à Prosczovie en 1567, mort à Rome en 1637, célèbre dominicain, professeur de philosophie et de théologie. Il est auteur d'un grand

nombre d'ouvrages. On le connaît surtout par les neuf vol. in-fol. qu'il ajouta aux *Annales ecclés.* de Baronius.

CHLOPICKI (Auguste), né vers 1770, fit ses premières armes en 1792. Après la dissolution de l'armée nationale, il servit, en Italie, dans la légion polonaise. Nommé général de division en 1814. Il avait une grande réputation comme militaire lorsqu'éclata la révolution de 1830. On sait la part qu'il prit à cette révolution. Après les événements de 1831, il se retira à Krakovie.

CHMIELNICK (Martin), né à Lublin en 1559, médecin, professeur de philosophie, mourut en 1632. Il a laissé divers ouvrages de médecine.

CHODKIEWICZ (Charles, comte de), né en 1560, à Wilna. Il se rendit célèbre par ses succès contre les Suédois, les Russes et les Turcs. Il mourut en 1621. Sa vie a été écrite en 2 volumes. Son nom est un des plus glorieux dans les fastes militaires de la Pologne.

CHODOWIECKI (Daniel-Nicolas), né à Dantzig en 1726, mort à Berlin en 1801, directeur de l'Académie des arts, peintre sur émail et graveur célèbre.

CLUVERIUS (Philippe), célèbre géographe, né à Dantzig en 1580. Il a écrit sur le lit du Rhin, sur la Germanie, la Sicile, l'Italie. Le P. Labbe a traduit en français son *Introduction à la Géographie universelle ;* 1697, in-4°.

CZARNIECKI (Etienne), né en 1599, général, sur-

nommé le *Duguesclin de la Pologne*, se rendit célèbre par ses expéditions contre les Russes et les Cosaques, et donna fort affaire à Gustave-Adolphe. Il mourut en 1664.

CZARTORYSKI (Adam-Casimir, prince), né en 1731, en Lithuanie, mort à Varsovie en 1823, de l'ancienne famille des Jagellons, chef du parti de la royauté héréditaire. La préoccupation constante d'Adam Czartoryski fut la réforme du gouvernement de Pologne, et il ne lui fut pas donné de voir réaliser ses intentions honnêtes, sans doute, et quelque peu libérales, mais qui n'étaient appuyées ni par la nation, ni par l'étranger.

CZARTORYSKI (Adam-Georges, prince), né en 1770, long-temps chargé de la direction de toutes les écoles publiques de la Pologne russe. Estimé par Alexandre, il fit auprès de lui d'instantes démarches pour obtenir le rétablissement du royaume de Pologne, en 1805 et en 1813. On assure que ses conseils eurent beaucoup d'influence sur l'esprit des diplomates réunis à Vienne. Nommé président du sénat à la révolution de 1830. Après la prise de Varsovie, il suivit le corps d'armée du général Ramorino et franchit avec lui la frontière. Il est maintenant en France, à Paris.

DLUGOSZ (Jean), né à Brzeznice en 1415, mort à Krakovie en 1480, archevêque de Lemberg, ancien annaliste encore digne d'estime. Le principal de ses

ouvrages a pour titre : *Historiæ poloniæ libri tredecim;* imprimé en 1712, 2 vol. in-fol.

DOMBROWSKI (Jean-Henri), général, fit ses premières campagnes dans l'armée de l'électeur de Saxe en 1788. De retour dans sa patrie, il servit sous Kosciusko, dans la guerre de l'indépendance. Plus tard il vint en France pour prendre part aux brillants faits d'armes de l'armée française en Italie. On le vit ensuite, de 1807 à 1814, combattre en Pologne, en Russie, sous les drapeaux de Napoléon. Il mourut en 1818, à Winna-Gora (Posen). Krakovie a réclamé les restes mortels de Dombrowski pour les placer près de ceux de Jean Sobieski, de Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciusko.

DMOKOWSKI (François), né en 1762, mort en 1808, littérateur, prit une part très-active à l'insurrection de 1794, et fut membre dn gouvernement établi par les patriotes. On a de lui diverses traductions de l'*Iliade*, de l'*Art poétique*, du *Paradis-Perdu*, en vers polonais.

GORNICKI (Luc), né en 1520, réputé le premier professeur polonais. On a de lui : 1° *Histoire de Pologne;* 2° *Le Chemin d'une liberté parfaite;* 3° *Dialogues entre un Polonais et un Italien sur les lois et les mœurs polonaises;* 4° *Le Démon de Socrate;* 5° *Essai sur l'orthographe polonaise*, etc., etc.

GROICKI (Stanislas), *Grodicius*, jésuite, recteur du

collége de Krakovie, mort en 1613, a laissé 8 volumes de *Sermons* et d'écrits polémiques ou ascétiques.

HOSIUS (Stanislas), né à Krakovie, fut un des plus illustres prélats du XVIe siècle. Evêque de Culm, puis de Warmie, il se montra l'un des membres plus actifs du concile de Trente. Les protestants l'ont appelé, par dérision, le *Dieu des Polonais*, et les déclarations dogmatiques du concile de Trente ont conservé long-temps, dans les écrits des controversistes dissidents, l'appellation bizarre de *fides hosiana*. Il mourut à Capravolo, dans les États-Romains, le 5 août 1579, à l'âge de 76 ans. Il avait reçu le chapeau de Pie IV. La plupart de ses livres ont été traduits en français, en italien, en allemand, en flamand, en polonais, en anglais, en écossais et en arménien; il y en a qui ont eu trente-deux éditions de son vivant. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Cologne, 1584, 2 vol. in-fol.

JABLONSKI (Daniel-Ernest), théologien protestant, né à Dantzig en 1660, a laissé des *Homélies* célèbres et des critiques distinguées sur les textes sacrés. — Son fils, Paul-Ernest Jablonski, professeur en théologie, est auteur du *Pantheon Egyptiacum*, 1752, 3 vol. in-8°; d'un traité de *Memnone græcorum et egyptiorum*, et de quelques ouvrages d'histoire ecclésiastique très-estimés.

JANICKI (Clément), né en 1516, poète latin. Ses œuvres ont été recueillies sous ce titre : *Cl. Janicii, poloni poetæ, laureati, Poemata.*

JEAN DE CHELM, évêque de Chelm au XVIe siècle, est compté par les protestants au nombre des plus énergiques *témoins de la vérité*. Il a écrit un volume in-folio contre les abus et les scandales de l'Eglise romaine.

KADLUBECK (Vincent), né dans la terre de Kariwow, évêque de Krakovie, prit l'habit de Citeaux en 1218. Historien célèbre, il a laissé : *Chronicon regni Poloniæ,* imprimé en 1612.

KARPINSKI (François), né vers 1760 dans le palatinat de Brzesc-Litewski, poète. Ses œuvres ont été publiées, pour la première fois, à Varsovie, en 1806, en 4 volumes in-8°. Mort à Lublin en 1823.

KILINSKI (Jean), né vers 1755, était simple cordonnier à Varsovie, lorsqu'il fut élu membre du conseil municipal de cette ville, à cause de son patriotisme ardent. C'est lui qui, le 17 avril 1794, organisa le soulèvement de Varsovie, et l'on peut dire que l'expulsion des Russes fut son ouvrage. Après la victoire il fut nommé colonel de la milice et membre du gouvernement. Après le désastre de l'armée nationale, il fut arrêté et conduit prisonnier à Saint-Pétersbourg avec Kosciusko. Il mourut, en 1817, à Varsovie. Toute la ville voulut assister à ses funérailles.

KNIAZNIN (François-Denis), poète polonais du XVIIIe siècle. Il a été fort célèbre de son temps. La dernière édition de ses œuvres est de Varsovie, 1828.

KOCHANOWSKI (Jean), né à Czarnyslas en 1532, le plus célèbre des anciens poètes polonais. Ses principaux ouvrages sont, suivant M. Forster, 1° *Elégies sur la mort de ma fille Ursule ;* 2° *Epigrammes ;* 3° *Poésies lyriques ;* 4° *Satires ;* 5° *le Congé des ambassadeurs grecs*, tragédie; 6° *Un Dard, ou l'Hommage de la Prusse ;* 7° *la Dryade ;* 8° *l'Histoire de Suzanne ;* 9° *Epithalame sur les noces de Radziwill ;* 10° *la Barbe ;* 11° *la traduction des psaumes de David.* On a aussi de lui des poèmes latins. Ses frères André, Nicolas et Pierre, se sont aussi distingués dans la poésie.

KOIALOWICZ (Albert-Wiiuk), né en 1609, à Kowno, en Lithuanie, jésuite, historien, mort en 1674. Ses ouvrages les plus importants sont : 1° *Historiæ Lithuaniæ libri IX*, en deux parties, imprimées, la première, à Dantzig, 1650; la seconde, à Anvers, 1669, in-4°; 2° *Miscellanea rerum ad statum ecclesiæ in magno Lithuaniæ ducatu pertinentium*, Wilna, 1650, in-4°. Son cousin, Casimir-Wiiuk Koialowicz, jésuite comme lui, a publié divers opuscules théologiques à Wilna.

KOLLONTAY (Hugues, l'abbé), né dans le palatinat de Sandomir en 1730, mort en 1812 à Varsovie, un des hommes qui travaillèrent le plus activement à la diffusion des sciences en Pologne. Il prit une grande part à la révolution de 1794, et passe pour avoir été le chef des jacobins polonais. Ses nombreux écrits attestent la vigueur, l'indépendance et la distinction de son esprit.

KOMARZEWSKI (Jean-Baptiste), né à Varsovie vers 1744, mort à Paris en 1810, lieutenant-général, ambassadeur, intendant-général des mines de Pologne. Il fut, en outre, mathématicien et minéralogiste distingué, et inventa le graphomètre souterrain, instrument destiné à remplacer la boussole dans les travaux des mines. On a de lui : *Carte hydrographique de Pologne;* Paris, 1809, et *Coup-d'OEil rapide sur les causes réelles de la décadence de la Pologne;* Paris, 1806, in-8°.

KONARSKI (Stanislas), né en 1700, mort vers 1775, fut un des hommes qui contribuèrent le plus efficacement à répandre le goût des lettres en Pologne. Il fut professeur de poésie latine à Varsovie. On a de lui des poèmes, des ouvrages dramatiques, des opuscules de rhétorique, de politique ; on lui doit en outre : *Collectio legum, statutorum et const. regni Poloniæ et magni ducatus Lithuaniæ;* Varsovie, 1732-39, 6 vol. in-fol.

KOPERNIK (Nicolas), né à Thorn en 1473, créateur de l'astronomie moderne. On sait que c'est lui qui découvrit le mouvement de rotation de la terre autour du soleil. L'Allemagne a long-temps réclamé Kopernik comme une de ses gloires. Il n'y a plus de doutes aujourd'hui sur le lieu de sa naissance. Une statue de Kopernik, due au ciseau de Thorwaldsen, orne une des places de Varsovie.

KORSAK (Raimond), né en Volhynie, en 1767, d'une famille qui s'est rendue célèbre par l'énergie de sa ré-

sistance à l'oppression étrangère, servit avec le grade de colonel dans l'armée nationale de 1794, puis il passa quelques années en prison ou dans l'exil. On a de lui des poèmes patriotiques. Il mourut en Podolie, en 1817.

KOSCIUSKO (Thadée), né en Lithuanie le 28 octobre 1746, fit ses premières études à Varsovie, puis il vint en France. De retour en Pologne, il eut le grade d'officier dans un régiment, puis alla combattre en Amérique pour l'indépendance. Il obtint, dans l'armée américaine, le grade de général-major. Nous avons raconté les événements de l'insurrection polonaise de 1794, dont il fut le chef. Il mourut près de Fontainebleau en 1814. Se méfiant, et à bon droit, des intentions de Napoléon à l'égard de la Pologne, il refusa de le suivre, en 1806, dans sa campagne contre la Prusse. On a deux longues notices sur Kosciusko, l'une de M. A. Jullien (de Paris), l'autre de M. Ch. Falkenstein, traduite en français par M. Ch. Forster.

KOZLOWSKI (Joseph), né à Varsovie en 1757, célèbre musicien. On recommande surtout son opéra de *Fingal* et sa messe de *requiem*.

KRASICKI (Ignace), né en 1735 à Donbiecko, mort en 1801 à Berlin. Il avait été archevêque de Gnèzne. C'est un célèbre polygraphe. On l'appelle le *Voltaire de la Pologne*. Ses œuvres publiées à Varsovie, en 1803 et années suivantes, en 10 volumes in-8°. Quelques-unes des pièces de ce recueil ont été traduites en français,

entr'autres sa *Guerre des moines,* ses *Fables,* sa *Michéide,* ses *Aventures de Nicolas Doswiaczinski.*

KROMIR (Martin), né en 1512, de basse extraction, mort en 1589, évêque de Warmie, a laissé divers traités historiques, théologiques et littéraires. Les principaux sont : 1° *De Origine et gestis Polonorum libri XXX* (de l'an 550 à l'an 1548) ; 2° *Polonia, sive de situ, populis, moribus,* etc., etc., *regni Poloni libri duo;* 3° *Colloquiorum de religione libri quatuor;* 4° *De Cælibatu sacerdotum;* 5° *Oratio in funere Sigismondi I.* Tous les bibliographes ont rappelé les titres de cet écrivain.

KRUSINSKI (Judas-Thadée), né vers 1677 à Brzesc en Cuiavie, mort à Kaminieçk en 1754, jésuite, orientaliste, procureur-général des missions en Perse, a laissé des mémoires très-curieux et très-recherchés sur ses voyages ; publiés à Lemberg, en 1734, 1 vol. in-4°.

KRZYCKI (André), né en 1483, prince-archevêque de Gnèzne. On a de lui des vers et quelques traités politiques ; on désigne d'une manière spéciale un écrit dans lequel il a rendu compte des motifs qui ont décidé Sigismond à supprimer l'Ordre des chevaliers teutoniques.

KZACINSKI, mort vers le milieu du XVIIIe siècle, naturaliste, auteur d'ouvrages estimés sur l'histoire naturelle de la Pologne.

LELEWEL (Joachim), né à Varsovie en 1786, fut d'abord professeur à l'Université de Wilna, puis à l'Université de Varsovie. C'est un des hommes les plus érudits de la Pologne ; ses travaux de numismatique sont connus dans toute l'Europe. Il est aujourd'hui réfugié en Belgique.

MARTIN DE POLOGNE (*Martinus Polonus*), dominicain, nommé à l'archevêché de Gênes par Nicolas III, mort à Bologne en 1278. Il a laissé des *Sermons* et une *Chronique.* Cette *Chronique* a été traduite en français et publiée en 1503, in-fol.

MATTHIEU, connu sous le nom de *Matthieu de Krakovie,* né à Chrochove, en Poméranie, mort en l'année 1410, suivant Tennemann, fut un des plus énergiques et des plus intelligents disciples d'Ockam. Il enseigna quelque temps à Paris. On a de lui divers traités théologiques : *de Prædestinatione, de Celebratione missæ, Ars moriendi.*

MICKIÉWICZ (Adam), né en 1798 en Lithuanie, poète déjà célèbre. On le considère comme le créateur d'une nouvelle langue poétique. L'indépendance de ses opinions le fit, en 1824, condamner à une déportation temporaire en Tartarie. Il fut ensuite appelé à Moscou et attaché, sous la surveillance de la haute police, à la suite du prince Galitzin. M. Mickiéwicz est maintenant à Paris, et c'est à Paris qu'il a publié son *Livre des Pèlerins,* qui a été traduit par M. de Montalembert.

MODRZEWSKI (Frycz-André), né en 1520, a laissé divers ouvrages estimés. On fait un cas spécial d'un de ses traités politiques qui a pour titre : *De Republica emendenda libri quinque,* publié en 1551.

NARUSZEWICH (Adam-Stanislas), né en 1733 dans le district de Pinsck, mort en 1796 à Janow, célèbre historien et poète. Sa famille ayant peu de fortune, les jésuites, qui le reconnurent de bonne heure doué d'une rare intelligence, se chargèrent volontiers de son éducation, et l'envoyèrent à leur grand collége de Lyon. Après quelques voyages en Italie, en France, en Angleterre, Naruszewich revint dans sa patrie, où il fut professeur à Wilna, puis à Varsovie. A la destruction de l'ordre des jésuites, en Pologne, en 1773, il obtint diverses charges ecclésiastiques; en 1790, il était évêque de Luck. Chargé par le roi Poniatowski de diriger la célèbre publication de la grande *Histoire de Pologne,* il s'occupa de ce travail avec autant de zèle que de succès, mais il mourut avant de l'avoir achevé. Ce qu'on en possède se compose de 17 volumes in-8°. On doit encore à Naruszewich : *Histoire de Charles Chodkiewicz.* palatin de Wilna (1781) 2 vol. in-4°; la *Tauride* ou *Histoire ancienne et moderne de la Crimée* (1787), in-8° ; *Voyage de Stanislas-Auguste à Kaniow en* 1786, in-8°; *traduction en polonais des œuvres de Tacite* (1772), 4 vol. in-8°; enfin, un grand nombre d'autres traductions et de poésies, même de *poésies*

érotiques. Il était évêque, mais il avait été jésuite, et le diable avait sur lui d'anciens droits. On a recueilli les manuscrits nombreux laissés par Naruszewich : ils sont du plus haut intérêt pour l'histoire de la Pologne.

NIEMCEWICZ (Julien-Ursin), grand citoyen, poète éminent, né en Lithuanie en 1767. Comme publiciste, il fit ses premières armes contre les priviléges de la noblesse, dans la *Gazette nationale et étrangère,* qu'il publia dès le 1er janvier 1791. Ses odes, ses drames nationaux, populaires, le rendirent bientôt célèbre parmi ses concitoyens. Durant l'insurrection de 1794, ce fut lui qui rédigea tous les manifestes, les proclamations, les ordres du jour, les bulletins. Après la malheureuse issue de cette insurrection, il fut envoyé prisonnier à Saint-Pétersbourg. Mis en liberté à l'avénement de Paul Ier, il alla d'abord en Amérique, puis revint à Varsovie. Le catalogue de ses compositions littéraires et de ses traductions est fort étendu.

OKOLSKI (François-Simon), jacobin polonais, mort en 1760, auteur d'une histoire polonaise sous le titre de : *Orbis polonus;* Krakovie, 1641, 3 vol. in-fol.

ORZECHOWSKI (Stanislas), né en 1513, célèbre auteur de déclamations oratoires. On a beaucoup loué ses *Turciques,* dans lequel il s'est, dit-on, montré le rival de Démosthène. Cet éloge est assurément très-emphatique.

PRZIPCOVIUS (Samuel), mort en Prusse en 1670, à l'âge de 80 ans, avait été l'un des partisans de Socin. Il a écrit la vie de cet hérésiarque. Ses ouvrages sont dans la *Bibliothèque des frères Polonais,* publiée en 1656, 9 vol. in-fol.

SACHS (Jean), né à Fraustadt, a composé contre Hermann Coringius un traité politique qui eut un grand succès, sous ce titre : *De scopo Reipublicæ Polonicæ.*

SARBIEWSKI (Mathias-Casimir), né à Sarbiewo, dans le duché de Mazovie, en 1595, jésuite, poète couronné par Urbain VIII. Grotius a dit de lui : « Non-seulement il a égalé, mais encore il a surpassé Horace ! » La meilleure édition de ses œuvres poétique est celle de Paris, 1759, in-12.

SARNICKI (Stanislas), historien, a vécu dans le XVIe siècle. On a de lui : 1° *Annales, sive de Origine et rebus gestis Polonorum libri VIII;* 2° *Descriptio veteris et novæ Poloniæ.*

SENDZIWOY (Michel), *Sindigovius,* chimiste, mort en 1646. Son principal ouvrage est : *Lumen chymicum novum;* Francofurti, 1678, in-4°.

STAROVOLSKI (Simon), géographe et littérateur polonais du XVIIe siècle. Ses œuvres sont : *Elogia et vitæ centum Poloniæ scriptorum,* in-4°, et une description de la Pologne, sous le titre de *Polonia.*

STARZYNSKI (Stanislas-Doliwa), né en 1788 à

Znamiekow, en Podolie, a fait des pièces de théâtre et un grand nombre de poésies fugitives que l'on estime à cause de leur originalité. Quelques-uns de ces petits poèmes sont populaires en Pologne, et ont été mis en musique par Albert Sowinski, né en Podolie en 1805, pianiste et compositeur distingué.

SULKOWSKI (Joseph), né en 1774, doit sa renommée à sa fin tragique. Après avoir glorieusement combattu pour l'indépendance de sa patrie, il vint en France, et le vainqueur d'Italie, qui l'eut bientôt apprécié, l'eut pour aide-de-camp. Il périt sous les murs du Caire, en 1798, massacré par les Arabes révoltés. M. Hort. Saint-Albin nous a donné, sur la vie de Joseph Sulkowski, des mémoires pleins d'intérêt.

SZYMONOWICZ (Simon), né en 1558. Ses *Idylles* polonaises sont très-estimées.

TREMBECKI (Michel), poète distingué de la fin du dernier siècle. On n'a publié qu'une partie de ses œuvres auxquelles les lettrés firent un accueil enthousiaste.

VITELLIO, célèbre opticien du XIIIe siècle. On a de lui un *Traité d'Optique;* Bâle, 1572, in-fol.

WISSOVATIUS (André), né en 1608, à Phillippovie (Lithuanie), était petit-fils, par sa mère, de Socin. Il hérita de ses croyances et en fut un zélé propagateur. On le vit en Hollande, en France, en Angleterre, travailler ardemment à la conquête des âmes. De retour en

Pologne, il en fut chassé et mourut en Hollande, en 1668. Il a pris part à la publication de la *Bibliothèque des frères Polonais*.

FIN DES NOTICES BIOGRAPHIQUES.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans l'histoire de Pologne.

LIVRE II.

De la mort de Casimir-le-Grand à l'extinction de l dynastie des Jagellons.

LIVRE III.

De la fin de la dynastie Jagellons à l'abdication de Stanislas-Auguste Poniatowski.

FIN DE LA TABLE.

NOUVEAUX

RÉSUMÉS HISTORIQUES

COLLECTION

DE VOLUMES IN-32, GRAND-AIGLE

COMPRENANT

L'HISTOIRE DE TOUS LES PAYS DU MONDE

depuis leur Origine jusqu'en 1846

avec une Notice biographique sur leurs grands Hommes

Prix : 1 fr. 50 c. le volume



Les Nouveaux Résumés qui suivent sont en vente

HISTOIRE DE L'IRLANDE

par ÉLIAS REGNAULT, 1 vol

HISTOIRE DE L'AUTRICHE

par P. BERNARD, 1 vol.

HISTOIRE DE L'ANGLETERRE

par ÉLIAS REGNAULT, 2 vol

HISTOIRE DE L'OCÉANIE

par CASIMIR HENRICY, 1 vol. de plus de 350 pages

HISTOIRE DE LA PRUSSE

par P. BERNARD, 1 Vol.

HISTOIRE DE LA POLOGNE

par B HAURÉAU, 1 vol.

HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE

par P. BERNARD, 2 vol

HISTOIRE DU PORTUGAL

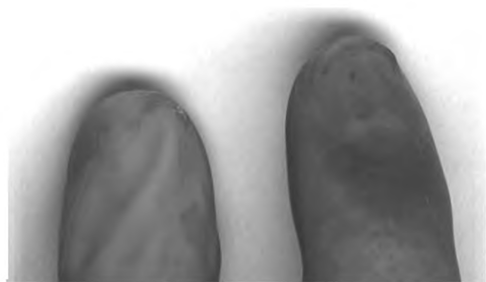
par E. DUCLERC, 1 vol.

HISTOIRE DE LA BELGIQUE

par CASIMIR HENRICY, 1 vol.

L'Histoire de chaque pays se vend séparément.

IMPRIMERIE CLAYE ET COMP., A PARIS.






LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891




LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891





DK
413
H3